
3 1761 07038252 8



HISTOIRE DE POLOGNE

AVANT ET SOUS

LE ROI JEAN SOBIESKI.

TOME II.

A BRUXELLES,

A LA LIBRAIRIE PARISIENNE,

FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE,

RUE DE LA MADELEINE, N° 438.

A WARSOVIE,

CHEZ GLUHKSBERG, LIBRAIRE.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER

RUE DE SEINE, N° 14.

HISTOIRE
DE POLOGNE

AVANT ET SOUS

LE ROI JEAN SOBIESKI.

PAR N.-A. DE SALVANDY.

.... Ferrea jura,
Insanumque forum....

VIRG.

TOME SECOND.

PARIS,
A. SAUTELET ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DE RICHELIEU, N° 14.
ALEXANDRE MESNIER, LIBRAIRE,
PLACE DE LA BOURSE.

MDCCCXXIX.

LIVRE V.

SUITE DES TRAVAUX DE JEAN SOBIESKI,

ET RÈGNE

DE MICHEL KORIBUTH WIEÇNOWIEÇKI.

(1668. — 1673.)

SOMMAIRE.

État de l'Europe. Louis XIV et Léopold. Accord des deux princes sur les affaires de Pologne. — Candidatures. — Diète de convocation. Armemens des grands. — Diète d'élection. Sédition de la petite noblesse, et exclusion de Condé. Brigues du duc de Neubourg et du prince Charles de Lorraine. Choix subit d'un Piast. — Histoire et caractère de Michel Koributh Wieçnowieçki. Sa surprise de son élévation. — Mobiles de son règne. Influence des Paz. — Départ de Sobieski pour l'armée. Son retour pour le couronnement. — Chute de Candie. Mariage de Michel avec l'archiduchesse Éléonore. Influence de l'Autriche. — Recours des Kosakes et des Hongrois au protectorat de la porte. Invasion des Tartares. Armemens des Turcs. *Campagne miraculeuse* de Sobieski. — Dissensions domestiques. Résolution des grands de détrôner Michel. Leurs intelligences avec Éléonore, avec Léopold, avec Louis XIV. Mort du duc de Longueville. Complots découverts. Guerre civile. — Invasion de l'empereur Mahomet IV. Chute de Kaminiek. Mort de Jean Casimir. Danger de Sobieski au dedans. Ses efforts prodigieux. Ses succès contre les ennemis du dehors. Paix honteuse de Boudchaz. — Guerre de la confédération de Golembe et du camp de Lowicz. Anarchie. Dispositions à une révolution sociale. — Transaction inespérée. Triomphe de Sobieski. Son pouvoir. — Rupture de la paix de Boudchaz. Préparatifs de guerre. Plan de campagne de Sobieski. Difficultés. Complots de Michel et des Paz. Succès de Sobieski. Victoire de Kotzim. — Mort de Michel Koributh.

LIVRE CINQUIÈME.

Suite des travaux de Jean Sobieski et règne de Michel Koributh Wieçnowieçki.

(1668. — 1673.)

1668.

JEAN CASIMIR se trouvait à la fois le dernier des Piasts et le dernier des Jagellons, aussi bien que le dernier des Wasas. Les compétiteurs ne pouvaient manquer de se présenter en foule, quand celui d'entre eux qui serait adopté par la Pologne, semblait devoir compter sur la bonne fortune de commencer une quatrième lignée de rois. Aussi le monde fixa-t-il ses regards sur les assemblées pólonaises et leurs factions, à peine distrait de ce spectacle par les grands coups qui signalaient alors, sur les remparts de

1668. Candie, fumante depuis vingt-cinq ans, mais libre encore, les derniers efforts de la constance vénitienne, et les stériles prouesses de la valeur française.

L'Europe continuait à jouir des bienfaits d'une paix générale, mais d'une paix grosse de sentimens jaloux, de négociations ennemies, d'apprêts guerriers. Louis XIV commençait à remplir et inquiéter le monde de sa grandeur. On avait vu tour à tour, à sa voix, six mille Français, sous la conduite d'un prince de son sang, Beaufort, le Roland de la Fronde, voler au secours de ces ruines de Candie, battues par plus de cent mille hommes; Coligny sauver l'empire à Saint-Godard; Turenne assister la Hollande contre l'espèce de flibustier qui était alors évêque de Munster; Schomberg assurer, à l'autre extrémité du continent, le triomphe de l'indépendance portugaise, alors que le monarque lui-même, à la tête de ses armées, emportait en deux campagnes la Flandre et la Franche-Comté, sur cette maison d'Autriche qu'il avait protégée en Hongrie, qu'il dépouillait aux rives du Tage, de l'Es-

caut et du Doubs. Ces entreprises et d'autres 1668.
encore, le duc de Lorraine réduit à merci, Dunkerque recouvré par les menaces et l'or, Avignon saisi et Alexandre VII contraint de constater dans Rome même, par une pyramide expiatoire, l'inflexible exigence de la majesté de Louis XIV, les Barbaresques instruits, en même temps que le saint-Siége, à respecter le nom français, tant de choses, à la fois profitables et brillantes, s'étaient accomplies en quelques années, et, pour ainsi dire, en pleine paix, sans coûter d'efforts, sans troubler le cours des réformes intérieures; les réformes, puisqu'il faut nommer ainsi ces banqueroutes, ces extorsions fiscales, ces altérations des monnaies, ces violences juridiques par lesquelles Colbert procédait à la création de finances prospères, et cet effroyable appareil de supplices, ces recours quotidiens au fouet, à la corde, à la roue, aux bûchers, qui fondaient l'ordre dans l'état, en propageant l'obéissance dans la noblesse et la police dans les cités! Tout cela se passait au bruit de fêtes éclatantes où se déployaient la magnificence du prince et la ci-

1668. vilisation croissante des sujets. Rigide dans ses maximes, mais relâché dans ses exemples, portant le faste du trône jusque sur ses désordres, comme sur des privilèges et des attributs du souverain pouvoir, ce dur et superbe despotisme se rendait terrible à l'étranger par sa force, respectable à la nation par son utilité et par sa grandeur. Il se parait, aux yeux des peuples, de toutes les pompes du génie, du plaisir, de la religion, de la gloire. Et tandis qu'au dedans la crainte, inspirée à tous par le maître, la crainte, ressort nouveau du gouvernement chez les Français, pouvait aisément se cacher sous l'admiration pour s'excuser et s'ennoblir, au dehors les légitimes défiances des puissances rivales avaient eu à peine le temps de se produire, au milieu de coups également imposans et rapides. L'ambition de Louis XIV ne s'était manifestée que par éclairs; et comme l'Afrique, la Grèce, l'Allemagne, la Péninsule, la Flandre, l'Italie avaient vu tour à tour passer ces foudres, l'Europe en restait moins troublée qu'éblouie. Seule pleine d'ombrages, une chétive république, qui

avait eu à conquérir son sol sur l'Océan et ses 1668.
lois sur la puissante monarchie espagnole, la Hollande, osa prétendre hautement à donner le frein au génie ambitieux du grand roi. La triple alliance fut son ouvrage. Les vengeances s'amassèrent dans les conseils de Saint-Germain; et, les états-généraux travaillant dans le monde entier à grouper autour d'eux les jalousies et les résistances, une lutte décisive ne pouvait manquer de mettre en feu le monde.

Trois princes du nom de Charles régnaient alors aux extrémités de l'Europe; et tous trois, mineurs ou incapables, affaiblissaient leurs états de leur propre faiblesse. Charles XI de Suède n'avait pas encore recueilli l'héritage de Charles-Gustave des mains du conseil de régence auquel présidait sa mère. Charles II d'Angleterre répondait à Louis XIV de l'alliance docile de son peuple : il avait corrompu la restauration par ses désordres insolens; il la compromettait par ses entreprises ennemies; il la flétrit et l'énerva par sa dépendance vénale. Charles II d'Espagne n'était qu'un enfant invalide et orgueilleux, et

1668. la monarchie espagnole commençait à ressembler à son roi. Le père Nitard, qui régnait sous la reine-mère, en soulevant contre soi la haine publique, achevait d'épuiser, par les agitations d'une guerre civile, l'Espagne chancelante et son jeune maître. Cet enfant, souverain de tant de royaumes, ne comptait entre les têtes couronnées que pour la valeur de son testament.

Les états secondaires, la république de Venise, les principautés d'Italie, le Danemarck, les Électorats, étaient dans les intérêts de Louis XIV, ou présentaient peu d'obstacles à son esprit de conquête et de domination. Frédéric-Guillaume, grand homme sur le champ de bataille et dans le cabinet, n'avait que beaucoup de bonne volonté pour contrecarrer l'ambition de la France. Toujours inquiet et souvent capricieux, parce qu'il était faible, orgueilleux et entouré de voisins redoutables, il menaçait tour à tour la Pologne, dont il bravait la détresse, et la Suède ou la France dont la force l'irritait. Mais tout son génie ne pouvait suffire à jeter un poids décisif dans la balance des systèmes et des pouvoirs contraires.

Louis XIV n'avait sur les trônes que deux rivaux considérables, le czar Alexis et Léopold. 1668.
Alexis, séparé du monde policé par l'Empire Ottoman, la Hongrie et la Pologne, ne pouvait gêner les conseils de France, dans des projets d'envahissement, que si son active politique applanissait enfin devant lui une de ces grandes barrières. Et Léopold, battu en brèche sur ses frontières de l'Est et du Midi par les Ottomans, que l'administration du second Kiuperli Ogli rétablissait dans leur vigueur antique, ne pouvait tenir tête à la France s'il ne trouvait, du côté de ses frontières du Nord, un point d'appui également ferme et sûr. Ainsi la Moscovie, pour prendre son rang entre les puissances européennes, l'Autriche pour garder le sien, la France pour régner, convoitaient également la Pologne; et le czar Alexis, Louis XIV, Léopold, furent, par leurs représentans, les compétiteurs dont les brigues remplirent l'interrègne.

Le czar faisait marcher une armée à l'appui des prétentions qu'il annonçait pour un de ses fils. Quatre-vingt mille hommes, rassemblés sur

1668. les confins de la Lithuanie, semblaient poser devant les Polonais l'alternative de l'élire ou de le combattre. Le prince de Condé, ou le duc d'Enghien son fils, le duc d'Enghien, neveu de la feue reine, candidat selon le cœur de Jean Casimir, et recommandé par Jean Sobieski, continuait à réunir les suffrages de la faction de France mutilée par ses longs revers. La faction impériale portait un jeune prince de haute renommée, l'amant d'une archiduchesse, l'héritier d'une maison illustre et malheureuse, le représentant d'une foule de héros chers à l'histoire, et lui-même honoré déjà par des faits d'armes qui promettaient à sa race un grand homme de guerre de plus: c'était Charles de Lorraine, neveu du brave et infortuné duc Charles III, que Louis XIV tenait dépouillé. Charles III avait consenti, par le traité de Montmartre (1662), la cession de son duché, sous la condition que tous les rejetons de sa race seraient élevés au rang de princes du sang de France. Mais ce traité ne laissa pas que de provoquer de vives oppositions. Et tandis que les Vendôme, les Courtenay, les Rohan,

les ducs et pairs, le chancelier Séguier protes- 1668.
taient contre la prétention du roi « de faire des « princes du sang sans le concours de la reine, » le jeune Charles, fils du cardinal duc François de Vaudémont-Lorraine, et héritier présomptif du duché, s'était enfui loin de la France, pour ne pas souscrire à cette adoption ruineuse.

La cour impériale recueillit son infortune. A peine âgé de vingt-cinq ans, il avait déjà payé cet asyle par de glorieux services contre les Turcs. L'impératrice mère, Éléonore de Gonzague, s'était prise pour lui d'une affection toute maternelle. Elle aimait sa jeunesse, sa mine guerrière, ses faits d'armes, sa piété abondante en pratiques et en aumônes, ses malheurs, sa naissance: une Gonzague lui avait donné le jour. Elle vit avec plaisir sa fille aînée, l'archiduchesse Eléonore, porter à l'illustre aventurier des sentimens plus tendres, sûre que l'amitié de l'empereur, la fortune et son génie le mettraient quelque jour en possession d'un établissement considérable. L'empereur en effet ambitionnait pour lui l'héritage des Jagellons. C'eût été cou-

1668. ronner un allié sûr, et bientôt un frère; le sang d'Autriche, la politique de Vienne, une haine implacable pour la France, auraient régné sur la Pologne.

Étranges complications de la politique! L'orgueil et l'intérêt de Louis XIV voulaient qu'il portât le duc d'Enghien ou le grand Condé; l'orgueil et l'intérêt autant que l'amitié rendaient désirable à Léopold le succès de Charles de Lorraine. Et l'empereur abandonna la candidature du prince, né son vassal et devenu son lieutenant; le roi de France, après tant d'années d'intrigues et d'efforts, abandonna celle de ses neveux.

Louis XIV, impatient d'écraser la Hollande, travaillait sans relâche à déposséder les États-Généraux d'alliances puissantes. Léopold était occupé en Hongrie à exterminer les vieilles libertés de ce royaume, et pour l'accomplissement de ce dessein, il avait besoin de rester en paix du côté de l'Occident. Les deux jeunes potentats, depuis leur avènement, semblaient se mesurer de l'œil comme deux antagonistes qui craignent de

s'attaquer, et retardent d'heure en heure le combat inévitable. Déjà, ils s'étaient entendus sur une affaire plus grande encore que l'élection de Pologne, l'héritage de la branche espagnole de la maison d'Autriche. Un traité secret avait d'avance réglé la part que tous deux comptaient prendre dans cette succession qui n'était pas ouverte, qui ne le fut, il faut le dire à leur gloire, que bien des années après. Car, malgré le traité de partage, Charles II vécut, grandit, régna : c'est là un des plus frappans témoignages des progrès qu'avaient faits depuis les temps barbares, les mœurs politiques des têtes couronnées. 1668.

Le ministre de la cour impériale, qui avait réglé avec Louis XIV les conditions du partage, décida aussi Léopold à traiter, à l'amiable, des affaires de Pologne. C'était le prince de Lobkowitz, homme d'esprit et de sens, souple, artificieux, aimant peu la guerre, aimant beaucoup la diplomatie, l'ennemi personnel du prince de Lorraine, dont les penchans et les allures lui étaient en tout point contraires, suspect enfin, par la suite, d'un attachement intéressé à la cause

1668. de la France, peut-être seulement parce que sa politique pacifique et expectante gênait l'ardeur guerrière du reste de la cour. Dans la question de la succession de Jean Casimir, le premier intérêt de l'Autriche était l'éloignement du prince français, et le premier intérêt de la France, l'éloignement du candidat autrichien; les deux couronnes étaient d'accord pour redouter également le Moscovite. Le prince de Lobkowitz eut l'art de persuader aux deux monarques d'abandonner leurs protégés naturels, et de réunir tous leurs efforts contre le czar en les portant de concert sur un prince neutre. Ce fut le duc de Neubourg, de la maison palatine, allié des Jagellons, prince sexagénaire mais puissamment riche, qu'à la grande surprise de l'Europe, les deux maisons rivales portèrent pour leur candidat commun. Louis XIV trouvait, à le soutenir, l'avantage de s'assurer dans le palatinat et la Bavière, comme dans la Pologne, des alliés considérables; après tout ce qui s'était passé, depuis la levée de bouclier de Lubomirski, il ne comptait plus sur le succès des Condé. Et Léo-

pold espérait que son cabinet réussirait, par cette manœuvre, à repousser les prétentions d'Alexis, sans réussir à détruire les chances favorables du prince de Lorraine. 1668.

Ainsi, l'accord officiel des deux cours ne servit qu'à augmenter les sollicitudes et le trouble de la république par l'apparition d'un compétiteur de plus. Le duc de Neubourg se mit sur les rangs à grand bruit, croyant à l'appui sincère des deux puissances prépondérantes, fier du crédit de sa maison dont une branche cadette régnait en Suède, et les branches aînées en Allemagne, confiant dans le souvenir de l'alliance qu'il avait, trente ans auparavant, contractée, à Warsovie même, avec une sœur du grand Wladislas; par-dessus tout, comptant sur l'empire de l'or. La faction de France continua cependant de tenir bon pour le prince français. Elle ne croyait pas aux protestations de la cour de Saint-Germain. Le Lorrain, sans se décourager davantage, délégua le comte de Chavagnac, réfugié français au service de Léopold, et le jésuite Richard son confesseur, pour demander

1668. en son nom la couronne. L'appui du clergé était promis à ce prince. Il connaissait les sentimens personnels de l'empereur, et s'assurait que toute la Pologne croirait plaire à Vienne en ne déférant pas aux invitations du comte de Schafgotsch, qui arrivait avec un grand fracas, pour recommander le prince palatin au nom de S. M. impériale. Enfin Alexis, qui se confiait dans les vœux de tous les palatinats soumis à l'Église d'Orient, se réjouit de voir des divisions nouvelles au sein du camp catholique, et il espéra plus que jamais dans l'ascendant de ses quatre-vingt mille hommes. Tels étaient les concurrens entre lesquels flottèrent partagées, un an presque entier, les passions de la Pologne.

octobre. La petite noblesse, toujours préoccupée de son inimitié pour les souvenirs de la feue reine, toujours inquiète de l'ascendant de la France, réclama d'abord à grands cris l'expulsion de tous les ambassadeurs. Les représentans de l'Europe s'éloignèrent, et la diète de convocation, celle qui précède et détermine la réunion des comices extraordinaires, où doit s'accomplir l'élection des

rois, fut ouverte. Elle le fut au milieu des chants de triomphe de l'ancienne faction de Lubomirski, encouragée dans ses emportemens par la présence indiscrète de Jean Casimir, qui semblait rester en Pologne pour s'y faire outrager. Les grands voulaient que l'élection fût fixée au mois de février, afin d'avoir, dans cette saison difficile et dispendieuse, un moins nombreux concours. La petite noblesse voulut le mois de mai, et l'obtint. Alors les vivres sont à bas prix, aussi bien que les fourrages; et puis, c'était prolonger de quelques mois la violente liberté de l'interrègne.

1668. novembre. 5.

Ces défaites annonçaient assez aux sénateurs que tous leurs efforts pour porter la couronne au front d'un prince français seraient impuissans. L'électeur de Brandebourg, en profitant de l'anarchie où la république était plongée, pour envahir sans prétexte la ville de Draheim, indiquait trop bien ce que seraient pour la Pologne ces voisins ambitieux, naguères des clients et des vassaux; c'était indisposer l'ordre équestre tout entier contre les princes allemands. Il compromit

1668. novembre. ainsi les intérêts de Neubourg qu'il recommandait; et le père Richard, confesseur de Charles de Lorraine, ne compromit pas moins les intérêts de son maître, en demeurant, malgré le vœu de la république, caché dans Warsovie pour y prolonger et y étendre ses intrigues. Dans ces mécontentemens, des propositions d'élever au trône un Piast, c'est-à-dire un citoyen polonais, se firent jour au milieu des diétines; les armemens de quelques grands seigneurs donnaient à penser qu'ils n'étaient pas loin de songer au rang suprême. Ç'auraient été des combinaisons et des discordes de plus.

En ce moment, madame Sobieska revenait de France. Elle avait quitté sa patrie, tandis que l'une de ses sœurs, fille d'honneur de la reine, décembre. allait épouser au Louvre Gaston de Béthune, petit-neveu du grand Sully. Si la grande-maréchale de Pologne ne resta point pour assister aux fêtes royales du mariage, c'est qu'apparemment un instinct ambitieux la rappelait au milieu des factions et des intrigues du sein desquelles allait sortir un roi. Ce vœu : un Piast ! un Piast!

avait frappé son oreille à son débarquement 1668. décembre.
sur la plage de Dantzick; son cœur lui dit que cette couronne flottante ne pouvait manquer de se fixer au front du plus digne, et elle profita de 1669. janvier.
ce que le grand-maréchal était occupé à défendre les frontières de l'est contre la turbulence renaissante des Kosakes, pour prendre part aux mille négociations dont les dames de haut parage se disputaient les fils.

La proposition de mettre un Piast sur le trône ne fit pas fortune dans les diétines anticomi- février.
tiales. Les intrigues étrangères et les rivalités domestiques y étaient également contraires, et jamais tant de rivalités, jamais tant d'intrigues n'avaient troublé le sein de ces assemblées. Elles semblaient, en prenant des déterminations opposées, s'appliquer à rendre nuls d'avance les travaux de la diète d'élection. Ici, on décidait l'exclusion de Condé, là celle de Lorraine; ailleurs on se donnait le plaisir d'exclure Jean Casimir, qui n'avait assurément pas la prétention de se mettre sur les rangs. Quelquefois on décidait que le nouveau roi ne pourrait pas prendre un confesseur

1669. mars. dans la société de Jésus, ou bien on demandait la mise en cause de tous les sénateurs qui avaient trempé dans la condamnation de Lubomirski.

Toutes ces résolutions étaient accompagnées et suivies de combats sanglants. La noblesse à avril. cheval se rendait à Warsovie en corps nombreux, qui se livraient bataille sur les chemins. Les grands faisaient leur entrée dans la capitale avec un luxe de chevaux et de clients armés qui semblaient présager d'affreux déchiremens. Le prince mai. 1. Michel Radziwill, vice-chancelier et second hetman de Lithuanie, se présenta avec seize cents dragons ou heyduques, sans compter ses gentilshommes. Le prince Boguslas, de la même maison, avait une escorte de quatre mille nobles ou soldats. Le cortège des Paz était plus formidable encore. Les Sapiéha effacèrent plus tard toutes ces magnificences. Enfin, le prince Démétrius Wieçnowieçki, second hetman de la couronne, amena toute une armée.

Les grands de Pologne, pour ne pas être surpassés par ceux de Lithuanie, arrivaient non moins puissamment accompagnés. Ces légions,

engagées à des passions et à des intérêts con- 1669. mai.
traires, firent ruisseler le sang à grands flots dans les rues de Warsovie; chaque nuit comptait vingt assassinats, et tandis que les seigneurs étalaient cette effroyable opulence, la république ruinée ne pouvait ravitailler l'important boulevard de Kaminiek, menacé par les Kosakes et les Tartares. Telle était l'étrange situation des affaires, que la construction du pavillon de bois, dressé dans la plaine pour les réunions du sénat, avait entièrement épuisé le trésor indigent de la république.

Jean Sobieski fit son entrée à son tour, et, résolu à remplir sa charge, à maintenir l'ordre envers et contre tous, il se présenta à la tête de son armée; la république lui assigna pour demeure le palais de Wiasdowa, où sa femme eut le plaisir de faire admirer une magnificence royale. Le choix des juges qui devaient composer le tribunal souverain du grand-maréchal lui fut abandonné; et sa verge inflexible rétablit un moment l'empire des lois au milieu de cette anarchie. Il fit sentir d'abord son autorité aux

1669. mai. ministres étrangers dont le sénat venait d'autoriser le retour. A l'exemple des grands seigneurs polonais, les représentans des couronnes se faisaient honneur d'une multitude de domestiques armés. L'ambassadeur d'Alexis n'avait pas moins de six cents boyards à sa suite. Tous ces aventuriers, champions obligés des intérêts de leurs maîtres, ajoutaient, par leurs combats, l'image d'une guerre étrangère à la guerre civile, qui désolait de toutes parts Warsovie.

mai. 2. La diète s'était réunie enfin; son premier acte fut de casser la procédure suivie contre Lubomirski. Les emportements qu'annonçait ce début ne se firent pas attendre. Le camp électoral ressemblait à un champ de bataille, moins l'ordre et la discipline. Les grands, avec leurs troupes d'ordonnance, et l'ordre équestre, tout entier à cheval, semblaient deux armées toujours prêtes à en venir aux mains.

Cinq semaines s'écoulèrent en provocations sanguinaires, en chocs homicides, en fureurs inutiles. A la fin, la petite noblesse se précipite sur la salle des délibérations du sénat, l'assiège

de ses flots irrités, et demande à grands cris que 1669.
l'exclusion soit donnée au prince de Condé. Le juin. 11.
cliquetis des armes ne suffisait plus à leur rage; le pistolet à la main, ils menacèrent l'ordre entier des sénateurs d'extermination. Les palatins, les évêques entendirent les balles siffler sur leurs têtes. Quelques-uns périrent. Le grand-maréchal se leva. Il voulut faire parler les lois; il fit parler son autorité, parler sa gloire. Mais les furieux, gorgés de vin par les émissaires de Léopold, ne reconnaissaient plus cette voix respectée, et le primat du royaume, Prazmowski, après avoir lutté contre les cris de la faction, prononça enfin, sans nommer Condé, le simple mot : « j'exclus. »

Cette victoire obtenue, le champ restait libre aux autres compétiteurs. Les ambassadeurs vinrent entretenir la diète du vœu et des promesses de leurs maîtres. On vit l'assemblée souveraine donner audience tour à tour au nonce apostolique et à l'envoyé du kan des Tartares, à un ministre anglais et au représentant de la Porte Ottomane. L'évêque de Béziers, Bonzi, ambas-

1669. juin. sadeur de Louis XIV, refusa de paraître, indigné de l'outrage que l'ordre équestre avait osé envoyer à un prince du sang de France. Neubourg fut recommandé par la Suède, le Brandebourg, l'Angleterre, tous les Électeurs, l'empereur enfin. Il paraissait avoir ainsi l'assentiment de toutes les couronnes, et son plus solide appui peut-être était une brochure éloquente de Leibnitz, qui annonçait, à vingt-deux ans, par ce plaidoyer politique, ce qu'il serait un jour. Son envoyé promettait un an de solde à l'armée, la construction de forteresses, d'écoles, de monumens, l'entretien de deux cents gentilshommes à l'étranger. Lorraine, moins riche, ne promettait guère qu'un pont de pierre sur la Vistule; mais il offrait de disputer la couronne l'épée à la main. Cette proposition fut transmise aux comices par le père Riquet de la société de Jésus, qui porta la parole pour le comte de Chavagnac, incapable de s'exprimer en latin. Le discours du religieux fut trouvé très-beau. Un rayon de soleil, qui éclaira la plaine pendant cette harangue belliqueuse, parut au grand

nombre une sanction et, en quelque sorte, un jugement de Dieu. 1669. juin.

Le czar Alexis, malgré ses quatre-vingt mille hommes, n'avait point trouvé crédit dans les comices. La petite noblesse du grand-duché de Lithuanie et des autres palatinats grecs n'était pas assez forte pour soutenir ses prétentions contre le cri du clergé latin et l'or des couronnes. La lutte restait donc engagée entre Neubourg et Lorraine. La faction de France presque entière était devenue palatine. Les Leczinski, les Denhoff, les Jablonowski, l'archevêque Interroi, Sobieski, la plupart des grands, ne pouvant plus espérer Condé, portèrent leur influence du côté de l'allié de Louis XIV. Toutefois, le prince bavarois avait moins de chance que n'aurait eu le vainqueur de Rocroy ou son fils. La faction s'était divisée. Les Paz, quelques Radziwill, d'autres seigneurs, engagèrent leur foi à l'Autriche, qui criait pour Neubourg et payait pour Lorraine. Le sang ruisselait à flots sous les deux bannières dans le champ électoral, et tandis que les hommes essayaient de fixer à

1669. juin. coups de sabre les destins de la patrie, les femmes de haut rang, madame Paz, Eugénie de Mailly, qui tenait pour Lorraine, madame Sobieska qui flottait, la princesse Michel Radziwill, sœur de Sobieski, attachée comme son frère aux intérêts de Neubourg, sa fille, mademoiselle d'Ostrog, l'une des plus belles personnes de la Pologne, qui avait adopté le parti de l'Autriche, discutaient, le verre à la main, ces grands intérêts; elles s'occupaient d'enivrer les ambassadeurs, de leur arracher de l'or, de leur vendre à haut prix le crédit d'un père ou d'un époux; et les négociations, commencées à table, se poursuivaient dans des rendez-vous nocturnes, où les affaires prenaient la place des plaisirs; les couvens de Warsovie servaient d'asyles à tous ces mystères d'intrigue et de vénalité.

Madame Sobieska recevait la nuit, sur les deux heures du matin, à l'insu de son mari, le ministre de Charles de Lorraine, en tenant, durant ces conférences, l'évêque de Béziers, ambassadeur de France, caché derrière une tapisserie. Elle ne savait pas qu'un jeune seigneur,

son parent, qui conduisait Chavagnac à ces ren- 1669. juin.
dez-vous perfides, lui avait vendu le secret de ses artifices, au prix d'une montre d'or. Trompée par ceux qu'elle croyait tromper, elle avait entrepris pourtant avec assez de bonheur de concilier les factions rivales et d'accorder les intérêts de Louis XIV avec le succès probable du Lorrain, en promettant au prince Charles la voix influente du grand-maréchal et sa vaste clientelle, sous la condition que désertant, avant d'être élu, l'alliance de l'Autriche, il engagerait sa foi au roi de France par un traité solide. Cette négociation était habile ; mais son succès demandait du temps. Sobieski avait éprouvé une vive douleur en apprenant ces transactions clandestines ; il les désavoua. Sa femme voulait le fléchir ; et le terme fixé pour les travaux de l'élection approchait.

Les factions, lassées de s'égorger, étaient convenues enfin de clore, le lendemain, leurs effroyables débats, peut-être d'en confier la décision au hasard, en mettant les noms des compétiteurs dans le saint ciboire, d'où les tirerait, à

1669. juin. l'autel, les yeux bandés, le ministre du dieu vivant. Soit que madame Sobieska voulût obtenir de nouveaux délais, pour assurer la réussite de ses plans; soit que la faction de France, redoutant un revers, résolût de jeter dans l'arène une pomme de discorde de plus; soit aussi que des esprits sages cherchassent de bonne foi un terme moyen, et que la grande-maréchale voulût tenter de fixer la couronne au front de son époux; le
19. jour décisif, tandis que le sénat siégeait encore dans le palais, que les palatinats n'étaient pas tous réunis au champ électoral, que l'archevêque de Gnesne, le grand-maréchal de la couronne, le maréchal de l'ordre équestre Potoçki, enfin tous les dignitaires de la république, et aussi tous les chefs du parti français, n'avaient point paru, le cri inattendu, un Piast, un Piast! part du milieu des lignes de Calish. Un sous-chambellan de ce palatinat, ami de madame Sobieska, le palatin de Podolie, et Jablonowski qu'elle domine ont, les premiers, lancé cette motion imprévue. Un autre seigneur, Opalinski, propose aussitôt le jeune Michel Wieçnowieçki, gentilhomme

pauvre, inconnu, valétudinaire, sans talens 1669.
enfin, et sans services, comme sans renommée; juin. 19.
il le propose, suivant toute apparence, pour épuiser sur un candidat obscur les premiers dissentimens (1). Mais rien n'égale la sagacité des masses ; la petite noblesse démêle dans cette proposition un complot de ceux de France, et ne pouvant mieux punir leur vote indiscret qu'en le prenant au sérieux, elle s'assemble à la hâte, sous la présidence d'un Lubomirski en l'absence des grandes charges, et l'ordre équestre tout entier se met à remplir les airs de l'acclamation décisive: Vive le roi Michel Kóributh Wieçnowieçki ! On se regarde, on s'étonne. Les sénateurs accourent. A mesure qu'ils se présentent dans la plaine, des coups de sabre, des outrages, des huées les accueillent. On les oblige de redire le cri d'inauguration. Le grand-hetman de Lithuanie, Michel Paz, le ré-

(1) Le docteur Connor rapporte que l'ambassadeur anglais Yard lui avait dit tenir directement des palatins, auteurs de cette élection, qu'ils n'avaient proposé Vieçnowieçki que pour introduire un Piast et présenter ensuite un plus digne roi. (*Descr. of Pol. letter* 3.)

1669. juin. 19. pète avec ardeur, moins satisfait de voir le trône ouvert à l'un de ses parens que fermé à son illustre rival, au grand-hetman de la Pologne. Cette satisfaction jalouse gagne les cœurs de quelques palatins; ils recueillent les voix. D'escadrons en escadrons courent les houras joyeux en l'honneur de Michel Koributh Wieçnowieçki. En moins de deux heures, ce Michel est roi.

Fils du brave et cruel prince Jérémie, l'élu de la Pologne aurait pu avoir pour recommandation la grandeur de sa naissance. Il descendait de Koributh, frère du roi Jagellon, et un moment porté lui-même par la fortune sur le trône de Bohême. La mémoire de Jérémie était restée chère à l'ordre équestre, par son zèle furieux contre les hérétiques, les Grecs, les Kosakes. Mais l'humble existence de Michel avait tenu son extraction en oubli : il était parvenu, à force de nullité personnelle, à étendre sur son berceau même le voile de sa propre obscurité. On pensa si peu, par cette élection, rendre hommage au sang de Gidimin, que c'étaient les palatinats de Lithuanie qui hésitaient le plus à répéter le cri des

deux Polognes. Ce que la petite noblesse accueillit en lui avec transport, ce fut une vie que ne recommandaient ni les richesses, ni les charges, ni le talent, ni la gloire. On apprenait ainsi que le système électif n'avait pas même, sur l'ordre héréditaire, l'avantage de préserver les États du règne de la médiocrité. 1669. juin. 19.

Les guerres des Kosakes, si follement provoquées, avaient ruiné la maison de Wieçnowieçki. Le jeune Michel ne vécut que d'une pension de six mille livres qu'il tenait de la reine Louise de Gonzague. Toute son ambition avait été d'obtenir dans la maison de l'une des archiduchesses d'Autriche une clef de chambellan. Il comptait déjà trente ans, et nul fait d'armes n'avait honoré son courage. Son corps débile ne se fût pas plié aux travaux de la guerre. Les plaisirs de la table, les satisfactions d'un appétit monstrueux, faisaient toutes ses jouissances. L'étude de l'italien et du français, langues qu'il entendait assez bien, pour les avoir apprises à la suite de sa bienfaitrice, était toute son illustration. Au bruit d'un tel choix, Casimir s'écria : « Quoi! ils

1669. juin. 19. « ont couronné ce pauvre homme! » Lui-même eut la droiture de s'étonner de son élévation, d'en rougir, même d'en pleurer. Il se cachait, comme Claude, pour dérober sa tête à ce fatal honneur. Quand on l'eut trouvé dans la foule des électeurs du Palatinat de Sandomir, qu'on l'eut mis sur un char, traîné au milieu des comices, salué de génuflexions et de houras unanimes, il ne douta point que ce ne fût une raillerie, et que ses concitoyens ne se jouassent de lui. On le contraignit enfin à rester couvert devant la nation découverte et inclinée. Alors il pleura : unique éloge que cette ombre de roi dût mériter.

Le liberum veto fut sur le point de rendre un service à la Pologne, en évitant à la diète cette honte, à la république cette calamité. Quelques coups de sabres firent justice des oppositions. Les Zamoyski voulurent peu après protester contre son avènement. Fils du premier lit du vaillant Jean de Zamoysce, ils étaient en procès alors avec leur tante la princesse Griselda Wieçnowieçka, qui s'était emparée de leur héritage : cependant les menaces les ramenèrent; Sobieski apporta aussi

son suffrage, pour ne pas prolonger les malheurs de la patrie. La force obligea le primat Prazmowski à proclamer solennellement le nouveau monarque, et les mathématiciens se mirent à prédire de longues prospérités au nouveau règne. L'ordre équestre assura qu'un aigle blanc avait plané sur la tête *du peuple électeur*, et qu'une colombe avait ombragé de ses ailes le prince élu. 1669. juin. 19.

Beaucoup de gens de bonne foi crurent en effet à une grace d'en haut, en voyant accomplie en quelques momens, sans effusion de sang, sans brigues, sans recommandation des couronnes, cette élection singulière. L'adulation ne s'en tint pas au miracle. Le palatin de Culm, en remettant à juillet. 6. Koributh, au nom des comices, le diplôme de sa promotion au rang suprême, déclara que le jeune monarque laissait bien loin derrière soi les plus braves et les plus habiles des Boleslas, des Casimir, des Wladislas; les orateurs officiels l'appelèrent la rosée du ciel, le soleil levant de la république, et, ces solennités accomplies, il régna..... ou plutôt par lui régnèrent la discorde,

1669 juillet. l'anarchie, la guerre, la désolation, tous les fléaux enfin suspendus depuis des siècles sur la Pologne.

A peine revenu de son étonnement, et contraint de prendre au sérieux sa grandeur, le malheureux Koributh se précipita de l'excès de l'humilité dans celui de l'orgueil. A ce faîte des honneurs et de la puissance, la tête tourne quelquefois à plus forts que lui. La royauté ne lui suffit plus; il lui fallait la tyrannie. Il ne se soumit à jurer les *pacta conventa* qu'avec une restriction mentale dont il ne tarda point à se vanter; tous les obstacles irritaient déjà ce fantôme, et il comptait pour des obstacles les talens, la vertu, la gloire. Sobieski surtout le gêna : roi obscur, parvenu incapable, il s'aperçut tout d'abord qu'il n'était pas le citoyen le plus grand de la république; son âme, aussi peu élevée que son génie, se prit d'une haine violente pour un sujet à la fois plus glorieux et plus puissant que lui. Cette haine est tout son règne; il ne vécut que pour faire du mal au grand-maréchal, au grand-hetman de la couronne, et

tous les coups qu'il voulut porter à son illustre lieutenant retombèrent sur leur commune patrie. 1669. juillet.

Déjà des démêlés de famille avaient, depuis long-temps, divisé la princesse Griselda Zamoyska Wieçnowieçka et la maison de Sobieski. Le prince Démétrius, second hetman de la couronne, s'était fait, suivant l'usage, l'ennemi personnel de son supérieur. Son cousin devenu roi, il espéra écraser le grand-hetman. Les mêmes sentimens, les mêmes rivalités rallièrent autour du nouveau monarque la maison entière des Paz. Michel, celui d'entre eux que ses services avaient élevé au poste de chef des armées de la Lithuanie, était, comme il arrivait toujours, en guerre ouverte avec le chef des armées polonaises. Il ne supportait pas sans douleur le spectacle de l'éclat qui environnait son collègue ; ses frères, ses parens, depuis les débuts de Sobieski dans les comices où Jean Casimir fut élu, étaient entrés dans tous ses ressentimens contre le héros de la Pologne. Inquiets de voir leur ennemi arriver au trône, ils avaient vivement em-

1669. juillet. brassé la proposition d'y élever l'obscur Wieçnowieçki: ils pouvaient, à bon droit, le regarder comme leur créature. En possession de toutes les charges importantes de la Lithuanie, de l'évêché de Wilna, du palatinat de Troko, de la starostie de Samogitie, enfin du bâton de guerre et des sceaux du grand-duché, ils apportaient à Koributh le secours de leur vaste crédit. Christophe Paz, le grand chancelier, homme d'expérience, ministre habile, s'empara du nouveau règne et l'asservit. Une haine, une jalousie communes, servirent de lien entre le trône, le prince Démétrius et les ambitieux Lithuaniens. Ordre de choses étrange que celui où l'envie pouvait réunir dans les mêmes complots, contre un grand citoyen, ses inférieurs, ses collègues et son roi!

Cependant, au milieu de la surprise générale de l'avénement, quand tout le monde se demandait qui avait fait un semblable choix, et que la petite noblesse l'imputait au ciel pour n'en pas répondre, les grands, que cette élection blessait comme un revers personnel et comme une calamité publique, s'étaient groupés autour du pri-

mat et de Sobieski pour détrôner Michel. Le primat Prazmowski, homme ardent, dont le pouvoir, dans l'interrègne et dans les comices, avait été violemment méconnu, voulait prendre à tout prix sa revanche en renversant le misérable maître qu'une élection illégale lui avait donné. C'était livrer la patrie aux hasards de la guerre civile : Sobieski s'y opposa. Mais, dans cette malheureuse Pologne, les affaires publiques et les intérêts privés se tenaient de si près que la guerre civile avait été sur le point d'éclater pour une querelle de quelques grands entre eux. 1669. juillet.

Le prince Michel Radziwill avait reçu de Jean Casimir le bâton de grand-maréchal de la Lithuanie. L'ambitieux Michel Paz prétendait à cette charge de plus; il voulut en dépouiller l'illustre possesseur. Radziwill était uni à la duchesse veuve d'Ostrog, sœur de Sobieski : les grands embrassèrent sa querelle; la petite noblesse prit aussitôt fait et cause pour Michel Paz. Les deux partis se rencontrèrent dans la plaine ; toute la Pologne était là sous les armes. On avait évité les déchiremens dans la question de la royauté, on les retrouvait

1669. juillet.

pour une dispute de deux seigneurs. Sobieski intervint; il déclara qu'abandonner à la fois son beau-frère et la justice n'était pas en sa puissance, qu'il tirerait enfin du fourreau son épée patiente, et l'on vit alors ce qu'il aurait pu faire: à l'instant, le parti des Paz fléchit; le prince Radziwill resta en possession de ses honneurs; et, fatigué du spectacle des discordes auxquelles il voyait la Pologne livrée pour long-temps, Sobieski s'enfuit vers de plus dignes champs de bataille, à la tête de son armée.

Les Kosakes désolaient de leurs incursions les provinces frontières. La Pologne avait oublié la naissance de Michel: l'Ukraine en gardait la mémoire; le fils du prince Jérémie sur le trône leur parut une insulte, une menace vivante et une perpétuelle hostilité. Le terrible Doroszensko profita des divisions de la république pour exercer ses fureurs: tels étaient ses ravages, que le prix courant d'un esclave polonais, prêtre ou gentilhomme, mais qui avait passé la force de l'âge, était tombé, dans les marchés des Tartares, à une prise de tabac. Le grand-maré-

chal s'occupa de réunir une armée, de châtier 1669. août.
ces courses, de rappeler aux Kosakes la terreur de son nom, et il ne s'éloigna un moment de ses tentes que pour aller à Cracovie relever par son concours l'inauguration de Koributh. Les Paz, septembre.
Démétrius, les Lubomirski, toujours liés d'intérêts avec la petite noblesse, le vice-chancelier Olzowski engagé aussi dans cette faction, s'étaient seuls rendus, avec le peuple des nobles, à l'appel de Wieçnowieçki. Prazmowski ne se résolut à faire le sacre que pour ne pas créer un 29.
précédent en faveur des prétentions de l'évêque de Cracovie. Tous les grands se tenaient obstinément à l'écart. Aucune femme, si ce n'est la grande-chancelière de Lithuanie, ne para ces fêtes de sa présence. Pour ne pas tremper dans les déchiremens de la république, Sobieski vint porter le sceptre devant ce roi qui allait si mal le tenir.

Madame Sobieska, ses amis dévoués, entre autres Jablonowski, dont le zèle s'affligeait de n'avoir pu, en demandant un Piast, arriver à proposer pour roi le vainqueur de Slobodysza et de

1669. septembre.

Podhaïce, quelques esprits sages, qui auraient voulu réconcilier les factions, profitèrent de la démarche magnanime du grand-maréchal, pour essayer de rétablir la concorde entre le roi et lui. Ils espéraient déterminer l'alliance de Michel avec la belle duchesse d'Ostrog, fille de la princesse Sobieska Radziwill. Mais d'autres desseins préoccupaient l'orgueilleuse Griselda Wieçnowieçka, et son fils, et la nouvelle cour. Le cri qui avait fait un roi de Koributh retentissait, pour ainsi dire, encore, que déjà le comte de Schafgotsh, ministre de l'empereur, s'était précipité dans l'intimité de l'heureux Wieçnowieçki pour lui offrir la main de la sœur aînée de son maître. La maison d'Autriche a toujours des archiduchesses en réserve pour tous les potentats, soit princes, gentilshommes ou soldats heureux. Celui-ci n'avait pu parvenir à être chambellan de la princesse qu'on lui proposait pour compagne : c'était Éléonore. Elle se dévoua sans peine aux projets de Léopold ; le maladif et inglorieux époux qu'on lui présentait était roi ; le brillant duc de Lorraine avait été malheureux dans son ambi-

tion : il était juste qu'il fût aussi trompé dans ses amours. 1669. septembre.

Mais la Pologne n'était pas aussi facile à séduire qu'Éléonore. La maison d'Autriche avait toujours été profondément impopulaire dans la république. Nul prince de son sang n'avait jamais pu arriver au trône, et on attribuait aux mariages de Sigismond Wasa avec des archiduchesses l'entêtement despotique de ce déplorable règne. Plus les Paz pressaient cette alliance pour donner du relief et, au besoin, un appui à leur ombre de roi, plus les grands criaient que ce serait la ruine des libertés publiques : la petite noblesse déconcertée ne savait que répondre à des plaintes qui partaient aussi de ses rangs d'un bout du royaume à l'autre.

Déjà l'influence de la politique autrichienne se faisait sentir dans les conseils de Michel. Il se jouait décidément des *pacta conventa*. N'avait-il pas déclaré à Prazmowski lui-même, au prélat dont la main ennemie venait d'épancher l'huile sainte sur son front, qu'il ne se croyait pas tenu de garder envers les hérétiques ses sermens pro-

1669. septembre. tecteurs? N'avait-il pas aussi, malgré le vœu formel de la constitution, disposé des charges vacantes avant d'être sacré? Quelques starosties restaient encore; la diète de couronnement le prie de les réserver pour les seigneurs polonais réfugiés de l'Ukraine, comme lui dépouillés, par le triomphe de la nation Kosake, de leurs champs paternels: dès le lendemain, il les distribue à ses favoris! Dans le même moment, il acceptait l'ordre de la toison-d'or, que le grand Étienne Batori dédaigna, et il se parait de ses insignes en prêtant le serment ordinaire des chevaliers: misérable roi qui oubliait à la fois ce qu'il devait aux libertés publiques et ce qu'il devait à la royauté! Un cri d'indignation s'éleva contre les influences auxquelles toutes ces transgressions étaient imputées, et une considération plus décisive vint fortifier l'opposition universelle que le mariage provoquait.

Au milieu des fêtes du couronnement arriva la nouvelle de la chute de Candie. Après vingt-cinq années de combats, trois d'un siège régulier, la mort de cent mille Ottomans, et des pro-

diges de constance, cette place était tombée au pouvoir de Mahomet IV. Des volontaires français, sous la conduite du duc de la Feuillade, le jeune et vaillant comte de Saint-Pol-Longueville, le chevalier de Vendôme, depuis grand-prieur de France, qui n'avait pas quinze ans, le chevalier d'Harcourt, d'autres princes des maisons de Lorraine et de Bouillon, des Lusignan, des Dampierre, des Beauvau, des Colbert, des Castellane, le maréchal de Bellefonds, le marquis de la Mothe Fénélon et ses deux fils, le jeune Sévigné, s'étaient jetés dans la place; beaucoup périrent. Après eux, Beaufort trouva, dans les ouvrages avancés des Turcs, une mort qu'il avait cherchée tant de fois dans les guerres civiles, dans les guerres étrangères, dans les combats singuliers, sur toutes les mers. Avec ce brave prince, qui avait été le roi des halles de Paris, qui n'était plus que le docile lieutenant de Louis XIV, tombèrent une foule de nobles, et la compagnie presque tout entière des mousquetaires de la maison du roi, qui avait compté dans ses rangs Jean Sobieski. Le duc de Navailles

1669. septembre. 2.

1669. septembre. 2. prit seul le commandement. Des conflits d'autorité, ou peut-être le sentiment de son impuissance à défendre une place qui n'avait pour remparts que des décombres, pour garnison que des squelettes mutilés, le déterminèrent à faire voile pour la France. Les Maltais, les Génois, tous s'enfuirent. Des étrangers, des Français il ne resta que Montbrun de Saint-André : son habile courage ne suffisait plus. Le grand François Morosini, qui avait illustré le nom vénitien par cette défense admirable qu'on appela une guerre de géants, fut contraint de songer à la couronner par une honorable transaction. Il lui en coûtait plus de traiter que de mourir. Mais ce sacrifice était plus utile à la république, et il fit mieux que capituler. Il prit sur soi, sans autorisation du sénat, de pacifier l'Orient, espérant pouvoir faire payer, au prix de conditions glorieuses, les ruines qu'il allait livrer. Achmet Kiuperli, heureux de mettre à fin la laborieuse entreprise dans laquelle ses prédécesseurs échouaient depuis tant d'années, fit à son adversaire un pont d'or; une paix définitive fut conclue, et Candie passa au pouvoir des barbares.

Quelques restes de soldats, de colons Vénitiens, 1669. septembre.
s'embarquèrent tout sanglants pour l'Italie. Les Grecs d'Idoménée, que les gazettes du temps appellent simplement les naturels du pays, les Grecs se retirèrent dans les hauts lieux, invaincus et libres. Le grand visir épuisa ses efforts pour les rappeler dans les villes ouvertes et dans les plaines, en interdisant à ces courages indomptés l'accès des places fortes. Les promesses échouèrent comme les menaces; ils s'obstinèrent à tenir cachés, dans ces montagnes poétiques où se cacha l'enfance des dieux de leurs pères, leur vieille nation, ses adversités, ses espérances et ses autels. Le calme renaquit sur les mers. Tranquille du côté de cette citadelle chrétienne, qui inquiétait auparavant l'islamisme dans ses possessions d'Europe, d'Afrique et d'Asie, que trois Bourbons avaient défendue, la puissance ottomane tourna toutes ses vues vers l'Occident et le Nord. Venise seule, épuisée par la guerre et rassurée par sa paix récente, Venise respira. La chrétienté se sentit tout entière menacée.

Le coup était si cruel, le danger si prochain,

1669. que Clément IX (Jules Respigliosi), l'un des plus dignes pontifes qui aient honoré la chaire apostolique, en mourut de douleur. Les conseils de
octobre. Vienne et la diète de Cracovie s'en émurent. Mais Léopold pressa plus vivement le mariage qui lui promettait l'alliance de la république polonaise. La Pologne au contraire s'alarma davantage de liens qui semblaient devoir l'enchaîner à la fortune de l'Empire, et pouvaient même attirer sur elle seule la colère de l'Ottoman. Les grands et les nonces de l'ordre équestre s'agitè-
24. rent. Louis XIV envoya à leur aide l'habile M. de Lionne, son ministre, qui n'avait pas encore entrepris une négociation où il n'eût réussi. Cette fois, ses graces et son esprit échouèrent devant la résolution intéressée de Michel. Michel avait besoin de compter sur les secours d'un voisin puissant pour le maintenir contre l'irritation croissante des partis. La diète était pleine d'orages; lui-même traînait toutes les affaires en longueur, pour arriver au terme des six semaines sans que son mariage et le procès des Zamoyski eussent occupé l'assemblée. Tout à coup, un

nommé Olizar la rompit. C'était la première fois que la diète de couronnement expirait dans les déchiremens du *liberum veto*. 1669. novembre. 12.

Aussitôt le roi, les grands, l'ordre équestre de s'imputer à l'envi ce coup d'état; la noblesse de courir aux armes dans les palatinats; l'armée de se confédérer; tout devient confusion et anarchie. Plus épouvanté que jamais, Michel se jette tout entier dans les bras de l'Autriche. Il précipite le mariage sans avoir l'indispensable aveu du sénat. décembre. Le vice-chancelier Olzowski va chercher à Vienne l'archiduchesse, et ne peut lui porter les présents d'un époux, faute d'avoir pu obtenir quelques bijoux à crédit chez les juifs de Warsovie. Les rigueurs de l'hiver n'effraient pas Éléonore; 1670. janvier. une débacle même, qui emporte le pont du Danube, n'arrête point l'amante du duc de Lorraine, impatiente de voler vers l'époux couronné qui l'attend. Elle passe le fleuve sur les glaces, manque périr, fait jusqu'à dix lieues par jour, traîne des régiments après soi pour intimider la noblesse qu'on disait résolue à la repousser, arrive enfin sur le seuil de la république

1670. février. 27. polonaise, au monastère de Czentochowa, fameux en miracles. Des miracles, le plus grand était la fortune de Michel. L'heureux monarque est accouru sur cette extrême frontière. Il y reçoit
28. Éléonore. Le lendemain, elle est reine de Pologne, et à la pointe du jour, son royal époux
mars. 5. part en poste pour aller assister à l'ouverture de la diète de Warsovie, et braver les assauts d'une opposition désormais tardive et inutile.

Le vice-chancelier Olzowski s'était retiré dans son évêché de Culm; il n'osa point affronter les comices. Tous les grands se tenaient loin de la capitale, refusant de reconnaître cette reine qui leur était imposée, sans l'assentiment de la république, par une violation des *pacta conventa*; ils armaient à grand bruit pour venger la querelle des lois. Les nonces, qui avaient été élus dans l'esprit de la haute noblesse, parce que son action était grande sur les diétines, et que Michel, par ses fautes, lui prêtait des forces, les nonces répondaient par leurs cris aux cris des sénateurs absents. Les Paz, leurs Lithuaniens et l'or de l'Autriche, luttaient seuls contre

l'indignation générale. Sous les yeux de Michel, un nonce royaliste eut le bras emporté d'un coup de sabre, en pleine diète, par un de ses adversaires. Le revenu de la reine ne put être fixé. On parlait tout haut de chasser le roi. 1670. mars.

Au milieu de ces désordres, la Pologne avait une invasion furieuse des Kosakes à repousser, sans presque s'en apercevoir, grâce à un grand homme, qui réussissait, avec quelques poignées de soldats, allemands pour la plupart, et mal armés, mal nourris, mal vêtus, plus mal payés, à diviser l'ennemi, le battre, le rejeter au-delà du Dniester. C'était toujours Sobieski. Le roi était obligé de lui écrire pour le remercier de ses immenses services, au nom de la république; et on se demande si ce fut une intention malicieuse du ministre tenant la plume, ou une naïve confession de Michel, qui glissa dans la dépêche royale cette louange singulière, que « l'envie elle-même était réduite à reconnaître « qu'après Dieu, c'était lui seul, chef d'une si « faible armée, à qui la Pologne devait encore « une fois son salut. »

1670. avril. Le grand-maréchal voulait qu'on se hâtât de profiter de ses victoires pour pacifier l'Ukraine par des concessions. Conseillé par l'Autriche, et fidèle aux souvenirs de sa famille, le roi embrassa le parti de l'entêtement et de la fierté. La diète aurait prononcé entre les deux opi-
17. nions; Michel la fit dissoudre, comme toutes les précédentes, à l'aide du *liberum veto*, et les Kosakes appelèrent à leur secours une puissance formidable.

La nation Kosake, inquiète et belliqueuse comme la Pologne, comme elle mal régie et mal bornée, luttait en vain contre l'influence fatale qui la vouait à la servitude. Bogdan avait su la maintenir indépendante; il ne put la constituer. Libre par lui du joug de la Pologne, elle retrouva, après lui, le danger de l'esclavage dans l'alliance du Moscovite, secoua ces liens menaçans, et se mit à chercher de tous côtés une main qui fût secourable sans être pesante. Ainsi faisaient inutilement, depuis tant de siècles, les Moldaves, les Walaques, les Transylvans, les Serviens, tous ces frêles débris de la domina-

tion slavonne. Les Kosakes du Don, sous la conduite de Stefan Bazin, s'étaient jetés en furieux sur l'empire des czars, avaient envahi ses provinces orientales, asservi les rivages de la mer Caspienne, menacé, sur tous les chemins de Moscou, la fortune d'Alexis, et sauvé ainsi la Pologne des vengeances que méditait ce prince après l'élection de Koributh. Les Kosakes de l'Ukraine n'étaient pas éloignés de traiter avec la république. Sobieski savait à la fois les vaincre et les apaiser. Mais, repoussé par Wieçnowieçki et menacé par les armes de son lieutenant, Doroszensko prit le parti de recourir à la protection du Grand-Seigneur, comme les princes du Danube. Le métropolitain de Kiow, Tukalski, l'encourageait à tourner ses regards vers la capitale de l'Église d'Orient. La suzeraineté du Turc semblait à tous les dissidens moins onéreuse que celle des couronnes catholiques. En ce moment, l'empire turc retentissait d'armemens mystérieux. Pour affermir autant qu'honorer son administration, et imposer aux Janissaires par sa gloire, Achmet Kiuperli Ogli

1670. avril.

1670. avril. s'apprêtait à quelque immense effort contre la chrétienté, sans bien savoir où porteraient ses coups, quand deux peuples chrétiens vinrent se placer sous la protection de la Porte, pour échapper à de plus rudes maîtres : c'étaient les Kosakes d'un côté, ce furent les Hongrois de l'autre.

Les Hongrois faisaient depuis long-temps de vaines tentatives pour défendre, contre la maison d'Autriche qui régnait sur eux par droit électif, leurs libertés héréditaires. Les protestans surtout étaient menacés sans cesse dans leurs franchises. Poussés à bout, ils tirèrent l'épée. Les plus grands seigneurs du royaume marchaient à la tête de l'insurrection, ou pouvaient facilement y être impliqués : la cour impériale fut ravie. C'était pour elle une occasion magnifique de livrer la nation hongroise au glaive de ses soldats allemands, d'enlever les villes, de raser les places fortes, de déposséder les magnats de leurs châteaux paternels et les réformés de leurs temples, de détruire enfin des institutions importunes, au risque de faire de ce

royaume, ou plutôt des comtés du Nord, qui en étaient les derniers débris, une proie facile pour le Turc, maître de Strygonie, de Bude, de Serin, de Newhausel même; des deux tiers enfin de la contrée. Cette campagne de Léopold contre ses sujets fut courte et brillante. Il ne restait plus qu'un château à emporter. Chavagnac le serrait de près. Une jeune fille parvint seule à descendre du haut des murailles, et à s'évader au travers du camp autrichien. Cette jeune fille cachait sous ses vêtemens un grand homme. Ce fut le vaillant comte Eméric Tékéli. 1670. avril.

La liberté hongroise sembla sortir, avec cet enfant, du milieu des ruines et se dérober au glaive impitoyable. Eméric trouva un refuge à la cour d'Abaffi, prince de Transylvanie. Là se réunirent tous les proscrits. Là tous les mécontens fixèrent leurs regards, attendant des secours. La guerre civile s'organisa, et les chefs, trop faibles seuls contre l'empereur, implorèrent l'assistance de la Porte, et peut-être sa suzeraineté.

Le grand-visir continuait ses préparatifs avec

1670. avril.

sa lenteur et sa circonspection ottomanes. Il voulait les avoir terminés avant de jeter le gant à la chrétienté. Il ne donna d'abord aux magnats de Hongrie que des promesses, peut-être pour laisser la tyrannie autrichienne exaspérer davantage tous les cœurs ; et comme les Kosakes étaient divisés, qu'Hanenko, chef des Zaporogues, placé hors de la portée des Polonais et près des terres du kan, près de la mer Noire, près de l'Osmanli, se liait par des traités avec la république, Kiuperli lança sur la Pologne, pour affermir Doroszensko dans ses prétentions à l'hospodarat, un effroyable débordement de Tartares.

Sobieski était toujours l'unique boulevard de sa patrie. Il lui fallait seul soutenir l'effort des hordes déchaînées, lutter contre ce torrent, borner l'étendue de ses ravages par des manœuvres savantes et des coups heureux, l'obliger enfin à rebrousser chemin, et à laisser libres les champs désolés de la Wolhynie. Michel Paz et ses Lithuaniens se gardaient de marcher au secours du grand-hetman de la couronne, et le

roi songeait-il à convoquer la Pospolite, ce n'était point pour reconquérir et défendre les frontières. C'était pour défendre son orageuse royauté contre la colère des grands. 1670. mai.

Michel ne s'appartenait plus. Léopold l'avait entouré d'Allemands, officiers d'Éléonore, qui dominaient ses conseils. Le primat, le grand-trésorier, tous les sénateurs mécontens, se jetèrent dans les bras de Louis XIV. Une correspondance en chiffres fut saisie, qui révélait le secret de leurs intelligences avec la cour de Saint-Germain. L'ordre équestre s'indigna. On répandit le bruit qu'une flotte de cinquante voiles allait paraître dans la Baltique, portant à la Pologne la volonté de Louis, ses armées, ses trésors et le bras de fer de Condé. On assura que c'était la France qui avait déchaîné les Tartares, qu'elle les tenait à sa solde, que ces brigands ne se servaient plus que de monnaie française. Un libelle, trouvé sur le maître-autel de la cathédrale de Saint-Jean, exaspéra les esprits en imputant ces trahisons aux premiers citoyens de la république, et entre autres au plus grand

1670. mai. de tous. Les sénateurs épouvantés, Prazmowski, le prince Michel Radziwill, madame Sobieska, Morsztyn, s'enfuirent à Dantzick, pour armer sous la protection des libertés de cette ville, et se tenir près des secours. La faction autrichienne et la faction française partageaient ainsi la Pologne; malheureuse nation qui apprenait par le nom même des partis contraires qu'elle n'était plus qu'une proie sanglante entre les serres de l'étranger!

juin. Les complots de la faction de France avaient assuré dix-huit mois de vie au malheureux Michel. Sûr d'obtenir la majorité dans les élections prochaines, il espérait pouvoir traiter les grands de la Pologne comme son beau-frère traitait ceux de la Hongrie, incarcérés, mis à la question, jugés par le conseil aulique. C'était surtout Sobieski qu'il voulait renverser. Le prince Démétrius Wieçnowieçki faisait appliquer à la torture les Tartares captifs, pour obtenir d'eux la déclaration que le grand-hetman, leur obstacle et leur terreur de tous les temps, les avait appelés sur la Pologne. Ces malheureux ne com-

prenaient pas l'interrogatoire qu'on leur faisait 1670. juillet.
subir, au milieu des supplices : ils croyaient rêver ; aucun n'accorda un mensonge aux fureurs des bourreaux, et Sobieski, pour toute vengeance, fit brûler au milieu de son armée le libelle royal, dénonça aux diétines, dans une août.
circulaire où l'indignation était tempérée par le mépris, les manœuvres de son lieutenant, et sauva le poste important de Bialacerkiew, non loin du Borysthène, des entreprises de Doroszensko et de ses alliés.

Les grands revinrent en armes, de Dantzick, pour assister aux diétines, qui furent la plupart rompues et ensanglantées. Prazmowski ne crai- septembre.
gnit pas de se présenter à la diète. Au moment où le prélat parut, Michel et ses ministres don- 20.
naient connaissance à l'assemblée de lettres subversives qu'il avait écrites aux palatinats. L'archevêque, sans s'étonner, se lève, avoue ces lettres, les justifie, les étaie d'un acte d'accusation éloquent contre le monarque qui a trahi sans cesse les lois, l'honneur national et ses sermens. Michel étonné obtient des nonces, la

1670. septembre. plupart dévoués à ses intérêts, la levée de la Pospolite, pour tenir la diète sous le bouclier, et imposer aux grands par les fureurs de la multi-
octobre. tude nobiliaire. Cependant, il ne peut arracher la condamnation de Morstyn et des complices du grand-trésorier, dans l'affaire des négociations clandestines avec la France. Il ne réussit pas davantage à obtenir des modifications au *liberum veto*, que tous les partis condamnent parce que tous s'imputent les ruptures précédentes, qu'aucun ne veut abandonner parce que tous spéculent sur les ruptures à venir. La diète elle-même demande l'éloignement des officiers d'Éléonore. L'autorisation du sacre de cette princesse est tout ce qu'accorde l'assemblée, et l'archiduchesse ceint
19. le bandeau royal, conduite à l'autel, en l'absence d'ambassadeurs plus qualifiés, par Jean de Witt, qui s'était donné la peine de venir solliciter l'accession de l'impuissant Michel au pacte d'une nouvelle Triple-Alliance.

Rien n'avait été réglé pour le ravitaillement de Kaminiek, point de mire de toutes les expéditions étrangères, et dont les murailles tom-

baient en ruines. Le roi refusa même l'assistance 1670. novembre.
de la Pospolite, inutilement rassemblée, au généralissime qui demandait à grands cris des secours. Il contestait à Sobieski les prérogatives de sa charge, aux troupes leur solde et leur pain, pour affaiblir ce dernier rempart de la république qui l'importunait; et Sobieski dévorait tous ces outrages : il fournissait à tous les besoins avec ses revenus, occupé seulement de rester à son poste, loin des intrigues et des complots des partis. Il voyait tout s'agiter sur les frontières; les Tartares porter en avant toutes leurs hordes; la Moldavie se hérisser de bataillons arrivés du fond de l'Asie; l'immense attirail de guerre de Candie, trois ou quatre cents pièces de canon, se déployer sur le Danube. Une flotte nombreuse armait dans les ports de la
mer Noire. Achmet Kiuperli et son maître pas- décembre.
saient, au cœur de l'hiver, de perpétuelles revues dans le vaste camp d'Andrinople. Sept cents chameaux arrivèrent dans les monts de la Thrace, comme au temps de Sésostris, chargés de denrées récoltées sur les rives du Nil; issu du sang

1671. janvier. des Grecs, le visir recrutait surtout ses troupes dans l'Attique et le Péloponèse, et des forteresses, élevées partout dans la patrie de Philopémen, de Miltiade, des Héraclides, pour assurer la soumission paisible de leurs descendans, annonçaient assez des projets d'expéditions lointaines. Contre qui grondaient ces tonnerres?

Sobieski ne se lassait pas de crier que l'orage était réservé à la Pologne : autrement, pourquoi ces mouvemens de troupes le long de la mer Noire? Pourquoi ces trois cents bâtimens de transport réunis dans Constantinople? Le kan des Tartares ne venait-il pas d'être déposé pour faire place à Sélim Gieray, l'ennemi personnel des Polonais? La prise de possession de l'Ukraine n'était-elle point le premier intérêt de la Porte, fortifiée, par cette acquisition inattendue, de l'accession d'un peuple belliqueux, maîtresse alors de tous les affluens de la mer Noire, établie au centre des états du Nord, et libre de porter à son gré ses coups sur la Moscovie, la Pologne ou la Hongrie? Toutes ces représentations étaient inutiles : aveugles comme leur roi, tandis que Michel re-

fusait à Sobieski la Pospolite, de peur de fortifier 1671. février.
un lieutenant odieux, les diétines refusaient
au roi la levée de dix mille soldats, dont il vou-
lait se réserver le commandement direct au pré- mars.
judice du grand-hetman, et le refusaient de peur
de fortifier la couronne.

Cependant Achmet Kiuperli Ogli cachait peu ses desseins; il en vint même à emprisonner six envoyés polonais aux Sept-Tours. Mais il prodiguait à Léopold, qu'il ne voulait pas avoir à combattre en même temps, des promesses d'amitié. La Porte ayant déclaré que nul appui ne serait donné aux Hongrois rebelles, Vienne triompha. Les échafauds furent aussitôt dressés; tout ce que la Hongrie possédait de grand par les ser-
vices et la naissance y monta : le comte Serini, avril.
qui avait, ainsi que tous les siens, illustré et prodigué sa vie sur les champs de bataille, en combattant pour Léopold, le comte Frangipani, le comte Nadasti le plus grand seigneur et le plus illustre capitaine du royaume, l'ami particulier de l'empereur, furent les premiers martyrs. Nadasti était condamné sur un

1671. avril. 30. roman de conspiration et d'empoisonnement qui ne serait pas souffert au théâtre; il fut égorgé entre quatre murailles. L'empereur faisait argent de ces meurtres; des confiscations immenses lui servaient à dégager le domaine de sa maison, grevé de dettes, et il mettait sa conscience en repos, en faisant dire quatre mille messes pour ses nobles victimes. Si la Porte venait à donner des ombrages, aux exécutions succédaient les amnisties. La confiance succédait-elle à l'effroi dans le cabinet impérial, de toutes parts se multipliaient, à l'encontre des protestans, des riches, des nobles, les exécutions lucratives. La révolution française n'a pas inventé l'affreuse recette de battre monnaie sur le billot.

mai. Louis XIV avait l'œil sur les troubles de l'Orient : lié d'intérêts avec la Porte, il tenait par elle Léopold en échec du côté de la Hongrie, et négociant toujours avec les grands de Pologne le détrônement de Michel, il appelait sur la république, pour punir et fatiguer sa soumission aux influences autrichiennes, le poids de la puis-

sance ottomane. L'Empire se trouvait ainsi enserré dans les liens de la politique française, et loin de penser à troubler ces combinaisons, Alexis fit un traité particulier de paix et de commerce avec le kan des Tartares. Vainqueur à la longue de Stefan Bazin, il avait à rétablir l'ordre dans ses vastes états; de grandes et nombreuses lignes de fortes perches, prolongées à l'entour des villes, qu'on pourrait appeler des potences collectives, en permettant de pendre à la fois des centaines de Kosakes et de paysans désarmés, lui donnaient l'espoir d'en finir quelque jour avec les factieux. Mais il avait encore beaucoup à faire: l'extermination a du moins le désavantage d'être moins expéditive que la clémence. 1671. mai.

Rien ne gêna donc les hordes de Bialogrod et de Crimée dans leurs projets hostiles contre la Pologne. Cette terrible avant-garde du Turc, conduite par le nouveau kan, grossie de quelques milliers d'Osmanlis, escortée de Doroszensko et de ses Kosakes, fortifiée du secours des exhortations religieuses du métropolitain de Kiow, se présenta sans rencontrer d'autre ob- juin.

1671. juin. stacle que la faible et indigente armée de Sobieski. Le malheureux Michel, qui n'avait pas la consolation de pouvoir pendre ou décapiter ses adversaires, mais que la levée de bouclier de la petite noblesse maintenait au pouvoir contre leurs complots, pensa à marcher avec sa Pospolite au secours de la patrie. Il s'avança, entouré de ces escadrons inutiles, jusqu'au château de la veuve de Lubomirski, alla ensuite visiter sa mère à Zamoysce, et se garda de passer outre : plus loin il eût rencontré les Tartares.

juillet. Sobieski n'avait pu songer qu'à jeter quelques troupes dans les villes et aux passages d'une défense facile. Il couvrit de sa personne Kaminiek, affaiblit tour à tour les bandes éparses qui saccageaient les provinces, mit l'épouvante dans leurs rangs par la promptitude de ses mouvemens et la grandeur de ses coups, les obligea enfin de lâcher prise, quand déjà ils s'étaient désaltérés aux flots de la Vistule, et que Warsovie les croyait à ses portes. Ses manœuvres savantes, qui le montraient présent partout, firent hésiter les paysans des deux Wolhynies, prêts à

se jeter dans les bras des Musulmans, pour soustraire leur foi et leur liberté au joug d'un Wieçnowieçki; l'étonnement de la population avait gagné les Tartares. 1671. juillet.

Dès que Sobieski les a vus ébranlés, il a rallié ses différens corps, et, par une marche hardie à travers la Podolie qu'occupent les barbares, il se porte sur le Borysthène. Les brigands, chargés de dépouilles, tremblent pour leur retraite; ils se précipitent dans le désordre d'une armée vaincue; l'habile capitaine les divise, les bat en maintes rencontres, s'enfonce dans les terres où règne Doroszensko, et que, depuis bien des années, les pas d'une armée polonaise n'ont point foulées; il emporte tour à tour Czetwertinka, Bathew, Stanislaw, Human, Mohilow, Braclaw, Iampol, Rascow, places importantes, l'ancienne ceinture de la Pologne sur la limite des déserts de la Bessarabie; il rétablit ses communications avec les Moldaves, rouvre les vieilles voies du commerce au milieu de cet embrasement, et rend respectable à l'étranger cette république déchirée, que ses fils oublient de défendre. La Po- août. septembre.

1671. septembre. logne avait vu l'armée lithuanienne se débander sans coup férir, Michel Paz écrire simplement à son collègue, impatient de ses retards, qu'il n'avait plus d'armée, et les palatinats rappeler leurs détachemens de Pospolite pour ne pas se dévouer, disaient-ils, à des sacrifices que les autres provinces n'affrontaient pas : « Gloire et reconnaissance immortelle au Très-Haut, écrivit à

octobre. « Sobieski le vice-chancelier de la couronne ; il a « relevé par votre main puissante cette patrie qui « s'était abandonnée, qui se refusait à elle-même « ses secours. Nous ne pouvons dignement célébrer, mais nous bénissons de bouche et de « cœur, nous admirons, nous vénérons les héroïques exploits par lesquels vous avez dépassé les vœux mêmes de votre pays (1). » Attentive à cette guerre, que les mystérieux et éternels armemens des Turcs rendaient importante pour toute la chrétienté, l'Europe l'appela une campagne miraculeuse (2).

(1) Epistolæ Andrææ Olzowski, procancellarii regni ad illustrissimum regni mareschalcum, supremum exercitûs ducem, 22 octob. et 20 nov. 1671, p. 307 et 309.

(2) Gazette de France du 26 décembre 1671.

Ces triomphes ne suffisaient pas à Sobieski. Il aurait voulu pouvoir dicter la paix aux Kosakes et aux Tartares, l'obtenir ainsi glorieusement de l'Osmanli, et il demanda du renfort. Sur ces entrefaites, trois ponts furent jetés sur le Danube par le grand-visir, pour porter en avant les forces amassées depuis si long-temps dans la Romélie, et Sobieski réclama des secours. On lui répondit qu'il n'en devait pas attendre; que la campagne était finie; le prince Démétrius s'en retourna même dans la capitale, emmenant tout ce qui voulut le suivre. Par bonheur, des troubles, suscités à Constantinople par la sultane Valideh, entretenus par les janissaires, fortifiés par une aggression des Arabes sur la Mecque, obligèrent Kiuperli à suspendre ses vengeances. Mais que ne pas redouter pour l'avenir d'un peuple livré, par le choc de passions égoïstes, à ce délaissement? La fatigue, le chagrin peut-être, mirent le grand-hetman aux portes du tombeau. La grande-maréchale accourut de Dantzick, où elle se tenait toujours réfugiée, pour donner ses soins à son mari mourant. La Pologne, affais-

1671. octobre.

novembre.

décembre.

1671. décembre. sée comme lui, était tout entière en proie à de sombres terreurs. Trois femmes blanches avaïent été vues, traçant sur les portes des villes de mystérieux caractères, que nulle main humaine ne pouvait effacer. Elles-mêmes ne pouvaient être saisies. Les fontaines coulaient du sang; les présages, les prophéties funestes, se multiplièrent. Au milieu de prospérités inattendues, tout le monde pressentait des malheurs.

Une foule de complots opposés déchiraient le sein de la Pologne comme autant de cancers dévorans. Michel profita de la maladie de Sobieski, pour avancer sa conspiration contre ce grand homme. Il lui contesta toutes ses prérogatives, prétendit même le dépouiller de sa garde, séparer de lui sa suite. L'armée de la couronne se sentait blessée dans tous les coups dirigés sur le chef qui lui donnait depuis tant d'années et la victoire, et sa solde, et du pain. Cette armée, que le grand-hetman, à son départ, avait eu peine à établir en quartiers d'hiver sur ces frontières lointaines, dans des solitudes ennemies, cette armée qui ne se voyait plus nourrie, payée, vêtue,

et qui soutenait seule depuis si long-temps le poids de la guerre, se débanda tout à coup; quelques compagnies restèrent à peine sous les drapeaux. Mais abandonnant leur poste pour se rapprocher de leur général sur son lit de souffrance, elles vinrent à Sambor, dans le palatinat de Russie, prendre leurs quartiers, après s'être réunies, par un acte de confédération, dans la promesse de n'obéir qu'à des chefs de leur choix. 1671. décembre.

Michel, qu'aucun obstacle ne gênait en Ukraine, puisque son grand-hetman et son armée n'y étaient plus, Michel s'avisa de prendre ce temps pour y lever les revenus de sa maison, dépossédée depuis vingt années par les victoires de Bogdan, réintégrée, à ce qu'il croyait, par celles de Sobieski. Les exacteurs de la princesse Griselda furent reçus à coups de hache et de lance. Les villes, reconquises un moment, rouvrirent leurs portes à Doroszensko. L'effroi gagna toute la Wolhynie; les émissaires du métropolitain Tukalski purent la parcourir en tous sens; et en haine des souvenirs du prince Jérémie, par zèle pour la foi grecque, ces provinces se

1671. décembre. mirent à invoquer de leurs vœux les Turcs comme des frères, les Tartares comme des libérateurs.

Cependant un chiaoux s'était présenté sur les frontières, au nom du grand-seigneur, et s'a-
9. vançait dans le royaume. Il parut à Warsovie: on attendait avec impatience son message. C'étaient des plaintes impérieuses du sublime sultan son maître, sur l'invasion que l'armée polonaise et Sobieski s'étaient permise au sein de provinces qui avaient sollicité, qui avaient obtenu la protection de la Porte ottomane. Mahomet IV déclarait que l'Ukraine faisait désormais partie de son empire, que Doroszençko était constitué prince de la nouvelle woïewodie, qu'en l'outrageant on avait outragé le trône même des fils d'Osman. La Pologne n'avait qu'à choisir entre des réparations ou la guerre.

Ce coup de foudre accabla d'abord les Polonais. Michel seul n'en fut pas ému. On ne put obtenir de lui qu'il pensât à des préparatifs de défense. Assembler des soldats, c'était donner des partisans à Sobieski, s'il se rétablissait; et

pourquoi prévoir la guerre? Les Turcs ne sont-ils pas plus prodigues de menaces que d'effets? L'Empire n'était-il pas d'ailleurs une proie plus digne de tenter leur ambition? Ils ne fondraient certainement que sur la Hongrie..... En ce moment, les officiers du sérail employaient toute une armée à creuser des glacières dans les montagnes de Kotzim, sur les rives du Dniester, pour assurer le service de la bouche du sultan, pendant les fatigues d'une campagne d'été. 1672. janvier.

La colère que la faction française avait ressentie de l'élection hostile de Michel Koributh, n'était que trop justifiée et trop entretenue par ce règne ignare, borné, inerte, qui n'avait d'action çà et là que contre la gloire et contre les lois. Inutile fardeau, embarras funeste de la république, les grands résolurent de déposséder Michel; et, comme la crainte de susciter une guerre de plus à leur pays en irritant Léopold, arrêtait encore quelques sénateurs, le primat s'avise de mettre dans la confidence de ses complots l'empereur même, qui les approuve, pourvu qu'un prince, orthodoxe, ami de l'Au-

1672. janvier.

triche et célibataire, hérite du trône de son beau-frère Koributh et que l'archiduchesse Éléonore n'en descende pas. Elle-même est initiée à ces mystères; elle y prête les mains de grand cœur, sous la condition qu'on s'assurera d'avance de l'assentiment du Saint-Siège à son mariage avec le nouveau roi, et que ce nouveau roi sera le premier dépositaire de sa tendresse, le brave et malheureux Charles de Lorraine. Toutes ces transactions furent traitées suivant les formes de la diplomatie; nous avons encore l'*instrument* par lequel l'empereur réglait que l'infortuné Michel restituerait la dot d'Éléonore, fallût-il confisquer sur la princesse Griselda Wieçnowieçka son château de Zamoisce, et que le sang de France ne pourrait être appelé au trône dans l'intérêt des franchises publiques, toujours périclitantes, disait S. M. I., sous les lois d'une maison aussi essentiellement despotique. Le monarque, qui était si attentif pour les libertés polonaises près des grands de Pologne, continuait son extermination méthodique des grands et des libertés de la Hongrie. Dans le même moment, les

protestans étaient définitivement proscrits, et le comte de Tettembach, après un an d'hésitation et de sursis, venait de périr, tué par le bourreau. 1672. janvier.

Sobieski, dont les jours n'inspiraient plus d'alarmes, et dont l'opinion puissante devait, en un moment décisif, fixer les destins publics, fut consulté par les grands seigneurs sur tout ce qui pouvait se passer. « Quoi ! s'écria-t-il, vous déserteriez vos alliances et vos maximes, vous feriez « une révolution ! Pourquoi ? pour que la patrie « reste sous le joug de l'étranger ; pour que l'on « continue de décider à Vienne des actes de la « Pologne ! Ne savez-vous pas ce que l'Autriche a « fait de la Bohême et de la Hongrie ? Ne savez- « vous plus ce qu'elle a déjà fait de nous ? N'est- « ce point la cour impériale qui a instruit Kori- « buth au mépris des lois ? Ne reconnaissez-vous « pas ses conseils dans cette inaction stupide qui « nous livre sans défense aux coups de l'Ottoman, « et appelle ainsi, sur notre pays, un orage des- « tiné d'abord à l'Empire ? Loin de nous à jamais « l'influence de cette maison également astu- « cieuse, égoïste, altière et oppressive ! »

janvier. 1672.

Madame Sobieska et tous les palatins qui l'entouraient, n'eurent pas de peine à lui démontrer que l'État était perdu, si les rênes ne passaient à des mains plus actives, plus fortes, plus loyales, plus habiles; on ajoutait que dans l'effervescence de l'indignation publique, une catastrophe était devenue inévitable. « Si Dieu veut « qu'une révolution s'accomplisse, dit-il, qu'elle « soit utile à l'indépendance comme à la liberté, « qu'elle nous délivre des Autrichiens comme des « Musulmans, et restons fidèles à nos vieilles « maximes. Il est une famille de rois qui pour- « rait par sa puissance nous défendre, et ne « peut par son éloignement nous asservir. Si « vous voulez des alliés utiles et sûrs, prenez « un Bourbon ; des rois d'illustre naissance, « un Bourbon; des chefs éclairés, un Bourbon. « Si vous voulez talens et vertus, prenez le « comte de Saint-Pol, aujourd'hui duc de « Longueville. »

Ce prince ne semblait pas devoir exciter les vieux ressentimens de la petite noblesse comme le duc d'Enghien, puisque ce n'était plus

l'héritier adopté par Louise de Gonzague. Dernier rejeton des Dunois (1), il était fils de la célèbre duchesse de Longueville, et neveu du grand Condé. La fronde l'avait vu naître : l'hôtel-de-ville le tint sur les fonts baptismaux, et lui donna le nom de *Paris*. A peine devenu homme, il était allé combattre pour la chrétienté à Candie, et s'y était illustré entre Beaufort et Vendôme. C'était l'ame de saint Louis, le cœur de Dunois et l'esprit de sa mère. Les grands le choisirent. 1672. janvier.

Ici revenait la difficulté de l'Autriche. Mais la haine de Prazmowski avait une merveilleuse fécondité d'expédiens. L'archevêque dépose dans le sein d'Éléonore la nouvelle confidence des grands, lui promet, sans doute à l'insu de Sobieski, le cœur du jeune prince français, et voit dans cette alliance une combinaison qui accorde tous les intérêts, qui peut-être même pacifiera le monde. L'archiduchesse lutte pour Lorraine, reçoit un portrait de Longueville, et se rend. C'était abandonner à la fois un amant et un époux ; c'était

(1) Son frère aîné venait de prendre les ordres sous le nom d'abbé d'Orléans.

1672. janvier. trahir l'Autriche en même temps que l'ordre équestre. Cachant donc à l'empereur, à Lorraine, au roi, aux Paz, et à tous les chefs de la faction de Koributh, les négociations secrètes qu'un frère du primat conduisait à Paris avec la cour de France, elle attendit l'événement sans inquiétude, sûre qu'elle était que, de quelque manière que la fortune se prononçât entre Charles, le neveu de Louis XIV ou Koributh, elle aurait toujours un royaume et un époux. On venait de voir (1668) une reine de Portugal, Marie de Savoie, accuser près du Saint-Siège le roi Alphonse VI comme mari, afin de le perdre comme roi, et, ce procès gagné en cour de Rome, couronner son beau-frère don Pèdre en l'épousant. Cet exemple encourageait apparemment Éléonore.

Nous avons, de compte fait, quatre conjurations parallèles contre le malheureux Michel : celle de l'empereur, celle de la reine, celle du primat, celle des autres grands ; il y avait de plus les complots de Michel, des Paz, de Démétrius contre Sobieski, ceux de l'ordre équestre contre les séna-

teurs, ceux des populations schismatiques contre la Pologne ; ajoutons encore la confédération de l'armée de Sambor, pour ses privilèges, sa solde et son grand-hetman. 1672. janvier.

Une diète s'assembla sous ces auspices. Michel, qui ne se faisait pas illusion sur les sentimens de sa femme et de son beau-frère, voulut se concilier l'Autriche, au risque d'exaspérer davantage la république. Il ne trouva rien de mieux que de se vêtir à l'allemande pour donner acte de sa sujétion ; c'était prendre livrée. Tout portés qu'ils fussent pour lui, les nonces frémirent. Aux cris excités dans l'assemblée par cette malencontre succédèrent les querelles, les réconciliations, les vengeances particulières : deux mois furent employés ainsi. Des affaires publiques, de la pénurie du trésor, de la désorganisation de l'armée, de l'invasion imminente du Turc pas un mot. Seulement une députation des troupes de Sambor vint porter plainte contre un décret fort illégal, fort inconvenant et de plus fort ingrat, de Michel, qui supprimait une partie de la rente promise à Jean Ca- 26.

1672. février 28. simir. Les tribuns militaires saisirent cette occasion de présenter, dans un éloge emphatique de ce Casimir, naguère l'objet de tant de haine, une satire sanglante du pauvre monarque qui les écoutait; quelques nonces applaudirent. La diète cassa le décret, et elle-même fut aussitôt mars. 12. rompue par le *liberum veto*. Les grands accusèrent Michel de cet attentat; Michel en accusa les grands.

Sobieski, dans son active convalescence, ne se lassait pas d'écrire au roi et à la diète, qu'il était plus que temps d'aviser à refaire une armée; qu'il fallait traiter avec Doroszensko, déjà effrayé du métier d'hospodar et de la perspective du cordon; que Kaminiek surtout, Kaminiek, le boulevard et la clef de tout le Nord, attendait des réparations, des vivres, une garnison, un commandant assuré; que les hostilités s'ouvriraient bientôt; qu'il savait par ses juifs de Zolkiew, qu'une flotille de six cents batimens légers avait déjà transporté, des côtes d'Asie aux rives du Borysthène, cent vingt mille hommes, soixante mille chevaux, des chameaux en

grand nombre, et des mortiers, des munitions 1672. mars.
pour assiéger dix autres Candies. Michel répondait toujours que traiter avec des rebelles serait messéant, qu'armer contre les Turcs était superflu. Ce fut chose convenue à Warsovie que la faction de la haute noblesse rêvait cette grande guerre, pour inquiéter le gouvernement du roi ; et le même mois vit Louis XIV publier avril.
son manifeste contre la Hollande, Mahomet IV arborer l'étendard du prophète, et le jeune comte Tékéli rentrer sur les terres de l'obéissance de l'empereur, en ralliant les protestans et les nobles à un drapeau qui portait écrit : *Pro libertate hungaricâ.*

Une nouvelle diète avait été convoquée. Les mai. 18.
nonces territoriaux partagèrent la sécurité de leur roi ; ils s'indignaient de l'obstination des grands seigneurs à troubler de leurs cris d'alarmes le sommeil de la patrie. Koributh, charmé de ces dispositions et résolu d'en tirer parti, manda tous les sénateurs absens. Ils vinrent bien accompagnés. Sobieski vint à son tour; Michel l'avait poursuivi de sommations réité-

1672. juin. rées ; la diète avait déclaré qu'elle ne continuerait pas ses travaux qu'il ne l'eût éclairée de ses
18. lumières. Il arriva donc, mais en même temps advint ce que le roi n'avait pas prévu. Tous les sénateurs se précipitèrent à sa rencontre. Les nonces se rendirent en corps, conduits par leur maréchal, au-devant du défenseur fidèle de la patrie. La population entière se pressa sur les chemins ; il semblait que ce fût toute une révolution et aussi tout un avenir meilleur qui était attendu. Michel, pour ne pas rester seul dans son palais, et pour opposer couronne à couronne, prit le parti d'aller aussi lui-même avec sa garde allemande au-devant du lieutenant qu'il travaillait depuis trois ans à renverser ; et, de peur de paraître offensé de ces hommages, il donna ordre au vice-chancelier de la couronne de célébrer magnifiquement le héros qui : « Aimable « dans la conversation, grave dans ses réponses, « ferme sans être dur dans ses maximes, sévère « et non cruel dans ses jugemens, respecté de « ceux même qu'il frappait, et prouvant qu'il en « voulait au crime, non au coupable, à la mala-

« die, non au malade, vêtissait la toge sans dé- 1672.
« poser le hoqueton; unissait, par un noble ma- juin. 18.
« riage, l'honneur de Bellone à la dignité de Mars,
« restait Mars en devenant sénateur, et joignait
« la pompe de ses lauriers à celle d'honorifiques
« faisceaux (1). » L'assemblée, ravie de tant d'éloquence, répéta ces louanges tout d'une voix.

Prazmowski était impatient de porter les der- 22.
niers coups. Il interpelle en pleine diète Michel sur son trône, lui reproche toutes les violations des *pacta conventa*, toutes ses soumissions aux ordres de Vienne, l'accuse enfin du dessein de livrer la patrie aux barbares, et lui déclare qu'il doit descendre du trône de gré ou de force. C'était la seule alternative qui lui fût laissée.

Koributh pâlit, les nonces poussèrent des cris de rage. Sobieski, auquel les conjurés étaient loin d'avoir confié toutes leurs manœuvres, essaya en vain de pacifier les esprits : la diète fut rompue. Le roi s'enferma dans son palais; les nonces s'enfermèrent avec lui. Tout ce qu'il y

(1) Acta comitiorum, 359.

1672. juin. 23. avait de Lithuaniens dans la capitale se pressa autour des Paz, et Warsovie présenta l'aspect d'une ville prise d'assaut, quand la citadelle tient encore.

Les conjurés, maîtres de l'arsenal et de toute la cité, attendaient d'un instant à l'autre leur nouveau roi, dont l'arrivée était promise. Le nouveau roi ne vint pas. Il assistait avec tout ce qu'il y avait de princes du sang de France au célèbre passage du Rhin. Les Hollandais, qui avaient fait montre de défendre le rivage, venaient de mettre bas les armes; soit fougue brutale et fumée de vin, comme dit Voltaire, soit méprise, comme disent la plupart des relations contemporaines, et faute d'avoir entendu ces demandes, ces promesses de quartier, le duc
12. de Longueville s'élança, le sabre à la main, au milieu des bataillons ennemis; un feu terrible accueillit sa furie, et la France pleurait des triomphes achetés cher par cette grande mort.

Tandis que Jablonowski, la princesse Michel Radziwill, une foule de seigneurs, madame Sobieska, se pressaient à Dantzick, sous prétexte

de se dérober aux périls de l'invasion ottomane, 1672. juin.
mais en effet pour conduire le jeune prince sous des arcs de triomphe au trône de Pologne, son cercueil traversait les Pays-Bas et la Picardie, pour venir, près des ossemens de ses aïeux, chercher un tombeau. Le public, dit madame de Sévigné, était *assommé* de ce désastre. La seule consolation fut d'apprendre qu'aussi indépendant des exemples de Condé que des passions de Louis XIV, le duc de Longueville s'était secrètement confessé, avant de partir pour l'armée, à un prêtre de Port-Royal qui lui avait fait attendre deux mois l'absolution.

On peut croire que les grands de Pologne ne furent pas moins *assommés* de cette mort que le public français. L'archevêque voulut, sur-le-champ, trouver un successeur au neveu du roi de France; il fallait, après l'éclat qu'on venait de faire, l'avoir sous la main. Ernest de Brunswick se présenta; mais il était luthérien, évêque d'Osnabruck, et marié; et quoiqu'il ne demandât pas mieux que de lever tous les empêchemens, changer à la fois d'état, de religion et de femme,

1672. juin. c'étaient bien des choses. De tels arrangemens exigeaient du temps. L'entreprise manqua.

Koributh, l'empereur, les Paz, instruits du dessein des grands par leur ébahissement même, avaient eu le temps de se remettre du trouble de ces découvertes. Éléonore redevint attachée à son époux, et rentra dans le parti de son frère. L'Autriche promit main-forte. Le grand-hetman de Lithuanie répondit de ses soldats, et la petite noblesse, qui ne pouvait s'empêcher d'aimer Michel en haine des grands, qui tenait à lui comme à sa conquête et à son image, se leva pour le défendre. Il put reprendre l'offensive.

juillet. Au milieu de cette anarchie, une nouvelle arriva, que les Turcs étaient décidément en guerre avec la Pologne, que même l'empereur Mahomet IV, le grand visir, deux cent mille hommes et trois cents quarante bouches à feu battaient en brèche les murs ruinés de Kaminiek. Le sultan faisait alors ses premières armes; il avait quitté Andrinople le jour même du passage du Rhin et de la mort du duc de Longueville. A ce bruit, la Pologne sembla tomber des nues. On eût dit que le

cabinet de Warsovie n'eût jamais entendu parler 1672. juillet.
de Turcs, d'armemens, de déclaration de guerre.
Dans cette extrémité, Michel et la Pospolite
qui l'entourait prirent le parti de nier l'évidence.
On déclara ces nouvelles controuvées, ces alarmes factieuses; et lançant un manifeste où il
taxait le roi de trahison, Sobieski indigné partit 3.
pour courir à la rencontre des barbares.

Le journal officiel de France raconta que le grand-maréchal et la grande-maréchale étaient partis de Warsovie, l'un par terre, l'autre par mer (1), pour la province de Russie située au pied des monts Krapathes. Ceci ferait croire que la France n'était guère plus avancée en géographie alors que la Pologne ne l'était en bon sens et en sagesse. Nous aurons bientôt une autre raison de le penser.

La république ne paraissait pas devoir manquer de défenseurs; car elle était hérissée de août.
lances. Tout avait couru aux armes. Michel rassemblait autour de soi la Pospolite. Le primat

(1) Numéro du 20 août.

1672. août. avait une armée dans sa résidence épiscopale de Lowicz. Tous les grands recrutaient. La hache des Lithuaniens brillait après un long repos; et l'empereur envoyait des troupes au secours de ses alliés. Mais Michel suppliait son beau-frère de garder ce secours importun que commandait Lorraine; il était moins alarmé de l'invasion des Turcs que d'une prophétie populaire, annonçant que l'année ne finirait pas sans qu'un Lorrain ne régnât sur la Pologne. Ceux de la haute noblesse pensaient surtout, dans leurs armemens, à sauver leur vie. Les Lithuaniens juraient d'exterminer les ennemis du roi; l'ordre équestre ne croyait qu'à un danger imminent, celui de tolérer plus long-temps de grandes fortunes; qu'à une nécessité prochaine, celle d'accomplir par quelque loi agraire un rapide nivellement. En conséquence, la Pospolite se confédéra avec le monarque contre les adversaires de ce prince, désignés sous le nom de mécontens et d'ennemis du peuple électeur. Cette confédération, formée pour le salut de la religion, de la république et du roi, sous la foi

de sermens terribles, se disposait à proscrire et 1672. août.
non pas à combattre. Des tables fatales, où toutes les illustrations de la Pologne prenaient place, allaient être dressées. Koributh n'avait qu'une affaire, c'était d'y faire inscrire Sobieski. Pourquoi non? Corneille et Jean de Witt venaient bien d'être jetés dans les fers et appliqués à la torture; c'étaient là les affreuses vengeances du parti qui avait voulu confier les destins de la Hollande au mains du jeune prince d'Orange; et le peuple d'Amsterdam, trouvant les formes 19.
trop lentes pour le supplice de ces grands hommes, se mit à les massacrer.

Les dangers de Sobieski ne pouvaient trouver indifférens les compagnons de ses travaux. Au bruit de tant de fureur et d'oubli des lois, l'armée de Sambor se lève, vole auprès de son général, l'entoure, et jure de défendre, de venger, de suivre au bout du monde celui qui, depuis près de vingt ans, lui a ouvert tous les chemins de la victoire. « J'accepte vos sermens, répond-« il, et la première chose que j'exige de vous, « c'est de sauver la Pologne. »

1672. août. L'heure des grands dangers était en effet venue. Mahomet IV s'avançait, à marches forcées, sans rencontrer d'autre obstacle que le génie de Sobieski. Mais cette fois le grand-hetman n'avait plus affaire à des hordes indisciplinées qu'on étonnait avec une manœuvre, et qu'on rejetait au-delà des frontières avec un succès. C'était contre l'armée de Candie, son artillerie formidable, son savant capitaine et le prestige de la présence du chef des osmanlis, qu'il fallait lutter. La lutte ne pouvait être ni soutenue ni tentée. Les troupes de Sambor n'allaient pas à quatre mille hommes. A peine furent-elles de six mille, quand Sobieski eut à la hâte rallié ses compagnons et armé ses paysans. Avec cette poignée de combattans, que pouvait-il faire devant les lignes épaisses sous lesquelles tremblaient l'Europe et l'Asie? Il essaya de jeter des renforts et des vivres dans Kaminiek : ce fut en vain, il était trop tard; créature de Michel, le gouverneur avait cru faire merveille en refusant l'entrée de la place à l'ennemi de son maître: Cet homme pensait encore à la guerre civile, tandis que les

Musulmans faisaient jouer les mines sous ses remparts. 1672. août.

Kaminiek est situé sur une roche escarpée, dont la Smotrzycz baigne le pied, en vue du Dniester, sur la frontière de la Moldavie et de l'Ukraine, entre la Transylvanie et la métropole de Kiow. Cette ville, capitale de la Podolie, était la seule place forte de quelque considération qu'eussent les Polonais. Après avoir tout fait inutilement pour décider la cour à entretenir ses murailles, Sobieski s'épuisa en efforts pour disputer aux Turcs cette grande proie. Les Turcs l'avaient déjà saisie. Moins d'un mois de siège leur suffit pour se rendre maîtres d'une forteresse, dont on disait jusqu'alors que Dieu seul avait pu la bâtir, et que lui seul pourrait la prendre. Kiuperli dut cette conquête au même art de miner les places qui avait obligé Morosini à capituler enfin sur des monceaux de pierres : le gouverneur polonais avait peu de munitions, peu de soldats; il s'étonna et se rendit. Quelques 27.
artilleurs se firent sauter sur leurs bastions plutôt que d'avoir leur part d'un désastre si grand.

1672. La Moscovie, la Pologne, la Hongrie, se trouvaient démantelées du même coup. Si ce coup était rude pour la république, s'il inquiéta l'Empire, c'est ce dont fera juger la lettre suivante, curieux témoignage de l'influence de cette catastrophe en Europe, de la lenteur des communications en ce temps-là, du tour des esprits dans la grande compagnie, et de l'ignorance où l'on était décidément de la géographie du nord, sous Louis XIV. Madame de Montmorenci écrivait en ces termes à Bussy-Rabutin exilé.

« Paris, ce 12 novembre 1672.

« M. de Turenne ne donnera point bataille.
« On dit que les troupes allemandes se retirent
« à cause d'une révolte de protestans en Hon-
« grie. Les troupes de Brandebourg se retirent
« aussi à cause de l'irruption que le Turc a faite
« *dans la Prusse ducale où il a pris Kaminiek*,
« dont le roi de Pologne (Jean Casimir) est si
« fâché, qu'il en est tombé en apoplexie.

« Je vous envoie un couplet qu'on dit être du
« comte de Guiche ; c'est sur l'air des ennuyeux.

« Le roi de Pologne (Jean Casimir) tombe de 1672.
« deux jours l'un en apoplexie. Je ne croyais pas
« qu'on fût sujet à ce mal comme à la migraine :
« c'est que les rois ne sont pas faits comme les
« autres hommes. On dit que la P*** l'est allé
« voir pour l'épouser ou pour lui faire donner
« l'extrême-onction. Je vous dirai au premier
« ordinaire lequel des deux sacremens il a reçu.»

C'est de la princesse Palatine, Anne de Gonzague, qu'il était ici question. Sa sœur, Marie-Louise de Gonzague avait épousé les deux frères: Jean-Casimir aurait épousé les deux sœurs, si les vœux d'Anne eussent été remplis. Mais soit que Gourville ait eu raison de prétendre que ce prince était engagé dans d'autres liens, soit qu'il ne voulût pas charger sa dernière heure d'un sacrement hasardeux et inutile, l'abbé de Saint-Germain ne reçut, sous les auspices de sa belle-sœur, que l'extrême-onction. Il mourut (14 décembre) en pleurant les malheurs de sa patrie, et quelques rentes qu'il laissait suscitèrent l'ambition de Christine dans ses cloîtres de Rome. Elle se porta pour l'unique héritière de son cousin, avec

1672. autant de passion que lui-même s'était porté pour son successeur au trône de Suède; l'Europe fut remplie de ses réclamations. Les Wasas avaient plaidé de plus nobles procès; c'était abdiquer une dernière fois.

septembre. 17. Le bruit de la chute de Kaminiek n'était parvenu qu'au bout de trois semaines à Warsovie. Michel et ses nobles furieux persistèrent dans le parti de ne voir dans ces nouvelles que des manœuvres ennemies; sur la publication des dépêches du grand-hetman, on cria à l'imposture et à la trahison.

Bientôt cependant arrivèrent de toutes parts des flots de gentilshommes, de prêtres, de femmes, de paysans qui fuyaient, emportant leurs richesses et traînant après soi leurs troupeaux. La Pospolite, dont le roi était environné, leur assura que Kaminiek était inexpugnable, que les Turcs n'avaient pas violé le sol de la république, qu'ils n'y songeaient même pas. Et comme ces malheureux criaient qu'ils n'avaient que trop vu les barbares; que l'Ukraine, exaspérée par une politique hautaine et vexatoire, s'était em-

pressée d'ouvrir devant eux les chemins ; que les Tartares et les Kosakes, leurs terribles avant-coureurs, avaient déjà mis la Podolie et les deux Wolhynies à feu et à sang ; que l'empereur et, comme l'on disait, le César de Constantinople, marchait à la tête de l'armée ottomane ; que cette armée avait touché le seuil du palatinat de Russie ; qu'en trois jours Warsovie pouvait voir à ses portes, la Pospolite indignée se la mit à maudire les traîtres qui avaient apparemment donné des habits de musulmans à leurs gardes et à leurs serfs, pour semer ainsi la terreur dans le royaume. Michel se hâta d'appeler à la défense de son trône tous les nobles fidèles, et cette multitude en délire se confédéra, le roi à sa tête, pour défendre contre les mécontens le prince que le vœu national avait élu. 1672. septembre.

Cependant Mahomet IV était arrivé sous les murs de Lemberg, l'une des plus grandes et des plus riches cités de la Petite Pologne, la capitale de la Russie Noire, à cinquante lieues de Warsovie. Sobieski écrivait qu'il n'avait nul moyen de la défendre. Les habitans imploraient le secours

1672. septembre. de la république. L'infidèle avait déjà incendié les faubourgs. La Vistule ne roulait que des embarcations chargées d'une noblesse fugitive. Il fallut se soumettre enfin à croire que la Pologne était en guerre avec les Ottomans, et grande fut la surprise, plus grande la frayeur. La capitale se trouva déserte en deux jours. Avec Kaminiek, la patrie semblait perdue. Mais Michel ne fit point comme Jean Casimir; il n'en mourut pas, et se contenta de tourner ses regards du côté de Thorn et de la Baltique. La Pospolite eut peine à l'entraîner avec elle au-devant des armées musulmanes.

La confédération royale planta ses tentes à vingt lieues de Warsovie, au confluent de la Wieprz et de la Vistule, dans le canton de Golembe, sur la limite de la Grande et de la Petite Pologne. Comme les coureurs de l'ennemi ne tardèrent pas à paraître, nombre de confédérés disparurent, et Michel se hâta d'envoyer dans le camp des Turcs pour demander la paix et la conclure à tout prix.

octobre. La moitié du royaume était envahie. Le grand-

hetman, l'unique champion de son pays, guerroyait avec quelques milliers d'hommes sur le front de la vaste ligne qu'occupaient, dans les palatinats de Lublin, de Belcz et de Lemberg, les bandes musulmanes. Il faisait de sa petite armée une muraille mobile qui couvrait partout la république. 1672. octobre.

Toujours présent là où il sait que son bras peut frapper de grands coups, il apprend que les fils et le frère du kan des Tartares, après une course heureuse au cœur du royaume, se retirent à travers les défilés des monts Crapathes, entraînant un butin immense. Aller à eux, franchir le Dniester à la nage malgré les cris de ses soldats qui le suivent au travers des glaçons, arriver au milieu des montagnes de Stryi, tenir sa petite troupe cachée dans les forêts de Bednarow, pour pouvoir choisir le lieu et l'heure de l'attaque, présenter bientôt le combat aux sultans vingt-cinq ou trente fois plus forts que lui, les battre près Calusz, les poursuivre, les exterminer, tout cela est l'affaire de peu de jours; et en courant après Nuraddin et Galga, princes du sang de Gieray, qui fuyaient, Sobieski arrive devant

1672. octobre. une vaste troupe de ses concitoyens, pères de famille, jeunes femmes, prêtres, nobles, que les barbares emmenaient en esclavage. Ces malheureux étaient trente mille. Leurs chaînes tombent; ils entourent le héros qui les a brisées, qui même prodigue l'or pour leur donner des vêtemens et du pain. Ils tendent vers lui leurs mains reconnaissantes, se disputent les bords de son manteau pour les presser contre leurs lèvres et les mouiller de pleurs. Ils n'ont pas assez de cris, pas assez de bénédictions, pour le payer de ce bienfait immense qui les rend à leurs familles, en même temps qu'à la liberté, et lui, le cœur éperdu de joie, ne sait que tomber à genoux et bénir à son tour le Dieu qui a permis que sa vie comptât une telle journée.

Il se relève, et tente davantage. Le gros de l'armée turque était sous Lemberg. Une avant-garde de quarante mille hommes s'était avancée de cette place sur la Vistule. Mahomet IV campait à Boudchaz vers les frontières de la Petite Pologne et de la Podolie, satisfaisant, au milieu de ces montagnes sauvages, sa passion de la

chasse, et croyant conduire la guerre du sein 1672. octobre.
des délices de son sérail, enrichi des beautés du Nord. La milice entière des Janissaires et des Spahis le défendait contre tous les dangers. C'est là que Sobieski veut porter ses coups. Il dérobe sa marche, se glisse à travers les fleuves, fond à l'improviste sur ce camp enivré de plaisirs et de pillage, y sème la terreur et la mort, le disperse, pénètre jusqu'aux tentes impériales, s'empare du quartier même des femmes, et enseigne la peur, le désespoir, la fuite, au jeune potentat qui, du pied des monts Crapathes, faisait trembler sous ses lois Athènes et Memphis, Jérusalem et Babylone.

La victoire de Calusz et le coup de main de Boudchaz étourdirent ce qui restait du camp royal de Golembe. Rassurés par les négociations que Koributh avait entamées, les confédérés s'occupaient alors de s'ériger en tribunal pour faire le procès à la plupart des sénateurs, au lieu de concourir à sauver du joug ottoman leur malheureux pays. Ils ne crurent pas pouvoir se dispenser de députer près du grand-hetman afin

1672. octobre. de le remercier de ses travaux; ils l'invitèrent en même temps à se rendre au sein de la Pospolite, et à se lier à eux par le serment de la confédération. Le grand-maréchal se contenta de répondre qu'il avait quelque chose de plus pressé à faire : c'était de combattre les Turcs et les Tartares.

22. Mais déjà il n'y avait plus de guerre. Michel l'avait terminée en un jour. Il la termina en se livrant à la merci des barbares. Par son traité conclu secrètement à Boudchaz, il avait abandonné à la Porte l'Ukraine, la Podolie, Kamieniek, tout ce qu'elle voulait enfin, et non content de se désister aussi des prétentions de la Pologne sur les provinces du Danube, il ravala la république au rang de ces provinces, en stipulant l'humiliation d'un tribut annuel, comme signe de dépendance et de vasselage. Le chef des Polonais n'était plus qu'un hospodar.

novembre. La paix de Boudchaz prouvait que Wieçnowieçki avait profité à l'école de la maison d'Autriche. Signer ce traité sans le concours des conseils nationaux, c'était outrager la constitu-

tion du pays autant que sa gloire. Quand les conditions qu'il s'efforçait de tenir cachées furent enfin à peu près connues, un cri général d'indignation s'éleva. Les grands surtout tonnèrent. Ils auraient attaqué cette transaction, eût-elle été constitutionnelle et glorieuse ; illégale et infame, les confédérés de Golembe la défendirent. Voilà les partis ! 1672. novembre.

Comme au temps de la guerre de Lubomirski, une révolution sociale et politique menaçait la Pologne. Qu'aurait-elle produit? on ne peut bien le dire; mais probablement des maux sans compensation, un nivellement sans égalité, une anarchie sans gloire. L'abrutissement et l'exhérédation des classes inférieures, la dépopulation, la pauvreté, la faiblesse qui naissaient de ce premier principe mauvais, étaient des causes de destruction dont les effets n'eussent sans doute pas été moins rapides, alors même que du sein d'une révolution seraient sorties, pour la classe privilégiée, pour la classe propriétaire et libre, des combinaisons nouvelles.

Les grands, toujours liés d'intérêt avec la

1672. novembre. France, avaient changé de maximes depuis que la lutte était ouverte. Dans le principe, ils avaient attaqué la constitution, maintenant ils étaient appliqués à la défendre. Ils avaient voulu d'abord se rapprocher des formes de la royauté héréditaire et fortifier la couronne, parce que c'était fortifier leur puissance; ils voulaient aujourd'hui renverser un roi, élu sous l'empire d'influences et de passions, qui menaçaient et leurs grandeurs, et leurs richesses, et leur vie.

Ivre d'audace après la retraite des Turcs, comme toute faction qui revient d'un grand effroi, la confédération de Golembe ne connut plus de mesure. Elle se mit à égorger ceux de ses membres qui conseillaient des tempéramens. C'est ainsi que les révolutions procèdent. La condamnation à mort des cent citoyens les plus illustres du royaume, la confiscation de leurs biens, l'expropriation même des femmes, l'injonction à tout gentilhomme de se réunir aux confédérés sous les mêmes peines, tels furent les premiers actes de cette assemblée extraordinaire qui s'intitulait kolo ou cercle comme

l'ordre équestre dans les diètes générales, se réunissait à cheval dans un champ sous l'œil du roi, mais sous la présidence d'un simple gentilhomme élu maréchal, et promulguait ainsi, en l'absence du sénat, des arrêts aussi bien que des lois. Cent mille nobles accoururent pour avoir leur part de cette curée de la puissance publique. Michel, qui commençait à s'effrayer de leur violence, prit le parti de faire venir à Zamoysce, pour sa garde, Hanenko et ses trois mille Zaporogues, restés fidèles à la couronne; et la Pospolite, blessée apparemment de ces défiances, imagina de décerner à Hanenko la possession des biens et des revenus ecclésiastiques du primat proscrit. Seulement, il fallait que le chef des Kosakes conquît sur l'intrépide archevêque et sur le camp de Lowicz cette étrange dotation. 1672. novembre.

Mais Hanenko était schismatique. La décision du kolo parut généralement sacrilège. Clément X s'offensa de la condamnation d'un prélat, légat-né du siège apostolique, et supprima la rose d'or que ses prédécesseurs avaient cou-

1672. novembre. tume d'envoyer aux rois de Pologne en témoignage de bienveillance. A la nouvelle de cette disgrace, les confédérés se troublèrent, et dès lors tout leur fit ombrage; ils résolurent de sommer le grand-maréchal de se rendre parmi eux, s'essayant ainsi à frapper contre lui de plus grands coups. C'est le propre des factions d'être poussées aux dernières violences par la peur même ou les remords qui devraient les arrêter.

Les députés de la Pospolite furent accueillis dans l'armée avec des malédictions. Sobieski eut peine à sauver leurs jours, et les confédérés fulminèrent enfin les décrets contre le vainqueur de Calusz; ils défendirent à ses soldats de lui obéir. Ses soldats, à la nouvelle de ces
24. emportemens, tombent à genoux, tirent le sabre, jurent éternelle adhésion à leur illustre chef; fiers d'avoir rendu mille combats pour la patrie, ils s'indignent des attentats d'une Pospolite qui n'a pas combattu, et le lendemain, après une communion générale, ils s'engagent, par un pacte de confédération, à défendre envers et contre tous la religion, la république,

la constitution et le grand-hetman. La Petite Pologne se joignit à eux de toutes parts; Michel vit marcher sur lui une armée plus nombreuse que tout ce qui s'était depuis long-tems porté à la rencontre de l'étranger. 1672. novembre

Il se passa dans le camp royal un événement fort extraordinaire. Les valets d'armes de la Pospolite, les palefreniers, les conducteurs de ses soixante mille chariots, occupaient leurs loisirs à saccager la contrée. Les mots de liberté et d'égalité, les projets de loi agraire qui retentissaient sans cesse dans la tumultueuse assemblée de leurs maîtres, finirent par émouvoir ces ames engourdies. Eux aussi s'érigèrent en cercle délibérant; ils eurent une tribune, lancèrent à leur tour les décrets, et ce second kolo fut de plus un bazar où le butin, fait sur les chaumières et les châteaux du voisinage, était méthodiquement vendu à l'enchère. Chacun pouvait se présenter pour racheter son bien.

Nulle contrée au monde n'offrit jamais un tel spectacle. Il y avait à la fois cinq confédérations armées et délibérantes; celles des grands, des

1672. novembre. troupes, des Lithuaniens, des nobles et des valets. Il y avait de plus sur les frontières une armée autrichienne, que Léopold, au milieu de ses embarras en Hongrie et dans l'Empire, Léopold, toujours à la veille d'avoir la guerre avec les Turcs et avec Louis XIV, trouvait moyen d'entretenir sur les frontières de Silésie, apparemment dans l'espoir de donner enfin à Eléonore son amant, et à Lorraine une couronne.

Tout autre pays, avec tant de foyers brûlans, aurait vu éclater mille fois les embrasemens de la guerre civile. En Pologne, la guerre civile ne s'alluma point. Cette malheureuse nation s'entendait en discordes. C'était affaire réglée, pour ainsi dire, par les coutumes et par les lois. Sauf quelques assassinats et quelques brigandages de plus, les choses allaient leur vieux train; et, lorsqu'on s'y attendait le moins, ces factions furieuses se dispersèrent sans coup férir.

Dépourvue de vivres et de fourrages dans un pays épuisé, inquiète de l'audace des valets, et lasse de délibérer tout le jour sous un ciel glacé, la Pospolite prit le parti de rompre ses lignes,

en laissant cinq mille gentilshommes pour représentans ou gardiens de sa puissance. Les grands licencièrent une partie de leurs troupes; l'armée prit ses quartiers d'hiver; et Sobieski, fatigué du spectacle de l'anarchie, alla dans ses domaines attendre des jours meilleurs. 1672. décembre.

Louis XIV lui avait offert une retraite dans ses états, une duché-pairie et le bâton de maréchal de France. C'étaient de magnifiques témoignages de son estime royale. Mais Sobieski n'aurait pu se résoudre à abandonner sa patrie, et La fortune lui réservait encore plus que ne pouvait offrir Louis XIV.

La confédération royale, en se séparant, avait délégué son souverain pouvoir à une *Convocation*, sorte de diète qui pouvait être ainsi établie dans les temps d'orage, avec le privilège de siéger en une seule chambre, de délibérer à la pluralité des suffrages, et de n'être point rompue par le *liberum veto*. On voit que la constitution polonaise était véritablement pleine de coquetterie pour les factions. Elle abondait en précautions et en garanties pour leurs inté-

1672. décembre. rêts. Quelques confédérés pouvaient ce que ne pouvait point la république entière, et la république n'avait pas, sur leurs assemblées, la terrible puissance qu'un seul homme exerçait si souvent contre le corps auguste de la représentation nationale. Comme ailleurs on organise l'ordre, ainsi en Pologne on avait organisé l'anarchie.

1673. janvier. 4. La Convocation s'assembla. Dépositaire des pleins pouvoirs de la petite noblesse, elle se montra d'abord pleine du même esprit et des mêmes passions. Elle élut pour son maréchal le maréchal de la confédération de Golembe, Etienne Czarneçki, *pizars* ou en d'autres termes ordonnateur des armées de la couronne. C'était un homme de parti chez lequel la finesse s'alliait à la violence, et probablement le fils de cet autre Étienne Czarneçki que nous avons vu si grand. Aussitôt cette élection terminée, le procès des mécontens fut repris. Il fut poussé avec fureur. Tous les monastères, toutes les corporations, toutes les troupes, toutes les villes reçurent l'ordre de prêter le serment de la con-

fédération. On décréta une nouvelle armée, en nommant de nouveaux dignitaires pour la commander. La révolution semblait devoir s'accomplir sans obstacle. 1673. janvier.

Cependant, un parti modéré avait pénétré dans l'assemblée; il osa se produire; deux prélats respectés, le prince Florian Czartoryski et l'évêque de Cracovie, étaient à sa tête. Derrière eux se montrait Éléonore, qu'étonnaient les brutalités d'un parti populaire, et qui sentait que Charles de Lorraine ne saurait arriver au trône sur les ruines de toutes les grandes maisons du royaume. Les Paz, qui avaient ouvert à l'archiduchesse la couche de Koributh, étaient entrés dans toutes ses vues. Eux-mêmes reconnaissaient enfin que l'imbécille Michel ne pouvait plus régner. La paix de Boudchaz était pis qu'une abdication et qu'un suicide; car il y avait de plus la honte, une honte universellement sentie. Les Lithuaniens, chauds défenseurs de l'autorité royale, mais aussi éloignés du penchant à une égalité farouche que des maximes d'une turbulente liberté, entrèrent à

1673. janvier. l'envi dans le parti nouveau qui s'interposait pour finir de trop longues discordes. C'est ainsi qu'en tout temps et en tous lieux des combinaisons imprévues viennent toujours dissoudre les factions qui abusent de la puissance. Les masses se retirent d'elles-mêmes; et ce poids inerte, mais décisif, fait bientôt pencher la balance. Ainsi se révèlent et se perpétuent, au milieu de mouvemens contraires qui ne semblent que les caprices de la destinée, les éternelles lois du monde politique, les inévitables justices du ciel.

février. L'ouverture de négociations fut décidée; la reine se porta pour médiatrice, et Sobieski accourut à Lowicz pour fléchir l'esprit superbe du primat, tourner vers des idées conciliantes le parti des grands, recevoir les députés de la convocation, et rendre le repos à la république. L'entreprise était difficile. A Warsovie, on parlait d'amnistie; à Lowicz, on ne voulait que justice, et par ce mot on entendait le châtiment des factieux qui avaient jugé sans pouvoir et condamné sans procès, quand Dieu lui-même,

disait-on, avant de prononcer la sentence d'Adam coupable, le cite à comparaître en ces termes : Adam, où es-tu ? 1673. février.

Les grands voulaient de plus le rétablissement des anciennes formes de la république, la suppression de la confédération royale, la réunion d'une diète légitime, une foule de garanties secondaires, enfin la rupture de la paix de Boudchaz, et le compte des moyens qu'aurait Michel de défendre la Pologne.

Au milieu de ces débats, les esprits s'échauffèrent. Le parti violent espérait briser les négociations. Koributh, effrayé du rôle qu'avait pris la reine, conspirait avec les perturbateurs de la paix publique. Parmi les conseillers mêmes d'Éléonore, plusieurs voyaient avec chagrin l'importance que ressaisissait le grand-maréchal dans cette transaction. Tout à coup, un pauvre gentilhomme prend la parole dans l'assemblée, et déclare qu'il a d'importantes révélations à faire, que la patrie a été vendue à l'infidèle, qu'un homme a livré Kaminiek, moyennant douze millions, et que cet homme est Sobieski.

1673. février. A ce nom, la Convocation se lève indignée. Cent voix demandent que le calomniateur soit jeté dans les fers. Les instigateurs de cette délation abominable ont peine à calmer la vertueuse colère des assistans. Michel intervient : toute dénonciation ne doit-elle pas être accueillie dans l'intérêt même de l'accusé ? N'y va-t-il point de la gloire du grand-hetman ? Sa Fidélité le député Lodzinski n'a-t-il pas annoncé des preuves et des documens ? On ne peut refuser de l'entendre, sauf à faire justice de lui, s'il était reconnu plus tard pour calomniateur. Ces réflexions du trône sont appuyées par quelques orateurs, ennemis personnels du capitaine que l'Europe avait surnommé la terreur des Turcs, et le roi recommande au maréchal de l'assemblée de veiller à la sûreté de Lodzinski. Le complot était atroce ; il réussit mal à ses auteurs.

Sobieski, frémissant, jura qu'il aurait vengeance. Son armée voulait marcher sur Varsovie, et laver cette injure dans des flots de sang ; il parvint à calmer cette furie, et s'achemina vers la capitale, accompagné de tous les

grands. La nouvelle de son arrivée produisit à Warsovie une impression extraordinaire. La maison royale de Wiasdowa, toute décorée des trophées de Zolkiewski, fut aussitôt préparée pour le proscrit illustre. Le roi envoya le grand-chambellan complimenter celui dont il avait voulu mettre la tête à prix. La Convocation le fit supplier de venir prendre place dans son enceinte; il semblait que ce fût lui qui apportât l'amnistie à tout un peuple de coupables.

1673. février. 27.

Ses conditions furent modérées: l'abolition de toutes les procédures illégales, le changement de la Convocation en diète régulière, c'est-à-dire le maintien des nonces actuels avec la réintégration du sénat, enfin la rupture du traité de Boudchaz, voilà pour la république; pour ce qui était de lui, il voulait le prompt jugement de l'infame Lodzinski, et des excuses de tous les membres de l'assemblée qui avaient paru prêter l'oreille aux mensonges de son accusateur. Toutes ces conditions obtinrent l'assentiment de l'assemblée; les cris des opposans se perdirent dans les transports de la joie publique, et les

1673. mars. plus furieux s'enfuirent désolés, loin de Warsovie.

Un mémoire, que le grand-maréchal expédia sur les moyens politiques et militaires de soutenir la lutte avec honneur contre les Ottomans,
5. excita un enthousiasme unanime. La diète, légalement constituée, sollicita de nouveau le bienfait de sa présence par un pressant message. « Pouvait-il, disait-elle, y avoir de conseils nationaux, « sans le héros de qui il était permis de croire, « suivant le système de Pythagore, que toutes les « ames des grands capitaines et des bons ci- « toyens revivaient en lui seul, puisqu'il n'était « pas une de leurs vertus qui ne brillât en lui? »

14. Il vint prendre sa place dans la diète au milieu d'une pompe triomphale. L'évêque de Posen, un Potoçki et quelques nobles inconnus, qui avaient attaqué sa renommée, allèrent lui demander pardon de ces emportemens, sur le seuil de son palais. Le maréchal de la confédération, Czarneçki, plia le genou sur son passage et implora la grace du malheureux délateur qui s'avouait coupable d'un détestable mensonge.

Mais Sobieski ne se contenta pas de ces excuses; il voulut un jugement. Lodzinski, qui s'était évadé, fut ressaisi dans la maison du prince Démétrius. Ce misérable ne confessa pas seulement son infamie. On reconnut que toutes les circonstances qu'il avait rapportées étaient mensongères et absurbes; on sut encore qu'une somme de mille francs et la promesse de n'être pas abandonné, l'avaient porté à cet attentat. Condamné à mort, il attendait toujours que le roi vînt à son aide et le sauvât. Le roi, comdamné en quelque sorte avec lui, ne pouvait rien pour son salut. Mais nulle sentence capitale ne peut être exécutée sans l'intervention du grand-maréchal, et Lodzinski vécut. 1673. avril.

La diète poursuivit et termina tranquillement ses travaux. Qui eût dit que cette assemblée, née parmi tant de convulsions, serait la première, depuis bien des années, qui eût réglé avec quelque calme les affaires de l'état, et achevé en paix sa carrière? On n'eût pas non plus prévu cette rapide révolution, qui, sans coup férir, par le simple effet de la puissance d'une 13.

1673. avril. bonne renommée, rappela autour de Sobieski les hommages de la Pologne. Le maréchal de la diète, dans le discours d'adieu, célébra cette modération et cette sagesse d'une divinité propice, ou, si on pouvait croire Sobieski un homme, cette sagesse du héros qui sauvait tour à tour la liberté par ses vertus et l'indépendance par ses exploits. « La nature, ajoutait l'ancien chef « des confédérés de Golembe, la nature, étonnée « de tant de grandeur, regarde ses mains, et s'in« terroge sur cette vaste création sans pouvoir « se répondre; elle avait oublié qu'il fût en sa « puissance de produire de tels ouvrages; car, « dans tout le cours des siècles passés, elle n'a « point enfanté d'homme égal au sauveur de la « république, et sans doute elle n'en enfantera « point dans le cours des siècles futurs (1). » De nos jours on a dit d'une façon plus précise: Dieu créa Bonaparte, et se reposa.

La diète avait décrété la formation d'une armée de soixante mille hommes, pourvu à l'en-

(1) De Actis in Comitiis pacificationis. 465.

tretien des places fortes, établi des impôts de guerre, et cherché au dehors des alliances. Elle maintint aussi une résolution précédente de la Convocation qui avait accordé aux villes de Grodno et de Wilna l'avantage d'être, comme Warsovie, le siège des comices. Une diète sur trois devait se tenir désormais dans le grand-duché. Le cri des Lithuaniens, dont alors l'influence était grande, les Paz, Michel, avaient obtenu cette innovation ; on ne put la révoquer. La Lithuanie promit en retour une coopération puissante dans la campagne qui allait s'ouvrir contre l'infidèle. C'était acheter bien cher une promesse; car c'était établir une nouvelle distinction nationale, et infirmer l'œuvre des Jagellons. Les derniers débats apprenaient trop combien le souvenir et peut-être l'espoir d'une scission vivait profondément dans les cœurs. 1673. avril.

La diète avait remis aux mains du grand-maréchal des pleins-pouvoirs pour la paix et la guerre. Michel ne régnait plus. L'autorité, aussi bien que les influences, se partageaient entre Éléonore et Sobieski. Les conseils se tenaient

1673. avril. chez la reine, et la volonté de Jean y était décisive. Le primat Prazmowski n'eut pas la joie de contempler ce triomphe; cet inquiet génie 15. s'éteignit dans sa victoire. Mais ses cinq médecins furent anoblis ; Michel avait même été contraint de l'aller visiter sur son lit de mort. Ce prince devait peu lui survivre : on assura que l'archevêque l'avait ajourné devant Dieu.

L'été s'écoula en préparatifs de guerre, des préparatifs comme on pouvait l'attendre de la Pologne : point d'hommes, point de matériel, point d'argent. Les impôts n'avaient pas été acceptés par les diétines de relation, ou n'étaient point payés. On comptait cent mille livres dans le trésor : c'était à peine de quoi accréditer des ambassadeurs près les puissances chrétiennes mai. pour solliciter des secours. Le nonce du Saint-Siège avait à remettre une offrande de cent mille livres envoyée par Clément X. Le légat craignit que, dans le délabrement des finances, cette faible subvention fût employée à tout autre usage que la guerre sainte, et il ne s'en dessaisit que pour la confier à Sobieski. La diète avait

permis qu'on eût recours à la vente du trésor 1673. mai.
de Cracovie. C'étaient des joyaux et des tapisseries dont la valeur était estimée très haut. Les juifs en donnèrent un faible prix, qui excita aussitôt les avides prétentions des soldats et celles de la Lithuanie. La guerre civile fut sur le point de s'allumer pour cette misérable proie; les différends ne s'apaisèrent que lorsque Sobieski eut été constitué dépositaire du trésor en attendant que les arrérages de l'armée fussent payés, et le procès du grand-duché avec la Pologne jugé par la république. En attendant, tout recrutement se trouvait suspendu. On n'avait de soldats que pour troubler la paix, point pour faire la guerre avec sécurité.

Il était heureux, avec tant d'affaiblissement et de misère, que l'Europe fût distraite par ses propres déchiremens, de projets et d'entreprises hostiles. Le Grand-Électeur, qui avait d'abord été injurieux et par conséquent menaçant pour les Polonais, qui était allé jusqu'à faire arrêter un homme à Warsovie pour le faire mourir à Kœnigsberg, le Grand-Electeur pliait sous la fortune

1673. mai. de Turenne; et sa mobile politique cherchait dans les traités des ressources qu'il n'avait pas trouvées dans les combats. Léopold, voyant la Porte ottomane engagée dans de longues hostilités contre la Pologne, enlevait Montécuculli à ses expéditions sanglantes de Hongrie : pour empaler par centaines des protestans et des nobles abattus, il ne fallait plus qu'un bourreau; le grand capitaine allait chercher sur le Rhin des travaux plus dignes de son génie. Le roi d'Espagne, en continuant de vivre, avait trompé les calculs des deux potentats qui s'étaient partagé son héritage. Rien ne les empêchait plus de se combattre, et l'empereur entraînait tous les états, soumis au sang d'Autriche, dans la lice qu'il se déterminait à ouvrir contre l'ambition de Louis XIV. Louis, qui avait cru écraser la Hollande faible et seule, la trouvait forte du génie de Guillaume, et assistée de l'Europe entière. Les Stuarts même étaient ébranlés par lès cris du parlement dans leur alliance mercenaire avec le fils aîné de l'Église; ce prince comptait autant d'ennemis que de frontières, mais ayant autant de grands capi-

taines que d'ennemis, doué de ce génie du courage, de la persistance, de la majesté qui impose aux hommes et presque à la fortune, il présentait à ses adversaires un front aussi haut qu'à ses sujets. Il levait des impôts et des armées, emportait Maestricht, intimidait Strasbourg, après avoir obligé Frédéric-Guillaume à crier merci, et menaçait la Franche-Comté, de la même manière qu'il jetait en exil Bellefonds, Villeroi, Lauzun, qu'il pardonnait à Catinat une désobéissance expiée par des pleurs, tenait Fouquet dans les fers, La Fontaine dans la disgrace, et versait les pensions sur Boileau, Racine ou Molière, alliant ainsi toujours l'éclat à la force, toujours la grandeur et la gloire à la tyrannie.

1673. juin.

30.

La porte ottomane restait l'étroite alliée du roi, ou plutôt, comme elle disait très bien, du sultan de France. Louis excitait sa colère contre l'Empire. Mais Achmet Kiuperli voyait la Pologne s'agiter pour briser ses chaînes, et il mettait sa gloire à conserver au jeune empereur son maître la satisfaction d'avoir, en une campagne, conquis deux vastes provinces, emporté

1673. juillet. l'une des places les plus fortes de l'Europe, rangé parmi ses tributaires le royaume des Jagellons, étendu ainsi en quelque sorte jusqu'à la Baltique un empire qui touchait la mer Caspienne, le golfe Adriatique, la mer des Indes, et les sources du Nil. Le tribut n'était pas payé. Michel n'avait pu d'abord trouver les vingt-deux mille ducats qu'il devait; maintenant la république ne songeait plus à les chercher. Kiuperli était de nouveau obligé de porter en avant les troupes qu'il avait rappelées sur le Danube; et des mouvemens militaires en Perse, des rébellions en Egypte, des désordres à Constantinople, dans le Péloponèse une rapide insurrection des Maïnottes et de tous les Grecs de Laconie soulevés à la voix du chevalier d'Harcourt, général des galères de Malte, enfin de vastes projets sur la Hongrie, partageaient l'attention du visir. Il résolut d'avoir réparation de l'embarras imprévu que lui donnait la Pologne. Sept ponts jetés sur le Dniester annoncèrent assez quel nouvel effort il allait tenter. Mahomet IV s'avança aussitôt de sa personne sur le Danube. Ce prince ne rêvait que ven-

geances et conquêtes. C'était maintenant le royaume entier qu'il voulait soumettre, et dans ses parties de chasse, dans ses revues, à table, la nuit même on l'entendait crier : Dantzick! Dantzick! C'était trahir le secret des ambitieux desseins et de la puissance colossale que rêvait Achmet Kiuperli. 1673. juillet.

Le czar Alexis craignait pour Kiow et son Ukraine cis-borysthénienne. Il remplit l'Europe d'ambassades chargées de proposer une ligue contre l'Ottoman, supplia le Saint-Siége de se placer à la tête de la croisade nouvelle, ne trouva d'accueil que chez les Polonais; et les voyant plus compromis que forts, il prit le parti de traiter avec la Porte, résolu d'attendre, de ses affinités religieuses et politiques avec les populations limitrophes, les chances qui pourraient compenser pour lui les périls de ce funeste voisinage. Secondé par son beau-père, le sage ministre Narishkin, il s'occupa plus que jamais de former une armée régulière, de lui donner une discipline, d'étendre à la noblesse et aux cités les habitudes et les bienfaits de août.

1673. août. l'ordre, d'ouvrir au faste, qu'il aimait, ces contrées sauvages, de ramener au giron de l'Église grecque les populations dissidentes, de fonder enfin sur la civilisation, l'obéissance et la religion, la durée de son pouvoir et la grandeur de son empire. C'était précisément ce que faisait en France Louis XIV; et le czar venait d'avoir, de la fille de Narishkin (30 mai v. st.), un cinquième fils, qui, séparé du trône par tant de degrés, devait y monter bientôt pour continuer et affermir avec une gloire immense l'ouvrage de son père. Ce fut Pierre Ier.

Les Polonais restaient seuls pour soutenir le poids de la guerre contre les ennemis du nom chrétien; et, la paix de Boudchaz rompue par son ascendant, Sobieski répondait de l'avenir. Dans une position si difficile, pressé entre tant d'inimitiés et de périls, cette responsabilité avait de quoi effrayer l'ame la plus hardie. Fallait-il attendre le choc de bandes terribles sans point d'appui, sans places fortes, sans confiance, avec tous les désavantages de la défensive, quand les apprêts de l'ennemi seraient terminés, et qu'on

ne pourrait plus songer à le combattre? ou bien 1673. septembre.
devait-on l'aller chercher au cœur de la Podolie, à travers des montagnes, des marais, des déserts? L'hiver commençait à sévir, et la nation manquait toujours de concorde, comme de finances, et à peu près d'armée; et le grand-hetman de la Lithuanie se faisait éternellement attendre au rendez-vous; et le roi Michel multiplait autour du grand-hetman de Pologne les embûches et les entraves. Il finit par ne rien
imaginer de pis pour son lieutenant que de se 16.
porter à la tête de l'expédition projetée. Il n'était pas éloigné de donner à entendre que c'était une manière d'éviter les trahisons. Des trahisons, la plus grande était sa présence. On eût dit que la Porte elle-même présidait à ses conseils, tant le génie de Sobieski avait de fils à rompre pour entraîner en avant ce roi hostile, ce collègue jaloux, ces soldats trahis. Sous la tente et dans les marches, on entretenait la troupe de ses privations inutiles et de ses prochains malheurs. Dans les conseils de guerre, Michel Paz, au lieu d'avis, prodiguait des railleries : traitant de croi-

1673. octobre. sade ridicule cette guerre d'honneur et de salut, il assurait qu'il avait pris des munitions pour marcher droit à Jérusalem. Il fallut trois semaines à Michel pour se rendre de Warsovie
7. au camp de Skwarawa, à quelques milles de Lemberg. La volonté patiente du grand-hetman de la couronne surmonta tous les obstacles; l'armée fut organisée et le plan d'opération résolu. Comme le conseil hésitait encore, le vice-chancelier Olzowski s'écria que le sort en était jeté, qu'on avait passé le Rubicon; et, malade de dépit ou de peur, a-t-on dit, dévoré d'ailleurs par un ulcère qui le rongeait depuis long-temps, le roi ne songea plus qu'à fuir.

L'inquiétude irritait ses maux; il avait laissé la reine se disposant à faire un pèlerinage au monastère de Czentochowa, et il craignait qu'elle ne se rapprochât point sans secrets desseins du camp impérial de Silésie. Sobieski invita Koributh à s'occuper du moins d'assembler une armée nouvelle pour que la patrie ne restât pas sans défense si l'élite de la Pologne venait à périr avec lui sous les coups des barbares. Michel le

promit, et disparut emportant son bonzuk ou lance de guerre à pomme d'or, à panache de plume d'aigle, qui n'avait pas encore vu les champs de bataille. Abaissé jusqu'alors devant la lance royale, le bonzuk du grand-hetman de la couronne se releva; l'armée le salua de ses houras joyeux, reçut la bénédiction d'Olzowski, et courut au-devant des infidèles. 1673. octobre. 10.

Cinq espèces de troupes composaient les armées lithuaniennes et polonaises. Il y avait les mercenaires, soit Hongrois, Moldaves, et Walaques, soit Kosakes ou Tartares, et la plupart Allemands, qui eussent été peut-être le nerf et la force de ces armées, si, au moindre retard dans la solde, ils n'eussent tourné leurs armes contre le gouvernement qui avait affermé leur courage; les quartiens, ou troupes permanentes, ainsi nommés de ce que le quart des revenus royaux était consacré à les entretenir; les volontaires, nom également attribué aux compagnies ou régimens d'ordonnance dont se composait la garde des grands seigneurs, et aux levées extraordinaires que la haute noblesse faisait à ses frais dans les

1673. graves conjonctures ; enfin la Pospolite, c'est-à-dire la convocation de tous les gentilshommes qui, après trois sommations du roi, étaient obligés de se rendre à la guerre sous les ordres de leurs palatins, mais ne devaient à l'état que quelques mois de service, ne pouvaient être entraînés au-delà des frontières, et savaient bien se battre, mais peu manœuvrer et encore moins obéir. On a vu que cette levée en masse ne servait guère qu'à montrer la faiblesse de la république et ses discordes. On n'y recourait presque plus que dans les guerres civiles. Les légions de valets d'armes, de domestiques, de conducteurs d'équipages qui encombraient les camps, pourraient être comptées comme une cinquième branche de la force militaire de la Pologne, si ces hommes, naturellement braves et belliqueux, n'avaient porté dans les rangs plus de désordre par leur pillage que d'assistance par leur concours.

Toutes ces troupes de nature diverse manquaient de lien; obligées de pourvoir elles-mêmes à leur subsistance, ne connaissant pas les rudes bivouacs de nos armées, elles marquaient leur

passage par la dévastation, et s'embarrassaient 1673.
d'un attirail effroyable de fourgons, destinés moins à porter les provisions et les tentes qu'à rapporter du butin. Elles n'avaient point de corps du génie; l'artillerie, composée de quelques batteries de pièces d'un petit calibre, ne possédait d'habiles officiers que quelques aventuriers français, malgré les soins que consacrait à cette arme, depuis longues années, son général Konski, reconnu pour l'un des hommes de guerre les plus habiles de ce temps. L'infanterie était peu nombreuse, une partie des mercenaires et des quartiens la composait; mais dédaignée, nue, souvent sans chaussure et sans armes, elle servait à creuser les fossés, jeter les ponts, abattre les forêts beaucoup plus qu'à paraître sur le champ de bataille. On considérait toujours les fantassins comme des serfs à qui la pioche et la cognée convenaient mieux que des armes. Nous avons vu le brave Czarneçki encourir la haine de l'ordre équestre malgré ses immenses services, par son estime pour cette arme précieuse. Sobieski voulait avoir dans ses lignes une moitié de gens de

1673. pied ; mais deux obstacles presque également difficiles à vaincre s'étaient toujours rencontrés, les préjugés du pays et la pénurie du trésor.

Le corps entier de la Pospolite, les volontaires, les valets d'armes même, et une partie des mercenaires et des quartiens, combattaient à cheval. La cavalerie légère était peu estimée ; les quartiens, les reitres, les Walaques, la composaient, distribués en régimens de dragons ou compagnies volantes qui, pour être la partie la moins noble de la gendarmerie polonaise, n'en était pas la moins ferme et la moins expérimentée. Ces corps étaient d'ordinaire vêtus à l'allemande et se confondaient dans le nom de troupes étrangères. C'était la grosse cavalerie qui passait pour la force de l'armée ; là du moins se réunissaient l'orgueil, la richesse et le nombre. On divisait ces escadrons éclatans en pancernes et hussards, ceux-ci armés de toutes pièces, bardés de fer, eux et leurs chevaux, portant casque et cuirasse, munis d'arcs, de carabines, de lances pesantes, de cimeterres ; ceux-là couverts d'une cotte de mailles qui tombait de la tête

sur les épaules, et n'ayant que le sabre et le mousqueton : tous remarquables par la richesse de leurs équipages et suivis de valets aux accoutremens bizarres, aux peaux de bêtes fauves, aux grandes ailes de plumes noires par lesquelles ils croyaient épouvanter l'ennemi. Tous ces corps s'enorgueillissaient de ne compter dans leurs rangs, comme le disait leur adage, que des hommes mesûrés tous dans le même boisseau, c'est-à-dire également nobles, également pourvus du droit de n'obéir qu'à Dieu et à leur épée, également destinés peut-être à succéder un jour au trône des Piasts et des Jagellons. Les hussards et les pancernes portaient le nom commun de Towarzisz, qui veut dire compagnons. C'est ainsi qu'ils s'appelaient entre eux, et que le roi les appelait lui-même, comme n'étant que *primus inter pares*, le premier entre des égaux. 1673.

Le camp de Skwarawa se composa surtout de ces compagnies brillantes. La grande noblesse avait partagé avec Sobieski la responsabilité de la rupture du traité de servitude et d'ignominie :

1673. octobre. elle voulut partager les périls de l'entreprise. Au dernier moment tous accoururent. Il n'y eut pas une maison illustre qui ne comptât dans les rangs plusieurs de ses fils. Depuis la première expédition de Jean Casimir contre les Kosakes, il ne s'était pas vu d'armée où brillassent tant d'illustrations et tant de richesses. Depuis longtemps même la Pologne n'en avait pas eu d'aussi nombreuse : plus de trente mille hommes se trouvèrent réunis. Dans ce nombre, Michel Paz n'avait amené que huit mille Lithuaniens. On ne comptait presque pas de troupes allemandes. Konski avait quarante pièces de canon, et Michel s'était dessaisi de sa garde, corps superbe et instruit, qui malheureusement n'était que de quinze cents hommes.

11. Ces apprêts avaient été lents; le 11 octobre seulement, le lendemain du départ de Michel, Sobieski put porter ses enseignes en avant.

Son plan de campagne était simple et vaste : Kaminiek ne pouvait pas être repris; les Polonais, sans ingénieurs, sans mortiers, sans discipline, sans trésor, et surtout sans constance, ne pou-

vaient entreprendre un tel siège, l'entreprendre en présence des Kosakes, des Turcs et des Tartares. Il fallait aller droit aux troupes ottomanes, les battre, les rejeter hors des provinces chrétiennes, traiter à quelque prix que ce fût avec Doroszensko, ramener les Moldaves et les Walaques au protectorat de la Pologne; et placé dès lors loin de la portée des secours, à cent cinquante lieues du Turc, Kaminiek retombait de lui-même aux mains des Polonais. Déjà on savait que les Kosakes s'agitaient, toujours impatiens, sous le poids de la nouvelle domination qu'ils s'étaient donnée. Les Osmanlis avaient exaspéré les paysans grecs de la Podolie, par leurs efforts pour s'y domicilier sur-le-champ comme d'anciens maîtres; et Sobieski s'était assuré des intelligences nombreuses à Jassy et à Bucharest. Pour rallier les hospodars à ses drapeaux, il n'avait qu'à y rallier la victoire. 1673. octobre.

Voici l'état des forces ennemies. Les Tartares accouraient; ils étaient déjà arrivés sur le Borysthène, et le colonel Rapp les arrêtait quelques instans dans Bialacerkiew. Ces hordes faisaient

1673. octobre. plus de soixante mille chevaux. Doroszensko était à cheval avec ses Kosakes; mais on le redoutait peu: il ne se déciderait qu'après la fortune. Les Ottomans couvraient de leurs troupes toute la Podolie; ils avaient changé tous les villages en places fortes et toutes les églises en mosquées. Au centre de la province, Kaminiek et Braclaw renfermaient des garnisons puissantes, avec des remparts rétablis, une artillerie formidable et des munitions pour trois ans. Sur l'extrême frontière, du côté de la Moldavie, et dominant le plateau de la rive méridionale du Dniester, s'élevait Kotzim, où le séraskier Husseim, qui commandait dans toute la contrée, campait à la tête d'une armée de vétérans qu'on portait au nombre de quatre-vingt mille hommes. Il y avait là quarante mille spahis et janissaires. C'était la force de l'empire turc. Caplan pacha, en pleine marche à travers la Moldavie, se portait avec trente mille hommes sur la première ligne d'opérations, et d'autres troupes étaient échelonnées depuis Jassy jusques au camp du grand-seigneur sur le Danube, et à celui d'Andrinople.

Le dessein de Sobieski était de tourner la Podolie, de laisser derrière soi Kaminiek et Kotzim, d'aller, au travers de la Moldavie, droit à Caplan pacha; et après l'avoir détruit, passant sur le ventre des corps dispersés, il traiterait avec les hospodars, et reviendrait sur la Pologne, pour exterminer, à Kotzim, à Braclaw, sous Kaminiek, dans une campagne d'hiver, ces troupes de l'Afrique et de l'Asie, surprises d'être attaquées du côté du midi, de ne plus communiquer avec la Porte, de n'avoir pour retraite que les champs de la Lithuanie ou les rivages de la Vistule. Avant que Mahomet IV ne se fût ébranlé, que la belle saison ne fût venue, une paix glorieuse aurait rendu à la Pologne le repos dont elle avait tant besoin, et les respects de l'étranger. 1673. octobre.

Sobieski, pour couvrir sa marche, avait envoyé le grand-enseigne de la couronne, Sieniawski, officier qui avait de la tête et du cœur, sur le front de l'ennemi, avec ordre d'enlever tous les avant-postes. L'heureux grand-enseigne était parvenu à jeter l'alarme sur la ligne entière

1673. octobre.

des Turcs, jusqu'au cœur de l'Ukraine, en soumettant les villes de Satanow, de Jarmolinick, de Zyukowicz et de Bar. A l'aide de cette diversion habile, le grand-hetman parvint, avec son armée, aux rives du Dniester. Les bords n'étaient pas défendus; mais, à la vue de ce fleuve, chargé de glaçons, qu'il fallait franchir à la nage pour mettre cette barrière entre soi et la patrie, l'armée s'étonna. Les ordres du grand-hetman, transmis par le prince Démétrius aux Polonais, par Michel Paz aux Lithuaniens, ne s'exécutèrent pas. Michel Paz lui-même refusa obéissance. On avait traversé des montagnes et des marais au milieu desquels jamais troupes ne passèrent. Maintenant, il s'agissait de s'enfoncer dans les terres ennemies, solitudes effroyables où on ne trouverait ni cités, ni hameaux, mais où se rencontrerait à chaque pas une armée. L'entreprise s'offrit aux imaginations dans toute sa grandeur. Devant soi, autour de soi, des Turcs sans nombre; derrière, des déserts sans ressources et sans fin!..... Quelle était cette tentative de l'homme qu'on avait accusé d'avoir

vendu Kaminiek aux infidèles ! S'y prendrait-il autrement s'il voulait leur livrer à la fois tous les défenseurs de la patrie? Des mouvemens extraordinaires entre le second hetman de la couronne et le grand-hetman de la Lithuanie, accréditèrent ces terreurs. Sourdement encouragée, la rébellion passa de rang en rang; et les soldats coururent tous à la fois aux armes, impatiens de les tourner contre l'auteur de tant de maux déjà soufferts, préludes de maux plus grands. 1673. octobre.

Sobieski vint à eux. C'était le même regard devant lequel la révolte faiblissait bien des années auparavant, quand il n'était pas encore rayonnant de gloire. C'était toujours cette éloquence impérieuse qui avait mille moyens de faire arriver au fond des cœurs les noms de devoir et de patrie. Pourtant des mercenaires fatigués, une noblesse mutinée l'entendaient mal. « — Des vivres! criait-on, des vivres (1)! — Nous « en trouverons dans les plaines de la Moldavie. — « Du repos ! — Je vous en promets à tous, sous les

(1) *Relatio Chocimensis victoriæ*, p. 473. Zal. Gazette de Hollande, novembre. Gazette de France, décembre.

1673. octobre. « tentes des barbares, si vous êtes vainqueurs; « sinon, nous en aurons dans le ciel. » L'armée répondait qu'elle voulait s'en retourner dans ses foyers. « — Vous n'avez qu'une manière d'y « revenir, c'est de me suivre, de combattre, de « vaincre. Car autrement ma résolution inébran- « lable est de m'enterrer ici, et maintenant il ne « dépendrait plus de vous de n'y être pas enter- « rés avec moi. Voyez où vous êtes : qui vous sauverait? » Le Dniester fut franchi.

novembre. On rencontra sur l'autre rive le prince des Walaques Étienne Petryczaïko, errant et fugitif. Il s'échappait du camp des Turcs, et promit l'appui des siens ; d'heureuses nouvelles arrivèrent aussi du hospodar de Moldavie. On sut en même temps que Caplan Pacha pressait sa marche. C'était à lui que Sobieski voulait courir, et déjà on avait laissé derrière soi la vaste forêt de la Bukowine; on avait cotoyé le Pruth et ses rives marécageuses pendant plusieurs jours; deux jours de repos avaient à peine refait l'armée de sa lassitude : l'épouvante saisit officiers et soldats. Le conseil de guerre déclara qu'on n'irait

pas plus loin; les généraux annoncèrent même la résolution de ramener leurs troupes si on prétendait les entraîner malgré eux. Sobieski ne comprenait pas ces alarmes. Il avait tant de fois fait des miracles avec des poignées d'hommes, que, se trouvant à la tête de près de quarante mille combattans, il croyait pouvoir défier la fortune et tout renverser devant soi. 1673. novembre.

L'obstacle qui l'arrêtait était plus fort que lui. Il lui fallut renoncer à passer outre. Attendre Caplan de pied ferme et donner ainsi au séraskier Husseim le temps d'accourir à son tour, était impossible. Il tourna vers Kotzim, jugeant que, s'il pouvait triompher d'Husseim et de son armée, il reviendrait ensuite sur Caplan, et poursuivrait ses grands desseins. Son plan était changé, non détruit.

Kotzim est un château fort, situé à quatre lieues de Kaminiek, mais hors du territoire polonais, sur les escarpemens de la rive droite du Dniester, inexpugnable du côté du fleuve, et entouré partout ailleurs de ravines profondes; un pont jeté sur les ravines le liait au camp retranché où Husseim pacha avait établi son armée. Ce

1673. novembre. camp, défendu par d'anciens ouvrages, s'étendait le long du Dniester sur de hautes collines dont le pied, hérissé de rochers aigus, se perdait, du côté de la Moldavie, le seul qui fût abordable, dans des précipices taillés à pic et d'impénétrables marécages. L'art des Ottomans avait joint des fortifications régulières à celles de la nature, et la plaine que dominait au loin cette colonie militaire à la manière des Romains était coupée de canaux et de ruisseaux rapides dont on avait encore armé les rives d'épaisses palissades. Une artillerie puissante achevait de rendre cette place d'armes formidable; là reposaient, sous des tentes magnifiques, le généralissime turc et ses soixante ou quatre-vingt mille vétérans,
9. lorsque tout à coup l'armée polonaise parut; elle déploya sur-le-champ autour des retranchemens ennemis ses nombreuses enseignes, et prit position presque sous le feu des batteries musulmanes.

Déjà une fois les mêmes lieux avaient vu décider les destins de la Pologne. Cinquante ans auparavant Jacques Sobieski avait conquis et

signé glorieusement la paix sous les murs de Kotzim. C'était ce même camp aux pieds duquel, après le désastre du Kobilta, la puissance du jeune empereur Osman était venue se briser. Mais cette fois les rôles étaient changés. Les Turcs tenaient le camp retranché, et le fils de Jacques combattait dans la plaine. Le petit nombre avait à livrer l'assaut; le grand nombre n'avait qu'à se maintenir derrière des remparts mieux fortifiés, mieux armés de canons qu'au temps où Osman et ses trois cent mille hommes ne surent pas emporter ce poste sur la faible armée de Wladislas. Aujourd'hui on n'y comptait que des soldats blanchis dans les succès; et les assaillans étaient de jeunes troupes, la plupart levées à la hâte, mal armées, indisciplinables; ils campaient dans un champ aride, sans point d'appui et sans refuge comme sans provisions; l'hiver et ses misères infinies étaient pour eux des ennemis de plus: ils avaient à vaincre le ciel et la terre. Des fossés profonds, des lits de torrens, des murailles de rochers étaient l'unique champ de bataille qui leur fût offert pour joindre

1673. novembre. 9.

1673. novembre. un ennemi pourvu de tout, tranquille sous ses tentes somptueuses, et confiant dans son nombre ainsi que dans ses remparts. Ces lieux, pleins de si grands souvenirs, accablaient l'ame des Polonais loin de l'exalter. La nuit s'écoula dans les pressentimens sinistres; le général avait, comme ses soldats, le cœur dévoré d'angoisses. L'entreprise qu'il allait tenter était surhumaine à tous les yeux, excepté aux siens. Il n'y avait pour son armée de salut que dans le succès, et, trop fondé à craindre que les trahisons de la haine et de la peur ne le lui ravissent, il sentait les reproches de son pays et ceux de la postérité peser sur sa mémoire.

10. Le lendemain, il disposa tout pour l'attaque. Le grand-hetman de Lithuanie lui déclara l'attaque impraticable, et annonça la résolution de fuir. « Fuir n'est plus possible! s'écria Sobieski. « Nous ne pourrions qu'aller chercher honteuse-« ment la mort dans les marais, sous les coups « des barbares, à quelques lieues d'ici : mieux « vaudrait la trouver sur leurs murailles. Mais « pourquoi ces terreurs? rien ici ne m'étonne....

« hormis ce que j'entends. Vos menaces sont « notre unique danger; vous ne les exécuterez « pas. Si la Pologne doit être effacée du rang « des nations, et, à ce qui se passe, on pourrait « croire qu'un tel destin nous est réservé, vous « ne voudrez point que nos enfans puissent dire « que si un Paz n'avait pas fui ils auriaent une « patrie.» 1673. novembre. 10.

Le Lithuanien, vaincu par les cris des Sapieha et de Radziwill, promit de combattre. Sobieski rangea ses bandes chancelantes en bataille, et les Turcs se préparèrent à braver, derrière leurs retranchemens, l'attaque désespérée des chrétiens. Jablonowski, appuyé au Dniester, commandait l'aile droite; le brave palatin avait devant soi le château même de Kotzim. La Lithuanie formait l'extrême gauche, et avait affaire à un camp séparé, moins fort d'assiette et de résolution; quelques milliers de Walaques et de Moldaves y combattaient avec le prince Georges Cantacuzène, hospodar de Moldavie, sous l'étendard du croissant. Le grand-hetman, le prince Démétrius, Étienne Czar-

1673. novembre. 10. neçki, le grand-enseigne, tenaient le centre. Les quarante pièces de campagne, distribuées sur le front de ce vaste demi-cercle, battaient en brèche les palissades qui défendaient les approches des retranchemens. Konski fit, sous le feu de l'Ottoman, des prodiges de courage et d'adresse. Dès le soir un assaut put être tenté; et quand la nuit fut venue, l'armée chrétienne des deux principautés, en désertant le camp des infidèles pour se ranger sous le drapeau de la Croix, fit entrer avec elle la confiance dans les escadrons polonais : on ne déserte guère que pour le côté où doit être la victoire.

samedi. 11. Le temps était affreux. La neige tombait à flots; les rangs en étaient obstrués. Avec ce ciel ennemi, Sobieski tint ses troupes sous les armes et manœuvrant, pendant le cours de la nuit tout entière. Le matin les trouva perdues dans la neige, engourdies de froid et de souffrance. Ce fut alors qu'il donna le signal si longtemps attendu par les deux armées. « Compagnons, » s'écria-t-il en parcourant les lignes, ses habits, sa moustache épaisse, ses armes,

couverts de frimas; « compagnons, je vous livre « un ennemi plus qu'à moitié vaincu. Vous avez « souffert : les Turcs sont épuisés. Ces hommes « d'Asie ne pouvaient tenir aux vingt-quatre « heures qui viennent de s'écouler ; le froid les « a vaincus pour nous. Voyez-les tomber par « troupes, et nous, nous sommes debout encore ; « nous aurons la force de courir jusqu'à eux ! Il « n'en faut pas plus pour sauver la république « de la honte et du vasselage. Soldats de la Po- « logne, songez que vous combattez pour la « patrie, et que Jésus-Christ combat pour vous. »

1673. novembre. samedi. 11.

Sobieski avait entendu trois messes depuis le lever de l'aurore. On ne comptait pas celles que Jablonowski et beaucoup d'autres seigneurs s'étaient fait dire. Ce jour-là était la fête de saint Martin de Tours. Les chefs fondaient un grand espoir sur sa puissance; et les religieux, qu'ils avaient amenés avec le reste de leur maison, parcouraient la ligne, rappelant les grandes actions de cet illustre apôtre des Français, et tout ce qu'on devait attendre de son zèle connu pour la foi. Il était Slave de naissance. Comment douter du

1673. novembre. samedi. 11.

triomphe, quand sa gloire était plus que jamais intéressée dans un tel jour, à faire des miracles?

En effet, le grand-maréchal avait poussé une dernière reconnaissance le long des retranchemens ennemis; il revint portant sur ses traits la victoire, et criant: « Mes compagnons, dans une « demi-heure nous logerons sous ces tentes do- « rées.» Il avait reconnu que le point sur lequel il comptait porter les coups décisifs n'était défendu que par quelques troupes à moitié assoupies, et, ordonnant plusieurs fausses attaques pour distraire l'attention de Husseim, il pointa sur les palissades qu'il voulait franchir une batterie déjà dressée. Tous les soldats se souvinrent qu'on avait voulu traîner ces pièces ailleurs, et qu'une force surhumaine les avait clouées au lieu d'où maintenant elles foudroyaient heureusement les obstacles et frayaient un chemin pour arriver à la victoire ou au martyre. Qui pouvait méconnaître dans ce prodige la main de saint Martin de Tours?

En ce moment, l'armée s'inclina sous la bénédiction d'un père de la Société de Jésus,

Przeborowski, confesseur du grand-hetman; et la prière finie, Sobieski, mettant pied à terre, lança son infanterie sur la tranchée qui venait d'être ouverte; le sabre à la main, lui-même la guidait « avec toute la résolution, dit une gazette du temps (1), qu'on pouvait attendre d'un « si grand homme. » Les valets d'armes s'étaient élancés sur ses traces, pour se gorger de butin. Cette race avide et féroce ne craignait pas de conquérir sa proie. Les fossés furent comblés et franchis; on arriva d'un bond au pied des rochers. Le grand-hetman, après ce premier effort, avait à peine eu le temps de remonter à cheval, que déjà sur les hauteurs du camp escaladé flottaient l'étendard de la croix et l'aigle de la Pologne. Pétrikowski, un Dënhoff, seigneur du sang des Piast, un Koryçki, avaient les premiers pris possession des remparts et arboré leurs enseignes. A cette vue, un houra de triomphe et de joie s'éleva des rangs polonais jusqu'au ciel. Les Turcs furent consternés. Ils avaient

1673. novembre. samedi. 11.

(1) Mercure hollandais, année 1673, p. 164.

1673. novembre. samedi. 11.

été étourdis de cette attaque si brusque, à une heure où ils ne croyaient plus que les chrétiens persistassent dans la folie de vouloir tenter l'assaut. Cette terrible nuit d'une vaine attente les avait en effet désarmés. A la fois rassurés et abattus, ils ne s'étaient défendus un moment contre les assaillants que par l'avantage de la position et du nombre. Précisément alors, Husseim, trompé par une démonstration de Czarneçki, se précipitait vers l'autre extrémité du camp. Les spahis pensèrent qu'il fuyait, et le désordre fut à son comble.

Cependant, les janissaires couraient aux armes; ils formaient leurs rangs, et les milliers de valets, dont l'audace avait emporté cette citadelle escarpée, en se livrant sur-le-champ au pillage des tentes ottomanes, étaient devenus eux-mêmes pour l'infidèle une proie facile. Par bonheur, Sobieski avait eu le temps d'employer ses fantassins à niveler le sol, et frayer des sentiers à travers les rochers jusqu'au sommet des collines. Les compagnies des Leczynski s'y précipitent. La division de Jablonowski s'élance; ses

hussards et ses pancernes, le poing armé de la lance aux flammes éclatantes, escaladent à cheval ces escarpements qu'il ne semblait pas que l'infanterie même pût gravir. Inactif jusqu'alors, Paz se réveille, et toujours le rival de Sobieski, il court avec les siens, au milieu de tous les obstacles et de tous les périls, pour essayer d'arriver le premier dans le camp de l'infidèle. C'était trop tard. Déjà la lance de guerre du grand-hetman de la couronne brillait sur les hauteurs, et, appliqué à rétablir l'ordre au milieu de ses escadrons qui arrivaient débandés par l'assaut et par le succès, Sobieski se disposait à livrer bataille au sein de cette ville de tentes qui n'était que surprise, qu'il pensait avoir à conquérir.

1673. novembre. samedi. 11.

Mais l'étonnement et le désordre des assiégés, les cris des femmes renfermées dans les harems, les grands coups de cette cavalerie bardée de fer, invulnérable, armée de toutes pièces, composée de jeunes gentilshommes qui brûlent de signaler leur foi et leur courage, ces charges sous lesquelles tout est écrasé, ne laissent aux Turcs ni le temps de se reconnaître, ni celui de

1673. novembre. samedi. 11.

se défendre. Ce n'est point un combat, c'est un carnage. Soliman, pacha de Bosnie, à la tête de plusieurs milliers de janissaires, essaie de se frayer un passage au travers des escadrons, et de chercher dans la plaine un champ de bataille ou un refuge. Le prince Démétrius Wieçnowieçki, le prince Constantin son frère, et les Potoçki, dont les troupes n'ont pas donné encore, accueillent Soliman; ils le taillent en pièces. Démétrius et les Lithuaniens arrivent ensemble, sur ces débris, dans la place envahie. Alors il n'y a plus que cris de désolation et de terreur, qu'efforts désespérés pour fuir. Un pont de bateaux unissait les deux rives du Dniester et mettait Kotzim en communication avec Kaminiek. C'est là que les Turcs affluent, se tuant entre eux, pour arriver à l'étroit passage. Vain espoir! Sobieski a pensé à tout. Son beau-frère Radziwill s'est glissé dans le fond des ravines; il se trouve comme par miracle maître du pont et de la porte qui le maîtrise; l'unique ressource des fuyards est de se jeter du haut de la falaise dans le fleuve. Vingt mille hommes tombent: la moi-

tié ont péri sur la grève ; le reste trouve la mort dans les eaux rapides et à demi glacées qu'ils essaient de franchir. Insatiables de carnage, des hussards, conduits par Athanase Myaczynski, les poursuivent à cheval dans le lit du Dniester, et les sabrent jusqu'à extermination, au milieu des flots. On dit que pendant plusieurs lieues ces flots funestes ne roulaient que des cadavres et du sang.

1673. novembre. samedi. 11.

L'effroyable boucherie dura trois heures ; la hache, la lance, le cimeterre, avaient, dans l'enceinte seule du camp, jonché le sol de quarante mille morts, la moitié janissaires et spahis. Sobieski s'était saisi de l'étendard vert de Husseim, présent de Mahomet IV, que le vainqueur envoya comme un hommage filial au chef de l'église, et qui orne aujourd'hui encore les voûtes de Saint-Pierre. Le prince Michel Radziwill avait abattu de sa main le malheureux séraskier. Une foule de pachas se rencontraient parmi les morts. La plaine était couverte de blessés et de fugitifs que les vainqueurs recevaient à merci par lassitude de tuer ; mais d'un bout des retranche-

1673. novembre. samedi. 11.

mens à l'autre il n'y avait plus, des bandes infidèles, ame vivante. Alors le père Przeborowski, dressant un autel au milieu de ce sépulcre fumant, donna sa bénédiction aux soldats de la croix; et inclinés sur leurs armes, les yeux mouillés des pleurs de la reconnaissance et de la joie, ils entonnèrent avec lui l'hymne de louange au Dieu qui prescrit la paix aux hommes et qu'invoquent les armées.

Parmi les combattans s'était signalé, aux côtés du grand-maréchal, son jeune beau-frère, le comte de Maligny-la-Grange d'Arquien : il ne peut se tirer un coup de canon dans aucun coin du monde, sans qu'un Français ne s'y rencontre pour en jouir. Les Polonais entouraient le frère de madame Sobieska, en le félicitant de la gloire que saint Martin de Tours et Sobieski s'étaient acquise. Modestes dans la victoire, tous reconnaissaient qu'à l'apôtre de France et au grand-hetman appartenait l'honneur de la journée.

De cette immense armée qui tenait la Moscovie, la Pologne, la Hongrie, l'Allemagne en alarmes, rien ne restait que le château de

Kotzim et des monceaux de ruines. Le vain- 1673. novembre.
queur employa le jour saint à ensevelir ces dimanche. 12.
débris sanglans sous un mohila, sorte de montagne et de sépulture triomphale, que les Polonais imitaient des races du nord dont ils étaient les derniers représentans. Le grand Zolkiewski put, au fond de son tombeau, se sentir vengé.

Deux historiens de Sobieski, fort amoureux de la gloire de leur héros, racontent que des représailles barbares, ou une politique plus barbare encore, le déterminèrent à tuer après la victoire tout ce que la victoire avait épargné. Nous n'avons trouvé nul fondement à ce récit dans aucune relation contemporaine. Des historiens peu partiaux pour l'illustre Polonais, tels que Connor, ne parlent pas de cette monstruosité : on y verra au contraire que les grands seigneurs polonais, lorsqu'ils rentrèrent dans leur pays, traînaient entre autres trophées un im-
mense attirail de captifs. Le fort de Kotzim res- lundi. 13.
tait à prendre; il capitula, et le pacha de Kaminiek fut si touché de la manière dont le vainqueur traita la garnison, qu'il lui renvoya, en

1673. novembre. présent, une centaine de prisonniers Polonais. Tout cela dément la barbarie qu'on suppose. Elle est démentie encore par le caractère de Sobieski; elle l'est par sa politique, car il voulait conquérir la paix; et c'était assez des victimes tombées les armes à la main, pour rendre la porte Ottomane tout-à-fait pacifique, ou bien tout-à-fait intraitable.

A la nouvelle de ce désastre, Caplan pacha, qui venait grossir l'armée de Kotzim, mit le feu à son camp de Cécora, et s'enfuit au-delà du Danube. Toutes les garnisons turques se replièrent, en laissant pour monumens de leur passage la dévastation et l'incendie. Jassy fut saccagé en même temps qu'affranchi; les Moldaves et les Walaques offrirent au vainqueur le protectorat de leurs provinces; et l'Europe, instruite de ces merveilles, rendit grace dans tous les temples de la plus mémorable bataille qui se fût gagnée, disait-on (1), sur les infidèles, depuis trois cents ans. La chrétienté s'émut tout en-

(1) Gazette de France, année 1673. Relation de la bataille de Kotzim.

tière de joie et d'admiration, comme si elle 1673. novembre.
échappait tout entière à l'ignominie du tribut, et à des chances de servitude.

Prompt à user de la victoire, Sobieski enleva ses troupes au repos et au pillage, pour aller prendre possession des deux provinces qui se livraient à lui, et nettoyer la rive gauche du Danube, en coupant les ponts afin de ravir aux Turcs tout moyen et tout espoir de retour. Paz se repentait apparemment d'avoir fait son devoir; il ne parlait que de tourner son bonçuk du côté de la Lithuanie, et d'entraîner ses troupes. Cette menace touchait peu désormais le généralissime; il poursuivit sa course victorieuse. L'armée de la couronne était en pleine marche pour aller planter sur le Danube les enseignes de la Pologne, lorsqu'arriva tout-à-coup la nouvelle que le roi Michel n'était plus.

On eût dit que la journée de Kotzim était trop grande pour compter dans ce triste règne. La maladie qui consumait Koributh l'avait enlevé, dans les murs de Lemberg, la veille même vendredi. 10.
de la bataille, après un mois de souffrances ai-

1673. novembre. 10.

guës; et comme il y a dans la mort une vue plus équitable des choses de ce monde, il nomma par son testament, au nombre de ses exécuteurs testamentaires, Jean Sobieski. Ce malheureux prince avait détruit sa santé par sa voracité effrayante, que nul avis des médecins, nulle remontrance de sa mère, ne purent jamais contenir; c'était la seule jouissance qu'il connût. On l'avait vu, recevant de la municipalité de Dantzick mille pommes de la Chine, dévorer en quelques heures ce présent. Sa cour citait de lui d'autres traits extraordinaires. C'était par là qu'il se distinguait du commun des hommes.

Aussi, ses entrailles étaient-elles horriblement rongées d'ulcères. Près de mourir, il appela en vain Éléonore; cette princesse avait songé trop tard à s'acheminer vers lui. Et de tous les sénateurs, de tous les grands qui formaient son ministère ou sa maison, le vice-chancelier Olszowski se dévoua seul à l'assister dans son affreuse agonie. L'infortuné aurait expiré dans le silence et dans la solitude, si ses derniers regards n'eussent rencontré un aga et tout son cortège de musul-

mans altiers qui faisaient grand bruit pour arriver jusqu'au lit de douleur du monarque et y déposer les paroles du divan. Olszowski eut peine à éloigner ce messager funeste. Une caisse mystérieuse, qu'il ne voulait ouvrir qu'aux yeux du roi, le faisait soupçonner d'apporter à Koributh, avec des menaces hautaines, le Caftan d'honneur ou plutôt de servitude. Michel expira sans recevoir le honteux présent qu'il avait encouru, sans entendre les cris de joie que suscita la nouvelle de la glorieuse réparation des hontes de Boudchaz, sans voir tous les palatinats députer vers Sobieski leurs plus illustres citoyens, et se couvrir de colonnes triomphales à la gloire du sauveur de la patrie. Cette mort prématurée lui fut une délivrance aussi bien qu'à son pays. 1673. novembre.

Ainsi finit Michel Koributh Wieçnowieçki, à l'âge de trente-cinq ans, après quatre ans et quelques mois de royauté. On ne peut considérer ce règne sans une pitié profonde. Tout y est calamité pour le prince aussi bien que pour ses peuples. Il vit au milieu des trahisons. A ses disgraces privées se joignent de toutes parts les

1673. novembre. malheurs publics. Il n'a de l'ambition que ses désespoirs. Son ame est toujours en proie ou à l'envie ou à l'épouvante. Enfin, ses chagrins semblent quelquefois passer ses fautes. On dirait que la Providence châtie la médiocrité à l'égal du crime chez ces hommes, privilégiés ou misérables, qui ont reçu du sort et accepté la tâche de gouverner les hommes.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE VI.

INTERRÈGNE ET ÉLECTION.

(11 nov. 1673 — 24 juin 1674.)

SOMMAIRE.

L'archevêque de Gnesne Interroi. Formalités de l'interrègne et précautions extraordinaires contre les dangers du dedans et du dehors.— Fêtes en Pologne à la nouvelle de la victoire de Kotzim. Trouble dans l'armée à la nouvelle de la mort du roi. Désertion des Paz. Désertion générale. Les Turcs rassurés.— Impressions de l'Europe. Nombreuses candidatures.— Diète de convocation. Diétines anté-comitiales.— Tentative et armemens de l'Autriche. Armemens de la Porte. Armemens des Moscovites. — Camp électoral; champ de Vola. — Guerre de la Lithuanie et de la Pologne. Faction d'Autriche, faction de France. Duc de Lorraine, duc de Neubourg. Disparution des autres candidats. Discorde universelle. Préparatifs hostiles. — Ouverture de la diète. Travaux préliminaires. Propositions des deux compétiteurs. Motion des Paz pour l'exclusion d'un Piast.— Arrivée de Sobieski. — Introduction des ambassadeurs. — Succès du plénipotentiaire de Louis XIV. Le parti de France relevé. Motion de Sobieski en faveur du grand Condé. — Trouble dans le camp lithuanien.— Tentative de transaction repoussée par Éléonore. Emportemens des Paz; terreur. Factions en bataille. — Hymnes sacrés. Délibération régulière. Sobieski proposé. Sobieski élu.— Protestation des Paz. Dispositions à la guerre civile.—Retour des Lithuaniens au camp électoral. Motion de Sobieski en leur faveur. Élection unanime du roi Jean Sobieski. — Derniers efforts d'Éléonore. Proposition de divorce repoussée par Sobieski. Discussion sur les *Pacta conventa*. Nouvelle d'une invasion des Turcs. Conclusion définitive des débats. Avènement solennel de Jean III. — Sensation au dedans et au dehors. — Destinée de Charles de Lorraine et de l'archiduchesse Éléonore.

LIVRE SIXIÈME.

Interrègne et Élection.

(11 nov 1673 – 24 juin 1674.)

L'ARCHEVÊQUE de Gnesne, primat de Pologne, légat-né du Saint-Siége, et premier sénateur de la république, gouvernait de droit les interrègnes. Le prince Florian Czartoriski, prélat habile et respecté, venait d'être promu au siége primatial. C'était lui qui, du camp de Golembe et de la Convocation de Warsovie, s'était porté comme négociateur, avec l'évêque de Cracovie, André Trzébiçki, au-devant des grands de Lowicz. Mais sa santé était délabrée; des faiblesses fréquentes semblaient présager sa fin prochaine. La reine dont il avait toujours sou- 1673. novembre.

1673. novembre. tenu les intérêts s'empressa de lui envoyer ses litières, pour qu'il pût venir prendre les rênes du gouvernement. Elle se promettait de les tenir pour lui, et trouvait un égal avantage à s'emparer et de son pouvoir, et de son nom, et de ses vertus.

L'archevêque Interroi annonça aux palatinats et aux districts, par des circulaires appelées universaux, la mort du monarque, et son propre avénement à la régence. Il se hâta aussi, suivant l'usage, de fermer tous les accès du territoire polonais aux étrangers, d'ordonner que les lettres arrivant du dehors aux sénateurs fussent décachetées, et que celles qu'ils pourraient écrire à l'armée fussent saisies; de prohiber la sortie des chevaux et des armes; de garnir de troupes les frontières; de faire abattre les arbres sur les chemins pour assurer à sa police débile un plus facile succès; précautions bizarres qui annonçaient la faiblesse de la constitution et les alarmes des sages, mais qui ne suffisaient ni pour repousser les invasions, ni pour empêcher les intrigues et l'or des cours de passer.

L'archevêque fit aussi fermer tous les tribunaux, pour indiquer que la justice était tarie à ses sources; il prépara la formation des tribunaux extraordinaires de Kaptur, cours souveraines, nommées ainsi du capuchon qui les avait apparemment distinguées autrefois, puissantes prévôtés qui devaient maintenir l'ordre public dans ce sommeil de l'autorité suprême. En même temps, Czartoriski ordonna que chaque Polonais tînt ses armes préparées comme dans un grand danger; singulière nation, qui marquait si bien, durant les interrègnes, son effroi de l'anarchie, et rendait de tels hommages à la royauté absente, pour remettre l'anarchie en vigueur dès que le pouvoir royal viendrait à revivre! 1673 novembre.

Czartoriski avait publié d'abord la prohibition accoutumée des réunions publiques, des danses, des jeux, de tout ce qui troublerait le recueillement du veuvage de la patrie. Mais cette loi ne fut pas observée; ceux qui l'avaient faite ne pouvaient prévoir un règne comme celui de Michel, ni une journée comme celle de Kotzim. Dans

1673. décembre. 4. le temps que la nouvelle de ce magnifique fait d'armes parvint à Warsovie, de vives sollicitudes préoccupaient tous les esprits sur le sort de l'armée; Éléonore croyait Sobieski perdu, et l'aga de Mahomet IV exigeait avec hauteur du sénat le tribut qu'il était venu lever sur Michel mourant. La joie publique fut égale aux terreurs qui l'avaient précédée; cette joie tint de l'ivresse. Les temples, les places, les foyers domestiques retentirent de chants de triomphe. La formalité du deuil national se perdit dans les longues fêtes de la victoire. Il fallut que la reine elle-même quittât ses vêtemens lugubres pour prendre part à ces fêtes. En ce moment, la
12. dépouille du roi qui n'était plus arriva. Michel revenait occuper sa place dans le palais de Warsovie, et y attendre, suivant l'usage, sur un lit de parade, qu'un autre siégeât au trône pour pouvoir s'acheminer enfin, sous la conduite de son héritier, parmi les joies d'un couronnement, vers le dernier séjour des monarques polonais. Le char funèbre de Koributh passa inaperçu sous les arcs de triomphe dressés à son glorieux

rival. Tout le monde était occupé à célébrer le héros de la Pologne; personne ne songeait à honorer son roi. 1673. décembre.

En échange de la nouvelle de ses prodiges, l'armée avait appris cette mort de Koributh. Maîtresse alors de Jassy et de toute la Moldavie, elle était en pleine marche sur le Danube. Le grand-seigneur s'était enfui de Silistrie jusqu'à Constantinople, au bruit des désastres d'Husseim, et un corps de vingt-cinq mille Osmanlis, qui couvrait la Walaquie, venait d'être écrasé sous les pas des Polonais victorieux. En apprenant l'interrègne, cette armée triomphante s'émut et s'arrêta. Les officiers, les généraux s'assemblèrent en tumulte. Quand s'accomplirait l'élection? Quel chef serait donné à l'armée? quel roi à la république? « Ayons, dit Sobieski, « un prince, de génie assez éprouvé pour con-« duire la guerre, d'âge assez mûr pour ai-« mer et vouloir la paix. » En parlant ainsi, il songeait à Condé. Paz lui supposa d'autres pensées. « Ayons, avant tout, s'écria le Lithuanien, « un prince célibataire, pour qu'il puisse s'unir à

1673. décembre. « l'archiduchesse Éléonore, nous épargner ainsi « la charge d'un douaire dispendieux, et conserver « ver à notre patrie l'utile alliance de la cour impériale. » Il dit, et désertant les enseignes du grand-hetman de la couronne, il entraîna ses troupes loin du théâtre de leurs communs exploits.

Une émulation de désertion et de fuite se prononça aussitôt dans les rangs polonais. Des palatinats entiers abandonnaient leur poste. On avait à mettre en sûreté les dépouilles de l'Orient, autant qu'à se rapprocher de cet autre champ de bataille qu'une élection allait ouvrir devant les passions contraires. Sobieski était resté presque seul. Les ordres souverains du primat l'enlevèrent aux débris de son armée sous un prétexte frivole. Tout plein alors de l'espérance de *remplir sa victoire*, ainsi que s'exprimaient les gazettes françaises, entouré des députés des Moldaves et des Walaques qui lui demandaient et des chefs et des lois, prêt à rejeter Caplan pacha fugitif dans les champs de la Bulgarie, prévenu des soumissions hâtives de Doroszensko, heureux d'avoir en un jour changé la

face de l'Orient et du Nord, en un jour tout lui échappait. Caplan suspendit sa retraite précipitée. La Walaquie retomba dans ses hésitations. Le hospodar de Moldavie, deux fois transfuge, courut porter à Constantinople sa tête repentante. Les Turcs de Kaminiek reprirent courage. On n'entendit plus parler des transactions méditées par Doroszensko. L'Osmanli ne pouvait comprendre qu'une armée victorieuse eût ainsi disparu. Michel avait fait du mal à sa patrie jusque dans le cercueil. 1673. décembre.

Pendant ces revers de fortune, l'Europe n'était pleine que de la victoire fabuleuse dont les fruits couraient de tels hasards. Il semblait qu'en couronnant de gloire le front de Sobieski, le lendemain du jour où la mort avait précipité Wieçnowieçki du trône, la Providence même eût voulu marquer son successeur du sceau de l'élection divine. Les feuilles officielles de France disaient que le grand-maréchal « s'était rendu par là digne du trône qu'il avait sauvé.» Clément X, en retour de l'étendard des infidèles, lui envoya l'épée bénie, présent accoutumé du Saint-Siége

1673. décembre. aux monarques polonais, et le digne journal du grand siècle, la correspondance de madame de Sévigné, six mois avant que la diète d'élection se réunît, s'exprimait ainsi :

A Paris, vendredi 22 décembre 1673.

« Il y a *une nouvelle de l'Europe* qui m'est en-« trée dans la tête; je vais vous la mander contre « mon ordinaire. Vous savez que le roi de Po-« logne est mort. Le grand-maréchal, mari de « mademoiselle d'Arquien, est à la tête d'une ar-« mée contre les Turcs. Il a gagné une bataille si « pleine et si entière, qu'il est demeuré quinze « mille Turcs sur la place. Il a pris deux bassas ; « il s'est logé dans la tente du général; et cette « victoire est si grande, *qu'on ne doute point* qu'il « ne soit élu roi, d'autant plus qu'il est à la tête « d'une armée, et que la fortune est toujours « pour les gros bataillons. Voilà une nouvelle qui « m'a plu. »

La nouvelle de l'Europe était singulièrement hasardée. C'est que l'Europe jugeait des destins de Sobieski par sa gloire; on oubliait les passions

déchaînées au sein de sa patrie. L'hetman de campagne Démétrius Wieçnowieçki, la reine, les Paz, appelaient à grands cris le duc de Lorraine; et les Paz entraînaient à peu près toute la Lithuanie. L'ordre équestre semblait devoir appartenir encore à la veuve du feu roi. Éléonore écrivit elle-même aux diétines, afin de leur recommander ses intérêts; et elle envoya son confesseur engager à Vienne ses pierreries en même temps que solliciter des subsides de son frère, pour pouvoir joindre la corruption à tous ses moyens d'entraînement. Encouragé par ses promesses, Lorraine quitta l'armée du Rhin; il accourut sur la frontière, présentant à ses amis l'appui de son bras, au défaut de plus puissans secours. L'empereur aussitôt leva une nouvelle armée pour occuper les confins de la Silésie et de la république. Le royaume fut inondé de pamphlets, où l'injure était prodiguée à tout ce qui faisait ombrage au candidat de la cour impériale. Sobieski était alors à Zolkiew, consacrant les soins de sa vive tendresse à la grande-maréchale, dont une subite maladie avait

1673. décembre.

1673. décembre. mis les jours en danger. On assura qu'il l'avait empoisonnée pour pouvoir prétendre à la main d'Éléonore. Ses amis répandirent que c'était Éléonore qui avait préparé ce crime pour pouvoir offrir sa main au héros de la Pologne. L'une des deux versions aurait probablement été adoptée par l'histoire, et se serait établie dans l'opinion de la postérité. Sur ces entrefaites, madame Sobieska guérit.

1674. janvier. Quand l'Europe vit la brigue et les chances de Charles de Lorraine, tout ce qu'il y avait de princes qui s'ennuyaient de vivre sur les marches des trônes tournèrent à leur tour des regards ambitieux du côté de la Pologne. Ils n'auraient pas songé à se porter pour compétiteurs du vainqueur de Kotzim. Charles, avec tout l'éclat de sa jeunesse et de ses succès, leur imposait moins; et des candidatures, des émissaires, des présens, de l'or arrivèrent presqu'à la fois de tous les bouts du monde. C'étaient l'un des fils de l'électeur de Brandebourg; le prince d'Orange, illustre alors par l'admirable défense de sa patrie, et plus tard roi d'Angleterre; le duc

d'York, le même qui perdit, sous le nom de Jacques II, ses trois royaumes; Georges de Danemarck, frère de Christiern V, à qui la reine-mère donnait trois millions de florins pour soutenir ses prétentions, mais qui, malgré ses offres d'abjuration, trouvait, comme tous ces princes, un obstacle décisif dans le culte qu'il professait. C'étaient encore l'impétueux Don Juan d'Autriche, le prince de Parme, le duc de Mantoue, le jeune Rakoci, Maximilien de Bavière, le comte de Soissons, les deux Vendôme, d'autres princes du sang de France. Enfin, il n'était pas de familles souveraines qui, pour tenter la Pologne, ne présentassent à ses suffrages ce qu'elles possédaient de plus brillant en valeur et en renom. La maison de Savoie, la maison d'Este, celle de Gonzague étaient sur les rangs. Michel Abaffi, prince de Transylvanie, s'y plaçait, apportant, pour dot, ses richesses, sa bravoure et une nouvelle barrière contre les Ottomans. Le czar, Alexis Michaelowitz, proposait toujours un de ses fils, frère aîné de celui que l'univers a connu sous le nom de Pierre-le-Grand; 1674. janvier.

1674. janvier. le vieux duc de Neubourg reprenait avec ardeur la brigue qu'il avait soutenue dans la dernière élection sous les auspices des cours de Vienne et de Saint-Germain; et nombre de Polonais, les gens de guerre surtout, convaincus qu'il fallait à la fois des trésors et des armées pour lutter contre le prince de Lorraine, pensaient, comme Sobieski, au grand Condé.

Le 15 janvier, se réunit à Warsovie la diète qu'on appelait de Convocation, celle où la Pologne fixait par ses représentans le jour et le mode de l'élection d'un roi. A peine assemblés, les comices cherchèrent dans leurs rangs le vainqueur de Kotzim. Inquiets de régler les intérêts publics en l'absence de ce grand citoyen, le sénat et les nonces l'appelèrent malgré les efforts de la reine. Mais il ne vint pas. Son ame était blessée des manœuvres et des calomnies des partisans de Charles et d'Éléonore. Vainement la diète condamna un libelle de cette faction, injurieux pour la mémoire de Jean Casimir et de la feue reine, à être brûlé par la main du bourreau : rien ne put le fléchir.

Quoique absent de la diète, son génie parut y présider : elle fut calme et sage. Les Paz, auteurs et soutiens de la grandeur de Michel, voulurent que l'exclusion fût donnée à un Piast dans l'élection prochaine. Ils alléguaient pour prétextes tous les malheurs du règne précédent : c'était se faire arme contre Sobieski de leur propre ouvrage. Les nonces, aussi bien que les grands, avaient à cœur de ne pas faire cette injure au nom polonais ; ils refusèrent de décréter aussi que le nouveau roi dût être nécessairement célibataire. De toutes les qualités que pût avoir un prince, c'était celle qu'appréciait le plus Éléonore. La diète ne se crut point le droit d'entraver par des délibérations prématurées la volonté de la république. On se borna au soin de voter les impôts de guerre, d'envoyer surtout des ambassadeurs dans le monde entier, sans oublier le Portugal, pour solliciter, ou plutôt, il faut le dire, pour mendier des subsides. L'assemblée décida enfin qu'il n'y aurait que trois semaines au lieu de six, pour les travaux de l'élection ; et Sobieski lui écrivant de Zolkiew,

1674. janvier.

février.

1674. février. qu'il importait de mettre un terme prochain aux dangers de l'interrègne, parce que les Turcs, revenus de leur terreur, et impatiens, disaient-ils, de châtier, dans le sang, la rébellion de Kotzim, recommençaient à porter en avant leurs lignes profondes, les nonces fixèrent tout d'une voix au 20 avril l'ouverture des comices qui devaient donner un roi à la Pologne.

On avait deux manières de pourvoir à l'élection. Ce grand acte de la souveraineté nationale s'accomplissait ou par une diète simple, composée des mandataires du pays, le sénat et les nonces territoriaux; ou par une diète à cheval, assemblée terrible de l'ordre équestre, c'est-à-dire de la nation entière, accourant en armes pour élever son nouveau chef sur le pavois.
22. Avant de se séparer, la Convocation décida l'adoption du premier mode, celui qui offrait le moins de chances, sinon aux manœuvres de l'étranger, du moins aux attentats des partis et au développement des discordes civiles.

La fin de l'hiver s'écoula dans les sollicitudes de l'interrègne : les palatinats en mouvement

pour tenir les diétines, nommer des députés à la diète électorale et dressér leurs instructions souveraines ; les mille discordes de la Pologne et de la Lithuanie, de la petite et de la haute noblesse, des divers palatinats, des principaux seigneurs entre eux, éclatant de toutes parts ; ces querelles irritées par la grandeur du débat ; les factions prenant un corps, un nom, un but, et à peine formées, à peine vendues, déjà terribles et implacables ; cette scène d'emportemens désastreux et d'infames trafics, dominée par la dépouille de celui dont la succession les provoquait ; près de ces restes glacés une veuve, une reine faisant jouer tous les ressorts afin de porter le sceptre en des mains amies, et de passer elle-même, s'il se pouvait, avec le sceptre et la couronne, à leur nouveau possesseur ; plus loin, l'Europe attentive et avide ; les émissaires secrets jetés en avant ; les armées précipitées sur toutes les frontières de la Pologne ; les ambassades magnifiques s'avançant à grand bruit de tous les coins de la chrétienté pour venir marchander ce trône que cent ans plus tard on ne se donnera

1674. février.

1674. mars. plus la peine d'acheter : tel est l'instructif spectacle proposé alors au monde par cette république sans corps de nation, par cette monarchie sans fixité, dont l'existence ne tenait plus qu'à la faiblesse, aux discordes, aux illusions de ses voisins, ou à la grandeur d'un homme! Pendant que le royal héritage mettait ainsi la Pologne en feu, Sobieski continuait de goûter, après les longues agitations de sa vie, les douceurs de son premier repos, entre Marie d'Arquien ranimée et le tombeau de Zolkiewski, tenant de là encore, en respect, par son seul voisinage, le Moscovite, le Turc et le Tartare.

Les affaires et les intrigues venaient le chercher jusque dans sa solitude. Tous les agens de l'étranger, tous les meneurs des factions, tous les grands, couraient de Warsovie à Zolkiew, et tous essayaient d'entraîner dans leurs brigues le vainqueur de Kotzim. On circonvenait surtout madame Sobieska; les Impériaux essayaient sur elle toutes leurs séductions dans l'espoir de l'attacher aux intérêts d'Éléonore. La cour de Vienne avait

entrepris de profiter de l'état languissant de l'archevêque et de la retraite de Sobieski, pour faire remettre les rênes de la république à la veuve de Koributh; et des troupes autrichiennes cernaient la Petite Pologne, prêtes à soutenir cette prétention extraordinaire. Le grand-maréchal sortit alors de son repos; il jeta des troupes dans Cracovie, à Czentochowa, sur toute la frontière. Et, comme le Turc poussait ses armemens avec une vivacité effrayante, que le czar Alexis portait sur le Borysthène près de cent mille hommes, sous prétexte de défendre ses propres confins de l'invasion des Osmanlis, Sobieski s'occupa de fortifier les passages du Dniester, de jeter des partisans jusque dans Jassy, et de recomposer la milice. A la tête d'une commission militaire, successivement réunie à Lemberg et à Lublin, il travaillait à armer en quelque sorte d'une ceinture de fer la république partout menacée.

1674. mars.

Les diétines, cependant, poursuivaient leurs travaux orageux. Tous les partis essayaient là leur pouvoir. Chacun voulait obtenir l'exclusion de ses adversaires. La Lithuanie, docile au vœu

1674. mars. des Paz, exclut ainsi les Piasts. Dans leur effroi d'être contraints d'obéir à un fils de la Pologne, plusieurs des palatinats du grand-duché allèrent jusqu'à déclarer que la vieille union des deux états serait rompue si ce *veto* n'était pas respecté. Les diétines polonaises, sans donner l'exclusion à personne, partagèrent leurs affections entre la foule de princes qui briguaient les suffrages. Georges de Danemark semblait avoir les vœux des provinces occidentales du royaume, celles où la réforme comptait le plus de partisans. Un palatin présenta son portrait à Éléonore; elle agréa ce nouveau prétendant, et, soit feinte pour détourner de Lorraine les haines des partis, soit résolution d'écarter, à quelque prix que ce fût, l'influence française, soit encore triomphe passager du prince de Lobkowitz sur la faveur de Charles, Léopold promit d'intercéder pour le prince danois près le Saint-Siège, et d'obtenir les dispenses nécessaires à la reine afin de l'épouser. Le père, alors cardinal Nitard, était à Rome, dans son exil brillant, le négociateur de cette nouvelle intrigue. Apparemment qu'il re-

doutait la brigue de Don Juan d'Autriche, et voulait venger aux bords de la Vistule ses revers de Madrid. 1674. avril.

Cependant, les ambassadeurs arrivaient en grande pompe, interrogeant les factions, donnant beaucoup, promettant davantage, apportant à chaque seigneur considérable des lettres de leurs maîtres, où la prière se produisait sans dignité et la corruption sans déguisement. A mesure qu'on approchait du terme de la tourmente, les orages s'amassaient ainsi sur un seul point du territoire. Les palatinats étaient devenus tranquilles en devenant déserts. Les paysans, les moines et les bourgeois y restaient seuls; c'est à Warsovie que tout affluait. Les sénateurs et les nonces territoriaux avaient devancé les ministres des couronnes; et sur les pas des membres de la diète accourut par habitude, par cupidité, par orgueil, par passion, l'ordre équestre presque tout entier. Une innombrable population de domestiques de rangs divers, nobles la plupart comme leurs maîtres, augmentaient ce concours immense. Presque tous les

1674. avril. corps de l'armée y brillaient. Les Juifs, marchands, médecins, conseillers, intendans, créanciers de la noblesse, les Juifs s'étaient aussi précipités, comme sur une proie long-temps guettée, sur cette province de Masovie dont Warsovie est le chef-lieu, et dont le séjour leur était interdit en tout autre temps que la tenue des diètes d'élection. Ce n'était pas trop de la campagne de Warsovie, transformée à six lieues à la ronde en un vaste camp, pour servir de demeure à tous les hôtes que la capitale voyait se presser vers ses remparts, et de champ de bataille à tous les partis qui venaient y poursuivre la victoire.

La plaine de Vola, à l'occident de Warsovie, sur le chemin de France, avait été consacrée, dans ces derniers temps, au camp électoral. Henri de Valois y fut élu le premier, un siècle auparavant. Là vient d'être élevé, aux frais de la république, un vaste pavillon de bois, le szopa(1), où l'Interroi et le sénat siégeront. Ce n'était au-

(1) De ce mot slave se sont formés l'anglais shop, et le français échope.

trefois qu'une sorte de dais d'honneur, soutenu simplement par des colonnes légères et ouvert de tous côtés. Maintenant des fossés l'entourent comme une citadelle; il est fermé aux regards ainsi qu'aux aggressions, depuis que les violences de la petite noblesse ont porté le trouble dans le collège des grands et mis en péril leurs jours. C'est là qu'ils tiennent leur *rota*, leur cercle délibérant; trois entrées restent toujours ouvertes, celles de l'occident et du midi, pour la grande et la petite Pologne, celle de l'orient pour la Lithuanie; et les délibérations ont lieu en plein air, afin que l'ordre équestre puisse avoir l'œil sur ses représentans.

1674. avril.

Déjà l'impatiente pospolite bat cette enceinte de ses flots bruyans, comme une armée qui attend le signal pour livrer l'assaut. Les innombrables faisceaux d'armes; les tables immenses autour desquelles chaque faction réunit ses clients; mille joutes au javelot ou à la lance; mille escadrons qui croisent leurs manœuvres; mille cortèges de palatines, de castellanes, de sénatrices qui vont distribuant des exhortations

1674. avril. et des largesses ; mille cavalcades de gentilshommes qui se promènent, suivant l'usage, leur hache à la main, luttent de vitesse et débattent en courant les plus chers intérêts de la république; nombre de combats nés de l'ivresse et finis dans le sang, toutes ces scènes de tumulte, de plaisir, de discussion, de guerre, vraies images de la Pologne, remplissent au loin la plaine.

L'arène est fermée par un cercle vaste et profond de tentes qui embrassent entre leurs flèches sans nombre, comme dans une ceinture épaisse, et le champ de Vola, et les bords de la Vistule, et les clochers de Warsovie. On dirait un amphithéâtre de montagnes neigeuses, dont les contours se détachent des vapeurs d'un horizon lointain par leur éclatante blancheur. Ce camp est une autre ville, une autre capitale qui a ses marchés, ses jardins, ses hôtelleries, ses monumens. Là, les grands déploient leur opulence asiatique; là, il y a rivalité de faste entre tous les nobles, entre tous les palatinats : et l'étranger qui voit pour la première fois ce luxe, digne des derniers

peuples dont l'existence ait été errante et nomade, ne se lasse pas d'admirer tantôt ces hôtels immenses, ces portiques, ces colonnades, ces galeries de toiles peintes ou dorées, tantôt ces châteaux forts d'étoffes de coton et de soie avec leurs ponts-levis, leurs tourelles, leurs créneaux. Grace aux dernières victoires, les Turcs ont fait les frais de la plupart de ces magnificences. Tel est un palais qui surpasse tout le reste en richesse aussi bien qu'en grandeur. A voir le nombre des écuries, des cuisines, des salles de bain ou de conseil, l'élégance de leur architecture orientale, le haut prix des tentures, le goût des dessins, la profusion des baguettes, des pommes, des croissans d'or, on dirait quelque sérail des califes, transporté par enchantement du fond de l'Asie aux rives de la Vistule. La victoire a fait ce prodige : ce sont les tentes du lieutenant de Mahomet IV à Kotzim. L'écu de Sobieski absent les décore. Ses cliens, ses concitoyens du palatinat de Russie se font gloire de s'y montrer établis; et, en contemplant les trophées où éclate la splendeur

1674. avril.

1674. avril. des Osmanlis, la foule étonnée prend une opinion plus haute encore du sauveur de la Pologne et de son dernier triomphe.

Les Lithuaniens campaient sur la rive droite de la Vistule, et le grand-hetman du duché, Michel Paz, ayant amené toute son armée comme pour dicter des lois à la Pologne, Sobieski avait envoyé au régiment de Dënhoff l'ordre d'occuper le pont qui unissait les deux rives. Paz alors s'empare de toutes les maisons de Warsovie que l'or lui peut livrer, et on ne tarde pas à savoir qu'il y a entassé, jusques dans les caves même, des gens de guerre. Ces dispositions ennemies n'annonçaient que trop d'affreux déchiremens. Il y avait guerre entre la Lithuanie et la Pologne. Chaque rencontre était un combat; les hostilités s'étendaient jusqu'au jeu sanglant des *Klopêches*, confédérations d'enfans de la ville, ou de pages et de valets, qui s'amusaient d'ordinaire à se former en troupes, à élire un maréchal, choisir un champ de bataille, et se combattre à outrance. Cette fois il se sont distribués en troupes lithuaniennes et

polonaises, ont arboré les couleurs des deux États, pris même des armes à feu pour mieux simuler les procédés de l'ordre équestre, et ils portent au loin le trouble par leurs marches, la désolation par leurs assauts. Leurs chocs ensanglantent la plaine; les villages sont en feu; les huttes sauvages dont se composaient alors les faubourgs de Warsovie sont envahies sans cesse et saccagées dans ce jeu terrible, inventé apparemment pour dresser l'enfance à la guerre civile, et mettre à la portée du servage même les jouissances de l'anarchie. 1674. avril.

On le pressent assez : tandis que, dans l'élection précédente, la république était scindée en partis nombreux parmi lesquels dominaient ceux des grands et de l'ordre équestre, cette fois les anciennes discordes se perdirent pour un moment dans des combinaisons nouvelles. Il ne se prononçait que deux factions domestiques. Les rivalités de deux hommes, de deux généraux illustres les avaient formées : c'étaient la Lithuanie et la Pologne.

Il ne devait non plus y avoir que deux com-

1674. avril. pétiteurs. Les diètes polonaises étaient devenues d'autres champs de bataille, où se rencontraient les grands pouvoirs qui luttaient pour l'empire du monde. A mesure qu'approchait le moment où les travaux du camp électoral allaient s'ouvrir, il était plus facile de reconnaître que tous les concurrens s'effaçaient, écrasés dans le respect du *peuple électeur* par les sollicitations des deux cabinets, des deux dynasties qui tenaient la chrétienté partagée sur leurs différens : c'étaient l'empereur et Louis XIV.

Ainsi la foule des princes sans crédit et sans puissance, qui avaient compté sur leur nom, leur bonne mine ou leur étoile pour charmer Éléonore et la Pologne, étaient peu à peu tombés dans l'oubli. La brigue de Georges de Danemark s'était épuisée avec les trois millions qu'il avait reçus de sa mère ; le cabinet impérial ne pensait plus à lui. La diversité de culte suffisait pour écarter aussi le prince de Transylvanie, malgré la riche dot qu'il apportait. Le czar et son fils ne furent pas plus heureux. Alexis parlait moins cette fois d'appuyer ses prétentions de cent mille hommes :

sa puissance lui était un obstacle plutôt qu'un secours. Les Lithuaniens, de qui seuls il pouvait espérer l'assistance, craignaient de compromettre le succès de leur cause en portant quelques voix sur lui. Vainement les moines grecs voulurent se montrer pour ranimer le zèle de la religion : ils firent crier la Pologne au schisme; et les ambassadeurs moscovites vinrent exciter par leur air sauvage, leur saleté, leur bas négoce de pelleteries du Nord, la risée de Warsovie. En ce temps-là, si les légations russes se montraient fréquemment à l'Europe, ce n'était pas dans l'unique intérêt de la civilisation et de la politique. Les marchands en crédit obtenaient de la faveur du prince l'envoi et le privilège de la plupart de ces ambassades. Un grand seigneur était mis à la tête de l'expédition pour en couvrir le véritable but par l'éclat de sa naissance. Sous le nom de gentilshommes, une armée de marchands l'environnaient. Le czar leur donnait de riches habits qu'ils devaient rétablir au retour dans les garde-robes impériales, et le knout faisait justice de quiconque avait gâté outre mesure, dans les or-

1674. avril.

1674. avril. gies accoutumées, ces ornemens d'emprunt. D'énormes convois de fourrures formaient les bagages de la légation; et, campant tous ensemble dans les cours des bâtimens qu'on leur donnait pour demeure, ils se gorgeaient d'eau-de-vie, et vendaient leurs denrées jusqu'à ce que, les chalans venant à manquer, on déclarait la mission finie. Lors même que les missions étaient sérieuses, la diplomatie moscovite ne marchait pas sans que le trafic ne fût de compagnie avec elle; il faisait toujours, avec l'ivrognerie et la brutalité, le fond de son nombreux cortège. La Pologne avait alors d'autres spectacles. Toutes les magnificences de l'Europe policée se pressaient dans les murs de Warsovie. Honteux de leur prédilection barbare, les Lithuaniens, que la ferveur religieuse avait fait hésiter un moment, se rangèrent, avec les autres palatinats du Grand-Duché, au vœu d'Éléonore; la Lithuanie se trouva unanime pour porter Charles de Lorraine.

Léopold, toujours ambitieux de plier la république au double joug de ses intérêts et de ses maximes, brûlait d'y prolonger le règne de

sa sœur. Elle obtint sans peine qu'il secondât de toute sa puissance le vœu du Grand-Duché pour l'élévation de son amant. Le crédit de Lobkowitz était ébranlé; ce ministre, qui avait en haine l'illustre Lorrain, allait tomber du faîte de la puissance dans l'exil et les cachots; et le prince Charles captait les bonnes graces de l'empereur, en cachant à ce protecteur ombrageux sa fierté aussi bien que son génie. Il plaisait par un certain air médiocre et borné, qui ne l'empèchait pas de gagner des batailles. Pour employer le langage d'un contemporain (1), « il se tra- « duisait selon l'esprit secret et jaloux de la cour « impériale. » Le comte de Shafgotsh, ambassadeur de Léopold, eut ordre d'offrir à tous les grands seigneurs polonais, pour les lier à la faction lithuanienne, des titres de princes du Saint-Empire; on nommait même ceux qui avaient reçu de lui des joyaux de cent mille écus. 1674. avril.

Charles était le seul des candidats dont les couleurs fussent hautement arborées. Mais on

(1) L'éditeur du Testament politique de Charles V, duc de Lorraine, Leipsik, 1699.

1674. avril.

ne doutait point dans le champ de Vola, qu'il ne trouvât, cette fois encore, un rival redoutable dans le vieux duc de Neubourg. Ce n'était plus pour soi que le duc briguait l'élection : c'était pour Philippe, l'aîné de tous ses fils, âgé de quatorze ans. Nombre de Polonais semblaient disposés à aimer dans le sang bavarois une opposition héréditaire à la maison d'Autriche, d'immenses richesses, des promesses plus grandes encore, et l'appui du roi de France.

Inquiet des chances de succès de Charles, son ennemi personnel, Louis XIV s'était résolu à porter, sur quiconque pourrait s'ériger en prétendant considérable, sa puissante influence. Il avait trop à cœur d'écarter le prince lorrain, pour compromettre son crédit dans la tentative d'élever au trône un prince de son propre sang. Bien que victorieux encore, et même conquérant, tout en combattant l'Europe conjurée, il voyait les dangers s'amasser autour de sa couronne. Les Hollandais balançaient toujours sa fortune. Ils avaient attaché le peuple anglais à leur cause, et le peuple anglais forçait la main à son roi.

L'Allemagne était en feu. L'inimitié de l'Espagne 1674. avril.
entraînait celle de la plupart des puissances de l'Italie, et la muette obéissance des Français ne laissait pas que de cacher des agitations menaçantes. Le chevalier de Rohan, l'un des plus puissans noms de France, la marquise de Villars, d'autres seigneurs, accusés d'avoir voulu vendre aux Hollandais une petite place des bords de la Seine, allaient avoir la tête tranchée pour quelque grand complot que l'histoire, fidèle aux déclarations officielles de la chambre ardente, désigne simplement comme une ignoble transaction, mais où le nom des coupables dit assez qu'il y avait de plus hauts mobiles, et dans lequel en effet les gazettes d'Amsterdam célébrèrent le projet d'ériger en république la Normandie et la Bretagne (1). Sous le poids de ces guerres et de ces victoires, le malaise de la nation allait croissant.

(1) Il est difficile de déterminer aujourd'hui quels furent les desseins de ces nobles conjurés. Mais on ne peut douter que leurs complots ne fussent tout politiques. Pélisson, qui suivait alors la cour, écrivait de Versailles le 14 septembre : « On lui a trouvé (sur la Truaumont) deux « manifestes, l'un français pour exciter les peuples de Normandie contre « le roi ; l'autre latin, qui est, à ce que je puis entendre, une manière de

1674. avril. Louis sentait le besoin d'alliés; l'adoption de Philippe de Neubourg engageait dans ses liens une des plus opulentes maisons d'Allemagne, héritière de la maison palatine, et unie par le sang aux successeurs des Wasas. C'était attaquer à la fois Léopold dans l'Empire, en Pologne et dans le Nord.

Tels étaient les compétiteurs entre lesquels la république et l'Europe semblaient devoir être partagées. Les cours se trouvèrent obligées de se distribuer selon leurs alliances, et les factions selon leurs penchans, sous les deux bannières.

Cependant, quoique peu à peu ces noms de France, de Pologne, de Neubourg, d'un côté, et de l'autre ceux de Lithuanie, de Charles, d'Éléonore, d'Autriche, parussent également liés entre eux, il s'en fallait de beaucoup que le parti

«projet pour la réformation de l'état; il y avait quelque dessein bizarre «de se saisir du Pont-de-l'Arche et de quelques autres postes.» Cette exécution de l'un des plus grands seigneurs du royaume n'est pas même indiquée dans le *Siècle de Louis XIV*, tant le misérable crime que la cour eut soin de lui imputer a trompé les historiens sur la nature de cet événement.

français fût aussi compact et aussi assuré que celui 1674. avril.
des Paz. Le parti français n'avait point de lien. Les palatinats de la couronne s'y dévouaient, surtout en haine du vœu exprimé par ceux du Grand-Duché. Mais la France comptait encore des ennemis invétérés dans les rangs de la petite noblesse. Et les grands, délivrés désormais de l'obscur Wieçnowieçki, ne laissaient pas que d'être enclins à prendre fait et cause pour sa veuve, par ambition, par jalousie, par plaisir d'obéir à une fille des Césars, par penchant pour ce trône impérial qui les décorait de titres pompeux. Dans le sacerdoce mêmes fluctuations : il suffisait que le haut clergé eût, depuis le temps de Louise de Gonzague, embrassé les intérêts du roi de France, pour que les moines et les curés prissent à cœur la cause du prince de Lorraine. Ils couraient répétant, d'après les jésuites, émissaires de Charles, que les maisons de Bouillon, de Guise, de Lorraine, desquelles il était issu, comptaient trois cents bienheureux dans le paradis; et, en exaltant à la république un tel patronage, ils produisaient une sensation

1674. avril. d'autant plus profonde, que le candidat soutenu par la France avait contre soi son âge trop tendre, sa famille nombreuse, qui semblait devoir tomber à la charge de la république, par-dessus tout son extraction allemande. L'antipathie des Slaves et des Teutons ne s'était pas perdue dans le cours des siècles. Ce fut l'un des argumens les plus décisifs de ceux de Lithuanie : il était curieux d'entendre les partisans de l'Autriche vociférer sous les tentes et dans les orgies ce proverbe populaire :

Poki swiat swiatem
Polak Niemcowi nie Bedzie bratem.

Le monde aura pris fin
Avant qu'un Polonais puisse aimer un Germain.

On leur opposait ce mot du grand Zamoyski : « Il y a trois choses dont il faut que la Pologne « se défie : la puissance ottomane, la guerre ci- « vile, et les intrigues autrichiennes. »

La discorde régnait donc au sein de la Po-

logne, comme entre la Pologne et le Grand-Duché. Ce n'était dans le champ de Vola qu'affreuses clameurs et chocs meurtriers; l'armée du Grand-Duché tout entière osait brandir ses armes contre ses adversaires du bord opposé de la Vistule. Louis XIV était loin pour porter du secours à ses partisans; et campé dans la Silésie, à la tête d'une armée impériale, réunissant là, dans de perpétuelles orgies, les gentilshommes de la petite Pologne, qui venaient s'enivrer à leur aise, et partaient après avoir reçu un petit écu par tête, le prince de Lorraine annonçait assez l'intention de faire valoir ses titres les armes à la main. La lice n'était pas encore ouverte devant les concurrens, que déjà la malheureuse Pologne voyait de tous côtés la guerre gronder dans ses murs comme à ses portes.

1674. avril.

Enfin, le jour dont l'attente tenait en suspens 20.
la Pologne, et la chrétienté, et la Porte ottomane, le jour où la diète d'élection devait être ouverte, se leva. Le matin, le sénat, les délégués de l'ordre équestre, et l'archevêque qui représentait la royauté, allèrent, dans la vieille cathédrale

1674. avril. 20. de Saint-Jean, implorer les lumières divines pour le choix auquel se liaient tant de destinées. Les trois ordres se rendirent ensuite au palais des rois, et entretinrent la reine Éléonore des regrets de la patrie pour le prince qu'on se félicitait d'avoir perdu ; puis, les nonces territoriaux, les palatins, les castellans, les évêques, le prélat, chef de l'assemblée, montèrent à cheval, pour s'acheminer vers le champ de Vola, entourés de soixante ou quatre-vingt mille gentilshommes, dont chacun pouvait, au bout de quelques heures, être roi, et qui tous portaient dans leur contenance, quelquefois jusque sous la livrée d'un maître, l'orgueil de ce vain et funeste privilège. C'était un curieux spectacle que cette dernière représentation des champs-de-mai antiques, que cet immense concours où des armes et des vêtemens, traditions des temps sauvages aussi bien que les lois, se mêlaient aux pompes d'un luxe désordonné. L'habit français ne se montre point dans cette solennité nationale. Ces fils des Sarmates semblaient vouloir cacher les peaux de bêtes fauves qui les couvraient sous les pier-

reries et l'or. Leur bonnet est de pied de panthère ; des aigrettes de plumes d'épervier ou de héron le surmontent ; des agrafes éclatantes le décorent ; la robe de martre ou de zibeline est doublée de satin, de velours, de brocard ; le doliman est tissu d'argent, la ceinture émaillée de pierres précieuses ; partout brillent sur les fourrures les nœuds de diamans. La main nue de chaque seigneur est ornée d'un riche anneau où ses armoiries sont gravées ; c'est, comme dans Rome antique, le signe de reconnaissance de l'ordre équestre : nouveau témoignage de rapports de race, de coutumes, de traditions, entre les peuples du Nord et quelques-unes des peuplades qui ont fondé la ville éternelle.

1674. avril. 20.

Rien n'égale dans ces somptuosités le luxe des armes. Ce ne sont que doubles poignards, doubles cimeterres semés de brillans, boucliers d'un travail précieux, haches d'argent damasquinées d'émeraudes ou de saphirs, arcs et carquois d'or, qu'on ne porte plus guère que dans les fêtes, en souvenir des vieux usages de la patrie.

1674. avril. 20. Les chevaux participent de ces mélanges de barbarie et de raffinement; souvent ferrés d'argent, souvent peints de couleurs bizarres, ils plient sous le poids des étriers arabes, des sabres, des lances, des framées de rechange, par lesquels les sénateurs marquaient leur état. Les évêques se distinguent d'ordinaire par des chapeaux gris ou verts, des pantalons jaunes ou rouges, des soutanes flottantes, magnifiquement brodées et de couleurs étranges, pour joindre la singularité à la richesse. Souvent même ils dépouillent l'habit pastoral; et, lestes cavaliers, ils se signalent aussi par la beauté des armes et des équipages. Dans la foule de l'ordre équestre, point de gentilhomme si humble qu'il n'essaye de rivaliser ces magnificences. Beaucoup portaient en fourrures et surtout en instrumens de guerre toute leur fortune. Beaucoup avaient vendu leur vote à un ambassadeur ou leur liberté à un homme puissant, pour se faire honneur de quelques ornemens de plus aux yeux de leurs concitoyens. Et le peuple, dont les regards éblouis contemplaient toutes ces merveilles, était presque sans vête-

mens! Sa longue barbe, sa saleté, ses jambes nues, indiquaient, moins encore que son air triste et pâle, toutes les misères de la servitude. 1674. avril. 20.

Chaque palatinat avait des chambellans qui balançaient dans les airs son étendard. C'est autour de cette enseigne révérée que tout ce qu'il y a de nobles libres se rallie, s'agite, s'enivre de patriotisme et de liberté. Le reste fait tumultueusement cortège aux grands dont chacun sert le patronage, et se perd dans les rangs des troupes régulières que ces riches seigneurs traînent après eux; ce sont tantôt des régimens étrangers, allemands, walaques, kosakes, tartares, qu'ils ont à leur solde, ou heyduques hongrois, qui étalent à pied leurs livrées; tantôt des compagnies de volontaires, soit pancernes bardés de fer, soit hussards chargés de cuirasses éclatantes, soit pacolets ou valets d'armes avec le justaucorps de peaux de loup et l'inutile épouvantail de grandes ailes de plumes d'aigle, dispendieuses milices, que l'ennemi n'a jamais vues si nombreuses, et qui ombragent l'immense cortège d'une forêt de

1674. avril. 20. lances aux flammes légères. Une grande pique d'or, chargée de panaches éclatans, attirait, quoique baissée, tous les regards. C'est le bonçuk, qui remplace à la guerre le bulawa ou bâton de commandement des grands-hetmans. Le bulawa d'argent et d'or brille aussi aux mains d'un écuyer. Ce sont des towarzisz lithuaniens qui portent ces insignes. Le grand-hetman, qui s'en fait précéder, n'est pas celui de la couronne. Plus âgé, moins beau, et aussi brave, c'était Michel Paz.

Près de lui marchent tous les siens : le grand-chancelier Christophe, son cousin ; Casimir, évêque de Samogitie, frère de Christophe ; Nicolas, évêque de Wilna ; Étienne, palatin de Troko, frère de Michel ; Jérôme, fils d'Étienne, et connu en conséquence sous le nom de Palatinide de Troko ; Paul, staroste de Samogitie ; un autre encore qui était grand-chambellan, tous puissans par leur accord, leurs charges et leurs richesses. La foule des courtisans s'agitait autour d'eux. Sobieski ne s'était pas décidé jusqu'alors à venir prendre sa part des soins et des perplexités du champ électoral. Lui

absent, c'était sur les Paz que semblait reposer 1674. avril. 20.
l'avenir entier de la Pologne.

La diète enfin prit possession de ce kolo, de ce szopa, humble et nu, mais riche de souvenirs. Aux bords du fossé, l'œil fixé sur les nonces assis en plein air, se distribuèrent dans la plaine ces cent mille spectateurs à cheval, qui se disputaient le terrain pour rester dans la ligne des bannières de leur palatinat, plantées au milieu du kolo. Leurs armures étincelantes éclairaient le champ de Vola de mille feux; et déjà les sabres brillaient hors du fourreau. Ces citoyens, qui venaient assister dans les comices à l'élection du premier magistrat de la république, étaient des hommes de guerre, impatiens de toute trêve, avides de combats. Ils avaient besoin de s'entr'égorger pour s'étourdir sur le chagrin de ne pas disposer eux-mêmes du sort de leur pays.

La diète avait pour président l'Interroi, que devait souvent remplacer, en l'absence d'autres prélats de la grande Pologne, le vertueux et sage évêque de Cracovie, André Trzébiçki. Les deux

1674. avril. 20. ordres ne délibéraient-ils pas ensemble, c'était aussi le primat ou son suppléant qui présidait, dans le szopa, la chambre des sénateurs. Le cercle des nonces avait à élire son président sous le nom de maréchal de l'ordre équestre. Ce devait être le premier soin du kolo, et, contre l'usage, ce choix fut prompt; il fut paisible. Un Lithuanien, ami du grand-hetman de la couronne, le grand-trésorier Sapiéha, esprit prudent et ferme, se vit élevé à ce poste important, de l'aveu de tous les partis.

Quelques jours se perdirent dans les travaux préliminaires: l'adoption des *pacta conventa*, l'examen des *exorbitances* ou griefs de la république sous le dernier règne, puis un échange infini de sermens entre le primat, les sénateurs, les députés et les grandes charges soit de la couronne, soit de la Lithuanie, qui prenaient tous le ciel et la terre à témoin de leur sincère abjuration des discordes passées, et de leur horreur profonde pour les brigues, la corruption, les partialités. Pendant ce temps, les factions se comptaient dans la plaine. Le nom des candidats auxquels

chacun s'était dévoué ou vendu, courait dans les rangs, excitant ici les murmures, là les acclamations, plus loin les menaces et les défis sanglans. Jamais élection ne s'était annoncée sous de plus sombres auspices. C'est que l'or des étrangers coulait à flots. La nation qui, depuis vingt-cinq ans, avait vu, graces à Sobieski, la Suède, la Moscovie, le Brandebourg, la Porte ottomane, Bogdan, Doroszensko, les Tartares, échouer dans leurs efforts conjurés pour l'asservir, avait donné au monde une grande idée de sa puissance. Comment les couronnes n'eussent-elles pas tout fait pour entraîner dans la balance de leurs intérêts d'état ou de famille cet empire si vaste, et couvert de tant de gloire!

1674. avril.

En se présentant avec un train brillant, pour solliciter les suffrages de la nation assemblée, les envoyés des compétiteurs eurent soin de mettre au trône de Pologne des prix énormes.

Charles de Lorraine proposait de donner à l'armée neuf mois de solde, de lever cinq mille hommes à ses frais pour soutenir le poids de la première campagne contre les Turcs, de prendre

1674. avril. cinq cents gentilshommes pour sa garde, d'élever deux places fortes sur la frontière du Moscovite et de l'Ottoman, enfin d'ouvrir en Lorraine une école militaire pour la jeune noblesse polonaise et de consacrer aux intérêts de la république les revenus du duché de Lorraine, quand il l'aurait hérité de son oncle et ressaisi sur le roi de France. Philippe était plus magnifique. Outre les deux places de guerre, un gymnase en Allemagne, une garde magnifique, il promettait une année de solde à l'armée, et un secours de vingt-six mille hommes levés à ses dépens pendant toute la durée de la guerre contre l'infidèle. C'était beaucoup, mais non pas plus que ne pouvait faire le vieux duc de Neubourg. Charles offrait moins de garanties. Les joyaux du duché, que son oncle était loin de lui abandonner, formaient toute sa richesse et presque toute son espérance. Mais ses partisans criaient que le trésor de l'Autriche lui serait ouvert, et on accueillait avec transport leurs promesses. Les émissaires de la France assuraient en vain que l'armée offerte par Philippe serait prise dans

les vieilles bandes de Luxembourg et de Turenne. 1674. avril.
Les murmures de l'assemblée annonçaient trop que la multitude avait peu de penchant à placer son espoir sur ce prince. Il arrivait que Charles, qui avait passé sa jeunesse à la cour de Saint-Germain et qui était d'un sang illustre dans notre histoire, était aussi plus près de plaire au parti français que le candidat de France, malgré tous les efforts et tout l'ascendant de Louis XIV.

Les Paz l'emportaient donc. Pour mieux marquer et assurer leur victoire, ils entreprirent, tan- 25.
dis que Sobieski n'était pas arrivé encore, d'obtenir que l'exclusion fût donnée à tout Piast, comme, dans l'élection précédente, on l'avait donnée au grand Condé. C'était une faute; car ils mettaient ainsi en doute eux-mêmes la validité de l'exclusion déjà prononcée par les diétines de Lithuanie, et perdaient dans la poursuite d'un vain triomphe, d'une vengeance vaine, un temps qu'il aurait fallu employer à brusquer l'élection et à la conquérir. Les esprits s'échauffèrent. L'un des Paz déclara que celui-là serait infame qui porterait un de ses concitoyens, un de ses égaux

1674. avril. au rang suprême. La Pologne se sentit tout entière outragée. Quoique la sagesse de Sapiéha, maréchal de l'ordre équestre, tempérât l'exaspération des débats, ce fut un sujet de discorde ajouté à tant d'autres discordes; et un troisième parti se forma aux dépens des deux autres, qui parla de repousser les compétiteurs de races étrangères, pour placer la couronne de Pologne au front d'un Polonais. La haine aveugle des Paz se trouvait avoir porté Sobieski.

mai. Sur ces entrefaites, Sobieski lui-même fut annoncé. La Pologne ne l'avait pas revu depuis la journée de Kotzim. A son approche, les arcs-de-triomphe couvrirent de nouveau les chemins; la chaire répéta ses louanges; Warsovie entier se leva; l'ordre équestre courut au-devant de lui pour le contempler et lui rendre hommage; d'illustres sénateurs furent députés à sa rencontre; les enfans demandaient à leurs pères quel était cet hôte pour lequel on tapissait les routes de tentures et de fleurs, et si c'était le roi si long-temps attendu. Cette marche du grand-hetman de la couronne était en effet toute royale, toute vic-

torieuse. Les respects des populations, arrivées 1674. mai.
de toutes parts sur la route pour se mettre à genoux devant lui et le voir, les harangues des magistrats, les honneurs que lui rendait le clergé, retardaient son arrivée, et ces retards excitaient
l'impatience publique. Enfin il parut. Agé alors 2.
de quarante-quatre ans, Sobieski était toujours, malgré l'embonpoint qui commençait à charger sa taille, l'un des hommes les mieux faits de son temps. L'ardeur du soldat respirait encore dans ses traits réguliers à côté de la gravité du politique; et l'élégance, l'affabilité, la courtoisie du seigneur de haute naissance s'alliaient admirablement dans tout son air à la mâle fierté du héros. Ce génie qui ordonna tant de campagnes et gagna tant de batailles rayonnait sur son large front; cette vive éloquence, qui ne connut point de rivale, éclatait dans ses regards; on sentait que le feu pénétrant de ses grands yeux jaillissait d'une ame passionnée pour tout ce qu'il y a de noble et de doux sur la terre : les femmes, l'étude, la gloire et la patrie.

Tout, en lui et autour de lui, parlait de ses

1674. mai. 2. belles qualités ou de ses belles actions. Il était, pour ainsi dire, vêtu de ses trophées. Les armes qui brillaient à ses côtés rappelaient les victoires qui les lui livrèrent, et celles où il les porta. A la croupe de son cheval pendait un bouclier d'or, semé de pierres précieuses, et présentant à tous les yeux, dans d'habiles sculptures, quelques pages de sa vie, tracées à la façon d'Homère. L'arc qui flottait sur son épaule charmait le peuple autant que le cimeterre des visirs. On savait qu'un homme des anciens temps n'eût pas mieux que lui tendu cette arme pesante, et qu'aucun de ceux qui étaient là ne l'eût aussi adroitement maniée. Les drapeaux enlevés à Kotzim ornaient sa marche. Il les apportait pour les offrir, disait-il, au roi qui serait élu. Son escorte était peu nombreuse : quelques compagnies d'armes seulement et un régiment de dragons marchaient près de lui. Mais entre ces compagnies brillait une troupe, monument superbe de ses victoires. C'étaient des janissaires, devenus, de ses captifs, ses soldats et ses défenseurs. Tout se pressait pour les contempler. On entendait de

loin leurs grosses caisses, leurs trombones, 1674. mai.
leurs psaltérions, leurs cymbales aiguës, mu- 2.
sique éclatante et sauvage, qui retentissait en
Europe pour la première fois. Ainsi a fait, de
nos jours, au retour de l'expédition d'Égypte,
le vainqueur des Pyramides.

Sobieski s'était rendu au vœu de la diète; il 3.
prenait part à ses travaux, et les débats suivaient
leur cours bruyant, quand des décharges prolon-
gées d'artillerie suspendirent les querelles. Le 4.
sénat sortit du szopa pour siéger au kolo, et la
noblesse, s'élançant sur la route de Warsovie,
courut border la haie de ses escadrons curieux.
L'Europe venait prendre séance par ses ambassadeurs au milieu de ce peuple, qui s'assemblait encore sous la voute du ciel pour recevoir lui-même des ambassades et choisir ses rois. Les plus illustres sénateurs introduisirent tour à tour dans le cercle les représentans des couronnes. Le nonce du Saint-Siége, Buonvisi, eut audience le premier. Il se contenta de demander à la Pologne l'adoption d'un roi catholique, d'un roi résolu et capable de pousser avec vigueur la

1674. mai. 4. guerre sainte contre les perpétuels ennemis et les fléaux les plus terribles du nom chrétien. Dans sa pensée, c'était désigner Charles de Lorraine.

5. Le lendemain fut reçu l'ambassadeur du chef du Saint-Empire. Le comte de Shafgotsh recommanda la fille des Césars à l'intérêt de la république, et le prince de Lorraine à ses suffrages. Don Pédro de Ronquillos, muni des pouvoirs de l'Espagne, mais perdu dans la foule diplomatique, et caché, suivant l'usage, sous un titre obscur, depuis que les diètes avaient fait l'injonction aux légations espagnoles de céder le pas à celles du roi de France, les envoyés de tous les princes de l'Italie, ceux de l'Angleterre et de la Hollande, appuyèrent successivement l'ennemi de Louis XIV. Il n'y eut que le grand Électeur et le roi de Suède qui, engagés dans des alliances contraires, soutinssent ensemble la candidature de Philippe de Neubourg : il était leur parent. Pour prononcer leurs harangues et, en quelque sorte, déposer leurs votes dans ce sénat de tout un peuple, les ministres de la chrétienté se plaçaient au banc des grands dignitaires, et la foule

se pressant pour les entendre, chacun obtenait 1674. mai.
la parole à son tour, tous obligés de féliciter d'abord la Pologne, et avec elle le monde chrétien, sur l'immense victoire de Kotzim ; tous chargés, comme à l'élection précédente, de multiplier les efforts pour porter la couronne ailleurs que sur la tête du héros de cette grande journée. Comment ne pas voir que l'étranger, admis en quelque sorte aux honneurs de la voix consultative dans ces grandes délibérations, voudrait un jour davantage? Maintenant ils priaient; ils commanderaient bientôt.

Louis XIV avait accrédité, pour son ambassadeur plénipotentiaire près la Pologne assemblée, l'évêque de Marseille, Forbin-Janson, cet habile et spritiuel prélat dont les querelles avec M. de Grignan sont illustrées dans la correspondance de madame de Sévigné. Une tempête l'avait jeté sur les côtes d'Angleterre. Il arriva enfin, renoua les relations de la cour de 8.
Versailles avec la plupart des grands, se rendit promptement populaire par sa magnificence et ses largesses; puis, entouré de seigneurs il-

1674. mai. 11. lustres, escorté par toute la maison militaire de Sobieski, traînant une suite de quatre-vingts carosses et de pages, d'écuyers sans nombre, précédé d'une musique guerrière qui charmait le peuple par ses fanfares, il se rendit au kolo, enleva tous les assistans à force de bonne grace et d'éloquence, recommanda Neubourg et reçut d'André Trzébiçki cette réponse : que la Pologne demandait au ciel l'adoption d'un prince tel que Louis XIV. Ses succès passèrent l'attente de ses amis et de ses ennemis. Plus que jamais alarmée, Éléonore multiplia les brigues; elle mit en gage ce qui lui restait de joyaux pour racheter les électeurs déjà vendus au duc de Lorraine, et qui chancelaient. Cette princesse allait sollicitant des voix avec le double empire de son sexe et de sa grandeur. Le primat Czartoriski, ne pouvant plus agir, parlait encore pour Lorraine. Le comte de Schafgotsch, et le comte de Taff envoyé de Charles, redoublèrent d'efforts ; mais ils étaient à bout de largesses, et un ascendant plus grand que le leur dominait désormais l'assemblée.

Tout était plein de Sobieski. Sa voix cependant n'avait pas été encore entendue ; il n'avait pas laissé percer ses opinions et ses vœux ; il ne faisait que promener un regard sérieux autour de soi, comme pour étudier ce nouveau champ de bataille : du reste, son unique soin était de faire la charge de grand-maréchal, de ramener l'ordre dans l'assemblée; et son bâton d'ébène se rompait souvent en ses mains à force de frapper la terre. Dans l'irritation croissante des partis, on cessa de s'assembler au kolo, après avoir prolongé, au-delà du terme de trois semaines qui avait été prescrit, la durée de la diète. Ceux du Grand-Duché se groupaient tumultueusement autour des Paz. Ceux de Pologne avaient pour président l'évêque de Cracovie, qui remplissait presque toujours les fonctions d'Interroi. Sobieski fait signe enfin qu'il veut parler; un silence profond s'établit aussitôt, et il déclare que la république a besoin d'un chef, homme d'expérience et de courage, qui puisse suppléer par la grandeur de son nom à la faiblesse publique, et couvrir

1674. mai.

1674. mai. à la fois contre l'Orient et l'Occident, contre le Nord et le Midi, les frontières partout menacées; le Bavarois est un enfant qui n'a pas encore paru sur les champs de bataille : à part toute autre objection, il ne peut convenir; le Lorrain est un brave soldat, peut-être sera-t-il un jour un habile capitaine : il ne l'est pas encore, et la Pologne n'est pas en position de faire l'éducation de ses rois plus que de leur donner le temps de grandir; un troisième candidat peut seul concilier tous les intérêts et tous les partis.

La foule, en suspens, attendait ce qui allait suivre. Les évêques se rappelaient le cardinal qui s'écria dans le conclave : *ego sum papa.* Sobieski prononça enfin ce nom que tant de milliers d'hommes cherchaient à lire dans ses regards. La Pologne était lasse du règne de la médiocrité : c'était un puissant génie. La Pologne voulait un roi qui sût la défendre : c'était un guerrier chargé de victoires. La Lithuanie, le primat, nombre de sénateurs, voulaient un sang illustre : c'était le grand Condé.

Il serait difficile de dire quel trouble chacun

des mots de cette courte harangue fit naître au milieu des assistans. Il semblait que Louis XIV et tout son cortège de grands hommes apparussent aux côtés de Sobieski pour donner un maître à la Pologne. L'ancienne faction de Lubomirski s'étonna. Les amis particuliers du prince de Neubourg se troublèrent. Quelques esprits circonspects, qui craignaient auparavant l'alliance de Léopold, craignirent la guerre avec l'Empire; d'autres avaient été affermis par les cris hostiles des Paz dans le désir de voir un Polonais régner sur la Pologne : et pourtant c'était le grand Condé! 1674. mai.

Cette proposition porta le désordre dans le camp lithuanien. Tout ce qui formait l'ancienne faction de France, tous les grands et leur clientelle, accoururent, adoptant le héros de Chantilly avec transport. L'ordre équestre avait contracté l'habitude de voir dans le grand-hetman le génie tutélaire de la patrie; tous ceux qui avaient foi dans sa sagesse passèrent du côté de ses conseils; le nombre en était grand, et son armée salua d'acclamations joyeuses ce nom cher

1674. mai. à la victoire. Elle semblait fière d'avoir été jugée digne d'un tel chef.

Nul doute que Condé n'eût été roi, si les Paz plus habiles eussent embrassé sa cause. Mais la haine est de mauvais conseil. Elle les poussa encore à contester au grand-maréchal l'honneur de disposer de la couronne. C'était oublier promptement qu'il aurait pu tenter davantage. Ils multiplièrent de toutes parts les complots pour traverser ses vœux; et ils ne trouvaient rien à opposer au héros français, hormis sa gloire: suivant eux, la fortune l'avait épuisé par ses longues faveurs; il y avait plus de trente ans qu'il s'était mis à gagner des batailles; trente ans de travaux lui avaient pour jamais fermé l'accès des camps; il se survivait à lui-même dans la molle retraite de Chantilly, et une vieillesse hâtive couronnait de ses infirmités une gloire prématurée...... Tandis qu'on parlait ainsi dans le champ de Vola, le vainqueur de Norlingue courait à Senef.

Éléonore et tous les siens entreprirent de faire de leur soulèvement contre le neveu de Louis XIV une ligue sainte. Des pamphlets sans nombre ré-

pétaient les services rendus par les ancêtres de Charles à la cause du ciel : le saint tombeau conquis par l'un d'eux, nos guerres de religion illustrées par ces princes comme les croisades; et, tandis que les jésuites flattaient l'oreille des gentilshommes, en répétant les vers du grand Kochanowski sur ces luttes sacrées, comme autant de présages de ce que le neveu de Godefroy saurait faire à la tête des Polonais dans des croisades nouvelles, on semait avec dévotion contre Condé les accusations d'hérésie et d'impiété. N'était-il pas notoire qu'il ne croyait pas en Dieu; qu'il faisait gras le vendredi; que le prince Boguslas Radziwill, calviniste, s'était entendu avec lui sur tous les points; qu'il ne s'était point confessé depuis son enfance; qu'il répétait souvent ce blasphème, que le christianisme était une vieillerie nauséabonde? N'avait-il pas manqué de foi à toutes ses maîtresses? N'était-il point Thersite dans les conseils autant que Mars dans les combats? N'imputait-on pas à ses débauches plus qu'à ses campagnes sa vieillesse précoce? Et pourquoi Louis XIV voulait-il im-

1674. mai.

1674. mai. poser cet orgueilleux despote à la Pologne, sinon pour purger la France de tant de souillures ? Un pamphlet du vice-chancelier Olszowski propagea ces bruits, et les a fait arriver jusqu'à nous.

Ces discours ne laissaient pas que de faire une vive impression, et tout était confusion, fureurs, alarmes. Le szopa semblait une citadelle assiégée par plusieurs armées ivres de colère et de vengeance. Le sang coulait; il allait couler à flots, et personne ne savait plus pour qui le répandre. Les maisons étaient fortifiées. Des deux côtés on ne marchait plus que par troupes nombreuses. Les milliers de soldats, cachés par les Paz dans les quartiers qui environnaient celui du grand-hetman de la couronne, s'étaient tout à coup découverts, et cette escorte accompagnait partout le grand-hetman de Lithuanie, le grand-chancelier, les évêques de Wilna et de Samogitie, le palatin de Troko. Leurs adversaires s'étaient mis de leur côté en mesure de se défendre. Sobieski, tranquille pendant ces préparatifs de guerre, mais portant dans le calme de sa contenance un dédain menaçant, et les

chefs lithuaniens, emportés, pleins de fureur, 1674. mai.
étaient en présence comme des ennemis toujours prêts à en venir aux mains. Leur choc devait entraîner dans la mêlée la république entière; mais on sentait que la partie n'eût pas été long-temps égale entre eux; et les sages étaient ceux qui, redoutant une double élection, et, par suite, des guerres civiles sans fin, désiraient une bataille, pour voir se vider en une seule journée ces terribles différends.

Depuis vingt-neuf jours, les destinées de la na- samedi. 19.
tion Polonaise flottaient au milieu d'affreuses perplexités. Celui qui avait été fixé pour la conclusion des débats allait se lever. Sobieski déclare que tout lui est facile pour éviter des malheurs à son pays, qu'il renonce à son vœu le plus cher, à l'élection du grand Condé, et il propose un tempérament, qui est aussitôt accepté par la Pologne. Six évêques, à la tête desquels marchait celui de Cracovie, sont députés à Éléonore. Elle les reçoit entourée de tous les Lithuaniens qui la dirigent. Trzébiçki lui déclare que les Polonais sont prêts à entrer dans une

1674. mai. samedi. 19.

transaction qui lui conservera le bandeau royal; qu'ils renonceront à porter au trône un prince du sang de France, que de son côté elle doit sacrifier Charles de Lorraine, et consentir à donner sa main au jeune prince de Neubourg. A ces mots, la reine jette sur les prélats un regard courroucé, et se tournant vers les Paz : « Dieu et l'empereur mon frère, dit-elle, m'ont « placée sous la protection de la république; je « me repose avec confiance sur la république « du soin de mes intérêts. Quant à ce qui est « de l'élection, je suis aussi sans alarmes; mes « amis ne m'abandonneront pas.» — «Jamais! » s'écrie en même temps toute sa cour, et le grand-chancelier de Lithuanie, qui était auprès d'elle, continue avec hauteur : « Tout ceci cache des « pièges que je vois trop bien. Mais qu'on sache « une chose : c'est que les couronnes n'ayant re- « commandé que Neubourg et Lorraine, il n'y a « que l'un des deux qui puisse être roi. » — « Je « prétends, ajoute le grand-hetman Michel, que « ce soit Lorraine, et je vais au kolo! »

Les évêques s'inclinèrent et sortirent, étonnés

d'apprendre que la recommandation, que le vœu 1674. mai. samedi. 19.
des couronnes, pût être proclamé nécessaire à l'élection d'un roi. La république se trouvait constituée ainsi dépendante de l'étranger, et l'était par un de ses fils.

Sobieski se promenait avec Forbin-Janson dans les jardins du palais de Casimir, sa résidence, quand il apprit ces funestes discours, et la menace altière du grand-hetman de Lithuanie: « Eh « bien! dit-il froidement, moi aussi je vais au kolo.» Puis prenant les mains de l'évêque de Marseille: « Soyez tranquille, ajouta-t-il; les impériaux ne « régneront pas sur la Pologne. » A ces mots, il prend son arc, brandit sa hache, s'élance sur son cheval, et entouré de sa garde, suivi de tous les siens, il court au champ de Vola.

C'était l'heure même où les suffrages devaient être enfin recueillis. Mais déjà la réponse de la reine était connue. Une terreur panique s'était aussitôt propagée. Au lieu des espérances qu'on avait formées pour ce grand jour, on voyait les armes prêtes à trancher le différend. Les habitans de Warsovie avaient fermé leurs maisons. Les juifs,

1674. mai. samedi. 19.

campés dans la plaine, s'étaient enfuis avec leurs trésors. Les soldats couraient sur les rivages de la Vistule pour en interdire l'approche à l'armée du Grand-Duché, et les Lithuaniens, embarqués sur mille nacelles, s'élançaient de tous côtés dans le camp électoral. Dans le camp régnait une sorte de calme terrible, celui qui précède le combat. Là, rangées sous les enseignes des chefs, sont deux lignes profondes que le kolo sépare. Les deux armées, les deux factions, les deux peuples, vont en venir aux mains.

Sobieski a paru. La Pologne rompt ce grand silence pour accueillir son héros par de bruyans transports; elle agite avec fureur ses lances, ses javelots, ses cimeterres, ses framées, lui demandant le combat. Les Lithuaniens frémissent; déjà, ils se précipitaient au-devant du choc, quand l'évêque de Cracovie, à cheval sous la szopa, au milieu du kolo, donne un signal. Aussitôt les cantiques sacrés se font entendre, entonnés par le chœur des évêques. Ce sont les prières solennelles par lesquelles on clot d'ordinaire les débats. Au milieu de ce tumulte, André Trzébiçki n'a pensé qu'à

le dominer par l'autorité du langage de la religion 1674. mai. samedi. 19.
et des formes de la loi. Les hymnes achevés, l'habile prélat ordonne que chaque palatinat s'assemble, suivant les coutumes autour, de son palatin et de sa bannière, pour donner sa voix. Tout obéit; les deux lignes se rompent en autant d'escadrons épars, autant de cercles délibérans qu'il y a de palatinats dans la république. La nation entière prend ainsi part à l'élection. C'est avec la Russie que vote Sobieski. Ses concitoyens, fiers de lui, l'entourent avec orgueil. Leur président est Stanislas Jablonowski. Illustre par tout ce qui élève les hommes, la naissance, le savoir, l'éloquence, les éminens services, les charges éminentes, ce seigneur, dont on a dit qu'il laissait à douter s'il était plus utile au conseil ou dans les camps, s'exprime ainsi (1):

(1) Ce discours est extrait d'André Chrysostôme Zaluski, *Litteræ historico-familiares*, p. 559; du docteur Connor, *Description of Poland*, p. 146, et de Joseph André Zaluski, t. I, *Anecdota quædam singularia celsissimæ de Prussiis ducum ac S. R. I. principum Jablonoviorum domûs, ex archivo celsissimæ familiæ privato ac ex suâ bibliothecâ collecta*, *Warsawiæ*, 1747.

1674. mai. samedi. 19. « Parvenus au terme de cette orageuse dis- « cussion, nous sommes tous d'accord sur ce « que doit être notre roi dans les circonstan- « ces qui nous pressent. Nous savons que la « couronne est un fardeau pesant. Reste à voir « qui est le plus de force à le porter.

« Il n'est plus question du prince de Neu- « bourg. Le prince de Lorraine possède des « titres à l'estime de la Pologne. Il en pourrait « avoir à ses suffrages, s'il était moins dévoué « à un cabinet de qui nos pères n'ont jamais « voulu tenir ni des princes, ni des exemples. « Je pense comme nos pères. Je déclare que j'op- « poserai au candidat de l'empereur mon veto.

« Rempart de la république chrétienne, la « Pologne veut à sa tête un nom glorieux, et « Condé est le premier capitaine de notre âge. « Ce matin, je me suis humilié devant Dieu pour « chercher des lumières au pied de la croix, sur « une décision qui doit finir le deuil de mon « pays; je sais bien qu'en nommant Condé, je « ne me préparerais point de remords. Sa re- « nommée répond pour lui, et cependant ce

« grand homme n'aura pas non plus mon suffrage. 1674. mai. samedi. 19.

« Condé est vieux, son tempérament affai-
« bli; et nous pouvons avoir un prince dans la
« maturité de l'âge et du génie. Condé fut élevé,
« il a vieilli dans un autre gouvernement, d'au-
« tres mœurs, d'autres préjugés que les nôtres; et
« nous pouvons avoir un roi qui comprenne la
« liberté et l'égalité, qui les chérisse, dont le
« serment soit sincère quand il jurera d'être, à
« la vie et à la mort, dévoué de cœur à la sainte
« cause de nos lois. Condé ignore notre tacti-
« que, nos armes, notre système militaire; il
« ignore notre langue et notre histoire; il ignore
« jusqu'aux campagnes, aux grandes actions,
« que dis-je? jusqu'au nom même de chacun
« d'entre nous; il lui faudra un siècle pour con-
« naître nos visages; et nous pouvons avoir un
« chef, compagnon et juge de nos travaux, ci-
« toyen de notre patrie!... Je demande qu'un
« Polonais règne sur la Pologne. »

Un long murmure d'approbation interrompit le palatin de Russie. Ces cris : un Piast! un Piast! et Dieu bénisse la Pologne! retentirent au loin

1674. mai. samedi. 19. et fixèrent sur la Russie l'attention du kolo. De toutes parts on accourut.

« Si nos ancêtres, continua Jablonowski, eu-« rent souvent recours à des étrangers pour les « élever au rang suprême, ce fut parce qu'ils « redoutaient les luttes sans fin de compétiteurs « égaux. Aujourd'hui ce péril n'est pas à crain-« dre; la preuve, c'est que tous les regards vien-« nent, sans hésitation comme sans calcul, de « se fixer sur un seul d'entre nous. »

Des acclamations plus vives encore interrompirent long-temps le palatin; il reprit enfin d'une voix plus haute :

« Parmi nous est un homme que le salut de la « république, assuré dix fois par ses conseils et « par ses victoires, a déjà établi dans les respects « du monde et dans les nôtres, comme le plus « grand, le premier des fils de la Pologne. En le « plaçant à notre tête, nous ne ferons que con-« sacrer l'ouvrage de sa gloire, heureux de pou-« voir honorer, par un titre de plus, les restes « d'une vie dont pas un jour ne s'est écoulé qui « n'ait appartenu à la république; plus heureux

« de pouvoir, pour notre propre salut, affranchir « d'entraves déplorables, investir de force et de « puissance le patriotisme et le génie! Dans cette « élection, rien ne sera donné au hasard. Nous « savons qu'un tel roi maintiendra notre nation « au rang qu'elle occupe dans l'univers, puisque « lui-même l'a déjà maintenue à ce haut rang ou « l'y a portée. Celui-là ne fera pas de nous la « proie de l'étranger. Il ne fera pas de lui-même « un vassal de l'infidèle. Tout ce que nous pour- « rions souhaiter d'un prince ou en attendre, « il l'a reçu en partage de sa vertu et de sa for- « tune.... Une dernière considération me touche. « Polonais, si nous délibérons ici en paix sur « l'élection d'un roi, si les plus illustres dynasties « briguent nos suffrages, si notre puissance a « grandi, si notre liberté est debout, si même « nous avons une patrie, à qui le devons-nous? « Rappelez-vous les merveilles de Slobodisza, Po- « dhaïce, Kalusz, Kotzim surtout, noms immor- « tels, et prenez pour roi Jean Sobieski! »

1674. mai. samedi. 19.

Un long applaudissement a couvert les paroles du palatin. Une seule voix s'élève contre lui;

1674. mai. samedi. 19.

celle de Sobieski, repoussant ce funeste honneur au nom de la paix intérieure et de la paix du dehors mieux affermies sous un prince né parmi les rois, au nom de la prospérité publique intéressée à des alliances puissantes, au nom enfin des titres de Condé et des intérêts de la Pologne. Ses prières ne sont pas entendues. « Magnifiques « seigneurs! » s'écrie Maximilien Fredro, castellan de Lemberg, personnage grave et respecté; « vous savez quels dangers nous environnent. « Vous entendez le bruit des armemens du Turc, « la marche de ses troupes, ses cris de vengeance, « ses ordres de sujétion et de repentir. La vie de « la république n'est qu'un long et noble combat « contre les ennemis du monde chrétien. Prenez « pour roi le héros dont la vie semble avoir été « prédestinée par le dévouement de tous les siens « à n'être qu'un long combat contre les infidèles « et qu'une longue victoire. Prenez celui de tous « les candidats dont le nom est le plus grand, le « plus terrible pour eux; celui qu'ils seraient le « plus prompts à exclure s'ils avaient voix délibé- « rative parmi nous; celui que le Dieu des chré-

« tiens a marqué de son sceau, dans les champs 1674. mai. samedi. 19.
« de Kotzim, au premier jour de l'interrègne.
« C'était, il vous en souvient, un samedi comme
« le jour où nous sommes ; le doigt de Dieu est
« là. Je vote pour Jean Sobieski (1). »

Ces derniers mots furent à peine entendus. La Russie avait déjà étouffé la voix du castellan sous un cri unanime de Vive le roi Jean Sobieski ! Cracovie, qui a pour palatin l'aîné des Lubomirski, le répète d'abord. Étienne Czarneçki, ancien maréchal de la confédération de Golembe, est le premier à entraîner la Podlaquie. Treize palatinats confondent bientôt leurs vœux. De proche en proche, ce cri s'est étendu aux extrémités du camp électoral. Les bannières de la Pologne, agitées par les chambellans, se sont inclinées devant ce grand nom. Des voix même sortirent du milieu de la Lithuanie, qui le répétèrent avec transport. Tout ce qui avait des objections contre Neubourg ou contre Condé embrassait avec joie cette nouvelle solution, que beaucoup d'esprits

(1) Zal., t. I, p. 645.

1674. mai. samedi. 19. appelaient de leurs vœux, depuis le jour où le nom d'infame avait été donné à quiconque oserait la provoquer. Quatre frères puissans de Lithuanie, les Sapiéha, conspiraient pour ce dénouement. Le vice-chancelier Olszowski, le serviteur le plus fidèle de Michel et l'un des promoteurs de sa haute fortune, croyait devoir continuer à tenir pour des Piasts et sentait le besoin d'expier son premier choix. Toute l'ardente noblesse, dont les escadrons pressaient le kolo, et les soldats qui avaient couru, vingt ans, à la victoire sur les pas du grand-hetman, tiraient le sabre en criant : Nous périrons tous, ou nous aurons pour roi Jean Sobieski. Cette multitude, maintenant ivre de joie, semblait avoir remporté une victoire de plus, et compter les nouveaux triomphes qui allaient, sous un tel roi, couronner ses armes.

Les Paz, uniquement occupés, depuis le commencement des comices, à éloigner ce candidat, dont personne encore n'avait prononcé le nom, qui n'était porté que par sa gloire et que tout le monde s'attendait à voir élu; les Paz luttèrent

de toute leur puissance contre le vœu de la Pologne. Ils couraient dans ce même champ où était née, il y avait vingt-six ans, leur inimitié contre Jean Sobieski, essayant de rallier les amis qui chancelaient, et d'opposer les noms mariés de Lorraine et d'Éléonore au nom répété sans dissentiment par la Pologne entière. Démétrius et Constantin Wieçnowieçki, presque seuls, faisaient cause commune avec eux. Nonces, sénateurs, évêques, ministres, dignitaires, tous se félicitaient de l'inspiration, disaient-ils, qui avait fini l'interrègne. Les dissidens ne se sentaient plus en sûreté dans la plaine.

1674. mai. samedi. 19.

Le soir était venu. Neuf heures avaient sonné. Mais un de ces jours si longs sous les cieux du nord promettait encore de vives clartés. La Pologne voulait que l'évêque de Cracovie recueillît les suffrages, conformément à ce qui avait été prescrit, et que le résultat fût sur-le-champ proclamé. « Je m'oppose, s'écria Sobieski. Songez « à quelle nation il s'agit de donner un prince, à « la plus libre qu'il y ait sur la terre, et tant de « précipitation s'accorderait mal avec la liberté.

1674. mai. samedi. 19.

« A Dieu ne plaise que je voulusse accepter la « couronne, s'il fallait empiéter sur les droits de « la liberté publique, si un seul suffrage devait « être contraint et étouffé! Mille fois plutôt obéir « toute ma vie que commander à un seul de mes « concitoyens malgré lui! Il ne serait pas digne « de moi d'arriver au trône d'une façon furtive, à « la nuit tombante, quand personne n'aurait eu le « temps de se reconnaître dans une résolution si « soudaine. Je demande qu'il ne soit point passé « outre, et en le demandant, je déclare que, n'y « eût-il pas d'autre opposition, il y aurait mon « veto (1)!

Les récris furent grands. Pendant ces débats, un nuage de poussière s'éleva dans la plaine. Ce nuage était gros de guerre civile. C'étaient tous les Paz et leur cortège, qui, à la faveur de ces démêlés, fuyaient, laissant après eux, dans le kolo, la colère et le deuil. La diète crut voir une confédération de Lithuaniens se former, le Lorrain se joindre à eux avec son armée, tous les

(1) Zal., t. I.

orages qu'on avait pressentis éclater sur la ré- 1674. mai. samedi. 19.
publique, tandis qu'à Warsovie Éléonore était en pleurs; ses amis fugitifs et les houras du peuple lui disaient qu'elle n'avait ni royaume, ni époux, et que Marie d'Arquien allait régner à sa place. Déjà la foule des courtisans, les grands et leurs femmes se précipitaient dans le palais de Sobieski. L'archiduchesse sut que l'ambassadeur de Louis XIV, triomphant, avait donné à cette nouvelle cour l'exemple de saluer du titre de Majestés la grande-maréchale et son époux. En ce moment Michel Koributh fut vengé.

Cependant, il s'en fallait de beaucoup que la cause de l'Autriche fût perdue. Tandis que les hommages se pressaient autour de madame Sobieska, l'habile grande-maréchale reprochait à son mari d'avoir compromis sa fortune et celle de ses enfans par ses généreuses protestations en faveur des Paz; et elle avait raison selon l'ambition : elle avait tort selon la grandeur d'ame. Un écrivain, fort impartial et fort bien instruit (1), prétend qu'il opposait à

(1) Mémoires du chevalier de Beaujeu.

1674. mai. samedi. 19.

ses reproches l'intention de refuser la couronne, et qu'elle eut besoin de tout son empire pour le plier à ce joug brillant. La foule des historiens n'a pas manqué de voir dans toutes ces hésitations des feintes, dans ces générosités des calculs et des manœuvres. Heureux les hommes d'Etat qui mettent ainsi leur politique dans les procédés magnanimes ! Cette politique était d'ailleurs peu habile; elle était bien aventureuse. Car une chose certaine, c'est que, si l'élection eût été faite avant l'arrivée de Sobieski, si ses ennemis avaient consenti à l'élévation du grand Condé, si Éléonore s'était résignée au sacrifice de Charles de Lorraine, Jean n'aurait jamais été roi. Le délai dans lequel il venait d'entraîner la diète donna même à la faction impériale les moyens de recommencer le combat, et rien n'était plus facile à prévoir. Les Paz se retranchèrent aussitôt dans le faubourg de Prague, sur la rive droite de la Vistule, et l'un d'eux se rendit, dès le soir même, au greffe du sénat pour y déposer la protestation du Grand-Duché, fondée sur ce que l'élection manquerait de légalité, faute d'être

unanime et conforme aux cahiers des diétines de Lithuanie. Le bruit de cette protestation, répandu sur le champ, étonna les esprits les plus décidés. Les indifférens et les timides flottèrent. Quelques nobles, gens de conscience dans le trafic de leur vote, croyaient leur honneur intéressé à soutenir jusqu'au bout la cause de la maison d'Autriche à laquelle ils s'étaient vendus; d'autres que touchait l'humiliation d'une femme et d'une reine; ceux qu'offensait l'élévation d'un de leurs égaux; ceux encore dont les femmes voyaient, avec colère, la fille d'un gentilhomme français monter à ce haut rang où des filles de rois avaient seules brillé jusqu'alors, où jamais dame polonaise n'était arrivée, tous ces mécontens à titres divers se prononçaient pour la protestation, et toute la nuit s'écoula dans ces angoisses : nuit menaçante qui devait enfanter des guerres civiles et de longs déchiremens, ou bien un règne glorieux!

1674. mai. samedi. 19.

Les ennemis du grand-maréchal épuisèrent, dans Warsovie et sous les tentes, leurs derniers moyens de corruption et d'entraînement. Ils

1674. mai. samedi. 19. rassemblaient tous les bruits injurieux qu'on avait pu semer sur Sobieski : « ses richesses, disaient-ils, ne venaient pas toutes de ses pères ; les Turcs, qu'il avait tant de fois vaincus, n'y étaient pas étrangers, et ce n'était pas seulement par leurs dépouilles qu'ils avaient contribué à sa splendeur. Pourquoi n'était-il point parvenu à faire lever le siège de Kaminiek? C'est là qu'il faudrait une fois porter la lumière, et ne pas toujours parler de batailles qu'apparemment il n'avait pas seul gagnées. La procédure où Lodzinski succomba était loin d'avoir tout éclairé. Tous les moyens ne lui étaient-ils pas bons ? C'était une chose publique que dans cette élection même il s'était mis en même temps à la solde de Neubourg et de Condé, trompant à la fois tous ceux qui le payaient, et employant leur or à gagner sur eux des voix pour lui-même. Sa modération prétendue n'était qu'une hypocrisie ; sa longue absence qu'un moyen d'éclat ; sa motion en faveur du prince français qu'une intrigue pour accroître la discorde et en profiter. Tous les candidats affaiblis par ces pratiques, un

homme lui faisait obstacle, homme de si haute renommée, que son opposition seule était une condamnation. Eh bien! le vénérable primat, le prince Florian Czartoryçki, venait tout à coup de tomber roide mort. Cette catastrophe obligeait de se rappeler que Michel Koributh avait succombé à sa mystérieuse maladie, le jour même du combat de Kotzim, comme pour laisser la place vacante à son ennemi. Jeunes et vieux avaient ainsi le même destin.... Sans doute ce pouvait être là des miracles; mais il était surprenant que Dieu n'en fît pas plutôt en faveur de monsieur de Lorraine, dont la famille était, au su de tout le monde, fort bien avec le ciel. »

1674. mai. samedi. 19.

Si ces discours n'excitaient qu'indignation dans le camp, on réussissait mieux auprès des grands seigneurs, en leur montrant la naissance médiocre de la grande-maréchale, l'orgueil de cette femme qui avait osé dès long-temps aspirer à la couronne, son habileté à tout séduire, son ardeur à tout gouverner, cet empire ridicule dans sa maison, qui promettait à la Pologne un règne comme celui de Jean Casimir, alors que

1674. mai. samedi. 19. Louise de Gonzague, digne institutrice de Marie d'Arquien, régentait le roi et la république pour leur commun malheur.

Quelquefois on allait plus loin. En raillant l'amour, tout ensemble docile et volage de Sobieski, on accusait la tendresse intéressée et infidèle de sa compagne. On jetait de la défaveur sur la motion du palatin de Russie, en demandant auquel des deux époux s'adressait son dévouement, et duquel des deux il en attendait le prix, ou plutôt s'il ne l'avait pas déjà reçu. Dans ces intrigues et ces complots nocturnes, les femmes jouaient un grand rôle. La ville, ses faubourgs, les campagnes voisines étaient sillonnés des flots de lumière que projetaient les torches portées autour de leurs carrosses; et leurs escortes de compagnies d'armes, de régimens étrangers, de gentilshommes domestiques, se rencontrant, se heurtant dans les rues étroites et dans les chemins, marquèrent cette nuit orageuse de combats sans nombre.

Deux Françaises agitaient les deux camps. Eugénie de Mailly, grande-chancelière de Li-

thuanie, arrivée en Pologne, sous Wladislas, au même titre que Marie de la Grange d'Arquien, avait passé du service de la princesse de Nevers à celui de l'archiduchesse d'Autriche. Elle défendait à la fois la cause des Paz et celle d'Éléonore, animée peut-être par des rivalités de femme à cette fidélité pour sa maîtresse et pour son mari. De son côté, madame Sobieska n'était pas inactive. Il y allait d'une couronne, et déjà son œil pénétrant plongeait dans l'avenir, pour voir se perpétuer sur le trône, comme les Piasts et les Jagellons, la race de ses fils. Elle avait quarante ans alors. Depuis près de trente, elle habitait la Pologne; et déjà femme charmante au sortir de l'enfance, jeune encore et belle maintenant sur le retour de son âge, elle voyait à ses pieds, depuis trente années, les seigneurs les plus brillans de Warsovie. Une taille et un port de reine, de grands traits, une beauté altière avec des graces touchantes, des manières à la fois persuasives et impérieuses, tout semblait annoncer que le ciel l'avait formée pour le rang suprême. Elle employa les heures qui lui res-

1674. mai. samedi. 19.

1674. mai. samedi. 19.

taient, à faire valoir tous ses moyens de ramener et de plaire. Les chapeaux de cardinal, les bâtons de dignitaires, les palatinats, les starosties, ne lui coûtèrent point à promettre, sauf à ne tenir ensuite que ce qu'il plairait à la fortune.

Tout atteste que l'évêque de Marseille la seconda de ses démarches et de ses finances. Quelques écrivains le nient cependant; l'abbé Coyer (1) va même jusqu'à prétendre que Janson, apprenant le cri du kolo, dans le palais même de Sobieski, avait dit aussitôt à Marie Casimire, déjà presque reine, que « Louis serait fort « mécontent de tout cela. » Cette anecdote est d'une rare absurdité. Ce prélat était loin d'être assez inhabile pour vouloir ravir à son maître, parmi de semblables chances, la vieille affection de Sobieski. Tout porte à croire que Jablonowski, madame Sobieska et l'ambassadeur s'étaient entendus de longue main pour faire avorter les plans conciliateurs du grand-maréchal en réunissant sur lui-même les suffrages du parti

(1) Histoire de Sobieski.

français. C'était un bruit public en Europe, que le roi de France porterait au trône ce grand homme, si un prince français ne devait pas y monter. On le disait tout haut à Paris plusieurs mois auparavant; les mémoires du temps en déposent; les gazettes officielles de France célébrèrent dès le premier moment l'élection de Jean Sobieski comme un effet de l'*éloquence victorieuse* de l'évêque de Marseille. Elles rapportèrent qu'il avait donné l'exemple de traiter l'illustre couple du nom de Majestés, *pour assurer la Pologne, par la joie qu'il avait, de celle qu'en aurait le grand monarque et toute la France.* Si ce n'avaient été là qu'une prétention et une jactance tardives, l'Europe n'aurait pas fait honneur de cette élection au cabinet de Saint-Germain. Sobieski n'aurait pas, aussitôt après, demandé le chapeau de cardinal pour l'évêque de Marseille, si ce ministre eût tourné le vaste crédit de sa cour contre Marie d'Arquien et son époux. Au profit de qui l'eût-il fait d'ailleurs? Au profit de Charles de Lorraine et de l'archiduchesse Éléonore! Tout cela est insensé.

1674. mai. samedi. 19.

1674. mai. samedi. 19. Ajoutons qu'il reste des preuves du zèle de Janson à faire parler pour Sobieski l'autorité du grand roi. Un document officiel de la chancellerie polonaise, que la vaste collection de Zaluski nous a conservé, fait voir qu'il promettait l'intervention de son maître près du divan pour avoir la paix, et le secours de ses flottes dans le Bosphore pour assurer la guerre. Enfin « il veilla « avec un si grand soin à ce qu'il ne se fît point « de surprises par ces Lithuaniens et à mainte- « nir les bien intentionnés, que toutes choses « demeurèrent jusqu'au lendemain dans le bon « état qu'on les avait laissées (1). »

Le prince Michel Radziwill, vice-chancelier de Lithuanie et beau-frère de Sobieski, avait travaillé, avec plus de crédit et de succès encore, à rompre la ligue de ses compatriotes. Ses richesses étaient immenses; elles étaient royales comme sa naissance. Un pélerinage à Jérusalem l'avait illustré. Il devait à ses charges et à ses lumières une influence étendue. Ses efforts et ceux de sa femme,

(1) Gazette de France.

la princesse Sobieska-Radziwill, ébranlèrent tout ce qu'il y avait d'hommes considérables entraînés dans le dessein d'opérer une scission armée. Les Sapiéha accusaient, comme lui, de crime et de folie cette tentative de sacrifier aux passions de quelques hommes la paix, la prospérité, la gloire de tous, et d'entamer la guerre civile pour essayer, avec une faible apparence de succès, d'écarter du gouvernail de la république un concitoyen, un capitaine, un homme d'État, que tous les peuples du monde seraient heureux d'avoir pour roi. Ces discours firent une vive impression. Les gentilshommes et les soldats du Grand-Duché étaient sensibles aux triomphes de la commune patrie; le nom de Sobieski avait été béni mille fois dans leurs villes et dans leurs camps. Plusieurs palatinats abandonnèrent décidément les Paz, pour engager leur foi à Radziwill; et tandis que les irrésolus ou même les ennemis revenaient au candidat de la Pologne, ses partisans s'affermissaient dans leur choix, en comptant ses travaux, ses victoires, ses sacrifices, ses périls, et seulement le nom-

1674. mai. samedi. 19.

1674. mai. samedi. 19. bre de fois où le sort de la république n'avait tenu qu'à lui.

Sobieski, et surtout la grande-maréchale, s'étaient hâtés de fournir à leurs amis des argumens de plus. Ils promirent de payer, sur leurs propres revenus, la pension qui serait assignée à la veuve du feu roi, de renoncer à quelques créances considérables sur l'État, de racheter les pierreries engagées de la couronne, de fonder une école militaire pour la jeune noblesse, de bâtir deux places fortes au gré de la diète, enfin, de fournir la solde des troupes de la république durant six mois. Ces promesses annoncent ce qu'était, en Pologne, la fortune d'un grand seigneur de ce temps; la plupart des princes étrangers n'avaient pas offert davantage et auraient moins tenu. Des libéralités royales vinrent aussitôt, suivant l'usage, à l'appui de ses engagemens, et tandis que le silence et le deuil commençaient à régner, sur la rive droite de la Vistule, dans le camp du Grand-
dimanche. 20. Duché, le jour trouva, en se levant, la plaine de Vola couverte de banquets, où la noblesse

et l'armée achevaient de se passionner, parmi des flots de vin de Hongrie, pour le héros de la Pologne. 1674. mai. dimanche. 20.

Dans ces festins, dont le pain, le sel, le fenouil et la bière faisaient surtout les frais, les gens de guerre célébraient la bravoure du héros; les chefs, son coup d'œil rapide, son admirable sagacité, cette puissance de génie qui, suppléant en lui à tous les désavantages du terrain et du nombre par l'habile et prompte combinaison des plans, par la fécondité des ressources, par la sûreté des mouvemens, lui avait toujours livré, comme une proie dévouée, des ennemis qui semblaient devoir mille fois écraser lui et la Pologne.

Mêlés à ces banquets, et charmant les hommes d'armes par l'intrépidité qu'ils y apportaient, quelquefois même chancelant d'ivresse, les évêques et les chanoines vantaient la piété fervente du candidat, en même temps que le vaste savoir qui rehaussait le mérite de sa foi docile. Mais ce que le clergé racontait surtout avec admiration, ce qu'il opposait aux calomnies du

1674. mai. dimanche. 20. parti contraire, c'était l'immense service que le grand-hetman de la couronne avait rendu à tous les propriétaires de la contrée, aux paysans, aux starostes, aux églises, en abolissant un des priviléges les plus importans et les plus funestes de sa charge. Le chef de l'armée pouvait mouvoir les troupes et les cantonner à son gré. Habituées à vivre, à s'enrichir de pillage, dans leur pays comme chez l'étranger, leur passage était une calamité, leur séjour un désespoir. On vit souvent les grands-hetmans acquérir des biens immenses, en promenant leurs quartiers de district en district, comme une menace de dévastation, et obligeant les malheureux paysans, les communautés, les chapitres à se racheter, par de longs tributs, du fléau qui pesait sur eux. Sobieski avait tout fait pour tarir à jamais cette source de richesses coupables; il s'était efforcé de détruire un déplorable privilége, en fixant les garnisons sur les frontières, et on pouvait attendre de son règne l'affermissement de ces tutélaires innovations. Tel était l'homme dont on accusait la

conscience avare : celui qui avait tant de fois fait la guerre aux ennemis de son pays, avec les revenus de son patrimoine; celui de qui l'existence, dominée par un soin unique, la patrie, s'était écoulée dans le perpétuel sacrifice de tout ce qui tient de plus près au cœur des hommes, ses affections, ses inimitiés même, son temps, sa vie et sa fortune!

1674. mai. dimanche, 20.

La matinée entière s'écoula dans ces perplexités. Le retentissement de cent mille voix confondues, le cliquetis de cent mille glaives agités parmi des houras et des sermens, ces lances, ces étendards promenés dans les festins et abaissés devant un nom cher à la victoire, tous ces transports, au milieu de tant de magnificences guerrières et de tant de graves discussions, donnaient au champ électoral on ne sait quel air d'un conseil, d'un camp, d'une fête, d'une orgie. Un étranger n'aurait pu dire si cette multitude se préparait à délibérer ou à combattre, ni si elle avait l'ivresse qui précède le choc ou celle qui suit la victoire; elle-même ne le savait pas.

1674. mai. dimanche. 20. La diète s'assembla sous ces tumultueux auspices. L'évêque de Cracovie couronna l'ouvrage commencé si habilement par sa sagesse. Il éloigna de la Pologne les guerres civiles qui grondaient sur elle.

La reine avait tout fait pour le dissuader de se rendre au champ électoral. Elle lui avait écrit plusieurs fois, en sollicitant ce dernier témoignage du zèle qu'il lui consacrait jadis. Mais il ne put se résoudre à jeter ainsi dans l'anarchie l'assemblée et la république. Après quelques retards il parut sur les deux heures de l'après-midi au sein du kolo. Les Paz s'y rendirent à son exemple; ils s'y rendirent pour protester contre ce qui s'était fait la veille, et disparurent. Tout se trouvait annulé.

Les Polonais demandèrent cependant qu'il fût passé outre à l'élection, et que l'évêque proclamât le roi de leurs vœux, Jean Sobieski. Secondé encore par celui sur lequel roulaient ces débats, Trzébiçki eut la prudence et le courage de se refuser à cette violation des lois qui aurait tout rendu illégitime. Il ne déclara pas non plus la

diète dissoute, et députa les hommes les plus considérables du sénat, auprès des Paz, pour leur demander, au nom de la patrie, de ne pas la livrer aux déchiremens des guerres intestines, alors que la Suède, le Brandebourg, la Moscovie, l'Empire, et surtout la Porte, pesant de tout leur poids sur ses frontières toujours plus étroites, n'avaient plus qu'un pas à faire pour se rencontrer au cœur de la république.

1674. mai. dimanche. 20.

Dans ce dernier essai de leurs ressources, les Paz n'avaient pu apercevoir que leur faiblesse. La Pologne s'était toute entière pressée autour de Jablonowski; la Lithuanie ne s'était qu'inégalement partagée entre Michel Radzivill et les opposans. Un petit nombre seulement de districts s'étaient jetés avec eux sur l'autre rive de la Vistule. L'évêque de Wilna, et le grand-maréchal du duché Polubinski leur parlèrent le langage de la prudence. Ils se sentirent vaincus, et Nicolas Paz vint avec Polubinski annoncer que si on voulait honorer le jour du repos, en remettant au lendemain la suite des débats, les dissidens reparaîtraient alors dans la diète. Des cris s'élevèrent

1674. mai. dimanche. 20. aussitôt de toutes parts. L'assemblée ne voulait point de délais. Sobieski ou la mort! Longue vie au roi Sobieski! Le roi Jean III pour jamais! Mais Sobieski déclara, une fois encore, qu'il n'accepterait pas la couronne, si son élection n'était pas légale et par conséquent unanime. Il supplia que la grace demandée par ses ennemis leur fût accordée sur le champ. Appuyé à son bras, l'évêque de Cracovie leva la séance, et s'éloigna, au milieu des coups de pistolets, d'arquebuses, de mousquets, par lesquels s'exprimaient en même temps l'allégresse et l'indignation publique. Les feux de joie, les lanternes innombrables attachées aux fenêtres, éclairèrent cette
lundi 21. nuit, la dernière de l'interrègne. Et le lendemain, le vainqueur de Slobodisza, de Podhaïce, de Kalutz, de Kotzim, fut entraîné malgré lui au kolo pour s'entendre proclamer roi.

Il le fut *nemine contradicente*. Les Lithuaniens, conduits par leur grand-chancelier, déclarèrent adhérer à l'élection, et saluèrent leur glorieux adversaire d'acclamations loyales. Le docteur Connor raconte, et beaucoup d'historiens ont

répété, que pour obtenir cette nécessaire unanimité, il fallut que l'interroi et le sénat, punissant le grand-hetman de Lithuanie d'avoir laissé un de ses officiers violer la demeure d'un gentilhomme, lui appliquassent les dispositions d'une loi qui inflige l'exclusion des assemblées pour toute offense aux droits de l'ordre équestre. Ce récit est peu digne de foi. Ce n'est guère pour des hommes comme Michel Paz que de telles lois sont faites. Privé violemment du droit d'élire, il eût certainement levé l'étendard de la guerre civile. Ses parens, ses amis auraient du moins protesté; ils ne se fussent point résignés à l'humiliation d'apporter leur suffrage à un ennemi, de lui faire cortège dans sa marche triomphale. Si le fait était exact, il faudrait croire que Paz lui-même provoqua cette délibération pour se dispenser de donner sa voix au rival qu'il avait en haine depuis plus de vingt-cinq ans.

1674. mai. lundi. 21.

Ce fut par forme que les sénateurs recueillirent les suffrages de chaque palatinat, les écrivirent, les comptèrent; que l'évêque régent, montant à cheval, demanda par trois fois s'il y

1674. mai. lundi. 21. avait encore des oppositions ou des griefs, et qu'il proclama enfin que Jean Sobieski était roi. Les grands-maréchaux de la couronne et du duché, ou leurs représentans, répétèrent trois fois ce cri déjà répété par la noblesse et l'armée; ce cri que le peuple de Warsovie avait porté aux deux extrémités de l'horizon; devant lequel s'inclinèrent à la fois les enseignes des palatinats, des compagnies d'armes, des régimens étrangers, des troupes de la république; que les fanfares guerrières, les cloches de la ville, et les salves de l'artillerie saluèrent de leurs bruits confondus. Tout à coup, sur un signe de l'évêque de Cracovie, un profond silence régna; les mille bannières s'inclinèrent ensemble, et les évêques entonnèrent un dernier hymne sacré; les assistans, chœur innombrable formé de tout un peuple, redirent les accens religieux; puis, l'hymne achevé, les acclamations recommencèrent, et le sénat, les nonces, la noblesse, s'acheminant vers la cathédrale de Saint-Jean, allèrent avec Jean Sobieski rendre grace à Dieu de son élévation, sous l'œil de Marie d'Arquien et de son fils Jacques-Louis,

le filleul de Louis XIV désormais nommé le prince de Pologne. Cette cérémonie sainte s'accomplit parmi les transports de l'émotion la plus profonde, et de la plus vive joie que nation ait montrée. La Pologne semblait se sentir sauvée de l'étranger et de l'anarchie. Chacun comptait les jours prospères assurés à la république. Les femmes criaient : L'Allemand ne tiendra plus garnison dans Warsovie ! ou bien : Les Kosakes ne ravageront pas nos champs ! ou bien encore : Les Infidèles peuvent nous envoyer demander des tributs ! En exprimant ainsi son allégresse, la foule se disputait le bonheur de baiser les vêtemens du héros, faute de pouvoir arriver jusqu'à ses mains ou à ses pieds. Si jamais citoyen n'avait plus fait pour sa patrie, jamais patrie n'avait fait plus pour un de ses fils. 1674. mai. lundi. 21.

Les Polonais remarquaient, avec une pieuse satisfaction, que l'élection avait duré trois jours, comme le triomphe de Kotzim, et les mêmes jours pendant lesquels s'était prolongée cette victoire. Au moment où Sobieski prit possession du rang suprême, où une Française devint

1674. mai. lundi. 21. avec lui reine de Pologne, où l'évêque de Marseille, en habits pontificaux, reçut le nouveau roi sur le seuil de la cathédrale et le complimenta au nom de son maître, Louis XIV donnait l'assaut à la citadelle de Besançon, et la Franche-Comté était pour toujours associée aux destins de la France.

Du temple, Jean monta au palais, pour plier une dernière fois le genou devant Éléonore. Il lui promit un riche douaire, et tenta de fléchir ses ressentimens par des hommages et des bien-
22. faits. Dès le lendemain, l'altière archiduchesse s'éloigna de Warsovie; elle alla dans le couvent des Camaldules, à une lieue de la capitale, ourdir de nouveaux complots. Sa faction prétendit faire à Sobieski une loi de répudier Marie d'Arquien pour épouser la veuve de Michel Koributh. On comptait que ce dessein serait avidement accueilli par la foule, que le peuple s'ébranlerait en haine de l'étrangère pour son illustre reine, que la petite noblesse aimerait à conserver sur le trône la veuve de Wieçnowieçki, que Sobieski serait contraint de se soumettre ou d'abdiquer.

Cette proposition blessait également ses affections et son orgueil. Il se sentit outragé de la pensée qu'il ne pût pas anoblir assez sa compagne pour la couronner, et que lui-même eût besoin de l'alliance d'une archiduchesse pour paraître tout-à-fait digne du rang suprême. Marie-Casimire était, d'ailleurs, mille fois plus nécessaire à sa tendresse que le bandeau des rois à son ambition. Par une contradiction singulière, Sobieski, autour duquel étaient vivans les nombreux témoignages de ses faiblesses changeantes, aurait renoncé à tous les biens plutôt qu'à Marie d'Arquien. « Je n'ai pas authentiquement promis, « s'écria-t-il, d'accepter les fonctions de roi; il « n'y a pas encore de contrat entre nous. Si votre « sceptre est à ce prix, vous pouvez le garder ! » 1674. mai.

Sur ces entrefaites, parvint à Warsovie la nouvelle des progrès du Turc et du Tartare. Le kan s'avançait à la tête de tout son peuple. Caplan-pacha se fortifiait dans Jassy; l'empereur Mahomet IV était en marche à travers les champs de la Bulgarie. On apprit ces nouveaux dangers, le jour même de la fête du Saint-Sacrement. Jean, et

1674. mai. avec lui Marie-Casimire, éclatante de beauté, de joie et d'atours, allèrent à la procession dans l'éclat d'une magnificence héroïque. Devant eux étaient portés les soixante-six drapeaux enlevés par Sobieski à Kotzim. Quand la procession parut sur le parvis, ces drapeaux, dépouilles de l'Infidèle, s'abaissèrent, et tapissèrent le pavé sous les pas du prêtre, portant le Dieu des chrétiens. Tous les assistans tressaillirent. Quand avait-on vu la croix recevoir de tels hommages? Où aurait-on trouvé ailleurs un roi qui fît ainsi litière de trophées?

juin. 2. Éléonore, désolée, était partie du couvent des Camaldules pour le monastère de Czentochowa, près de Cracovie, avec le comte de Shafgotsch et don Pédro de Ronquillos. A peine éloignée, un remords la saisit. Elle ne pouvait plus régner sur la Pologne; mais elle sut qu'elle pourrait encore faire du mal à son rival heureux, et revint sur ses pas.

L'élection des rois n'est consommée que lorsque le prince a signé les *pacta conventa*. Pendant que la diète discutait cet acte, Sobieski

déclara qu'un examen plus attentif de ses revenus lui avait fait voir qu'au nombre des conditions onéreuses, souscrites par ses amis en son nom, il en était une qui passerait probablement sa puissance, celle de payer, durant six mois, la solde de toutes les troupes de la république. Malgré leur désir d'annuler l'élection, ses ennemis osèrent peu insister sur cette déclaration loyale, qu'avec moins de probité il n'eût pas faite, et malgré laquelle il tint ensuite plus même qu'il n'avait promis d'abord. Jablonowski obtint qu'on passât outre. Mais le parti vaincu voulut, pour venger ses revers, poser à l'autorité royale de nouvelles limites. On demandait que le droit de paix et de guerre, celui de lever des troupes, celui de les conduire à l'ennemi, et de paraître sur les frontières, lui fussent ravis. Ç'aurait été charger de chaînes et désarmer le bras qui pouvait seul défendre la Pologne. On prétendait aussi lui imposer l'obligation d'une alliance éternelle avec la cour de Vienne. C'était le règne de Michel qu'il s'agissait de perpétuer. Jean répondit que ses concitoyens pouvaient disposer de la

1674. juin.

1674. juin. couronne s'ils n'avaient pas assez de confiance en lui pour la lui donner telle que ses prédécesseurs la portèrent, et le cri public intervint: la diète n'insista point. Vainement quelques nonces s'opiniâtrèrent; vainement ils lancèrent leur veto sur l'assemblée; toute chance d'établir la guerre civile était épuisée. Christophe Paz le sentait. Plus habile que le reste de sa maison, sachant se plier de bonne grace à la nécessité, il ramena les récalcitrans, et le lendemain, dans la cathédrale de Saint-Jean, Jean Sobieski, debout à l'autel, reçut solennellement le diplôme de son élection des mains de l'évêque de Cracovie assis et couvert. Il prêta serment aux *pacta conventa*, et Christophe Paz, qui remplaçait le grand-chancelier de la couronne mourant, Polubinski, qui remplaçait le grand-maréchal de Pologne, passé roi, proclamèrent l'avènement de sa majesté sacrée le roi Jean III. Les bénédictions du peuple leur répondirent; les ambassadeurs, le comte de Shafgotsch à leur tête, se hâtèrent de porter au nouveau potentat les assurances de la vive joie que son élévation donne-

rait à leurs maîtres. Le plus vrai de tous, peut-être à son propre insu, était le comte de Taff, disant que Charles de Lorraine serait consolé de son revers, en apprenant qui était son heureux compétiteur, et que même ce prince n'aurait pas consenti à se mettre sur les rangs, s'il avait cru y trouver un si grand homme. 1674. juin.

Sobieski était définitivement élu. Pour prendre les rênes du gouvernement, il lui fallait encore recevoir l'onction sacrée. L'interrègne devait se prolonger, d'après la loi ; le primat ou son suppléant devaient tenir en main les pouvoirs jusqu'au jour où l'huile sainte coulerait sur son front : le sacre avait été fixé à la fête de saint Jean. Mais ces apprêts auraient pris du temps ; les trésors de la république s'y seraient épuisés ; les intérêts de la Pologne pouvaient d'un moment à l'autre appeler son défenseur suprême sur les frontières, et Jean III était toujours le citoyen qui ne voyait que son pays, le grand-hetman qui ne songeait qu'à vaincre. Il déclara que les dépenses et les préparatifs d'un couronnement s'accorderaient mal avec les dangers

1674. juin. d'une invasion. En de telles conjonctures, le casque, disait-il au sénat, irait à son front mieux qu'un diadême. C'était se priver de la douceur de placer sans retard sur la tête de Marie-Casimire le bandeau de Louise de Gonzague et d'Éléonore. Le sacrifice était grand; car si la mort l'eût surpris dans l'intervalle, sa chère Mariette, ainsi qu'il la nommait, se fût trouvée déchue des droits de la royauté. « Mais, je sais « bien, » répétait-il souvent dans le cercle de ses amis intimes, quand sa résolution était combattue, « je sais bien pourquoi la nation m'a mis « sur le trône. Ce n'est pas pour représenter ; « c'est pour combattre. Ma mission est de faire « la guerre aux Turcs. C'est ma consigne de roi. « Je la remplirai d'abord. A plus tard les fêtes! »

La diète, touchée de sa grandeur d'ame, voulut que, dès ce moment, il fût roi. Elle décida que son sceau privé, appelé sceau de la chambre, suffirait, jusqu'au temps de l'inauguration, pour consacrer tous les actes de l'autorité royale. Son règne avait commencé du jour où la république lui avait remis ses destins. L'acte de son élé-

vation se trouva ainsi consommé sans retour. 1674. juin.

La pensée publique, dans l'Europe entière, avait d'avance désigné Sobieski au trône, alors même que la Pologne, distraite par les brigues et les partialités, portait ailleurs ses suffrages. Mais quoique prévue, cette nouvelle saisit comme un grand événement l'attention des peuples et des rois. En l'apprenant, l'impératrice-mère s'évanouit, et ce coup ne tarda pas à la conduire au tombeau. Le cabinet de Vienne s'était seul obstiné à ne pas prévoir ce qui venait de se passer. Il fut consterné. La Suède, la Hollande, les Anglais, malgré des alliances contraires, applaudirent à cette élévation d'un grand homme. Rome retentit de solennités tour à tour saintes et mondaines à la gloire du défenseur de la chrétienté. Clément X prépara pour lui l'épée bénie et la rose d'or. Le fameux cardinal Nitard, représentant de la branche espagnole de la maison d'Autriche, multiplia les fêtes. Le maréchal d'Étrées, ambassadeur de Louis et parent de la nouvelle reine, fut solennellement félicité par le sacré collège. Le général des

1674. juin. jésuites, qui se mettait avec raison au rang des puissances, écrivit au roi de Pologne pour le complimenter à l'instar des têtes couronnées, et le fit en ces termes :

« Il ne pouvait advenir rien de plus désirable que de voir monter sur le trône celui qui était la colonne de la république, et que le monde entier célébrait comme le vengeur du monde chrétien. Il n'y a point de mots pour exprimer la joie qui a rempli cette capitale de l'univers chrétien. On ne rencontre personne qui ne prodigue les plus vives louanges à cette élection bienheureuse, et n'y voie un gage assuré des miséricordes particulières de la Providence pour la nation polonaise, et pour la république chrétienne tout entière : l'une et l'autre sont maintenant en sûreté. Au milieu de l'allégresse commune, celle de la Société n'a pas besoin d'être signalée. Puisse Votre Majesté daigner en juger par ses bienfaits ! Je consacre et je voue cette humble Société (*minimam societàtem*) au ser-

vice de Votre Majesté, et je la recommande humblement à sa protection. 1674. juin.

« Le plus humble de ses serviteurs,

JEAN-PAUL OLIVA.»

A Paris la joie fut, s'il se pouvait, plus grande que partout ailleurs. La nouvelle arriva par une lettre de Marie-Casimire, qui portait : A M. le marquis d'Arquien, père de la reine de Pologne. Monsieur, duc d'Orléans, alla aussitôt chez son capitaine des gardes pour l'embrasser, et Louis, prenant acte de cette élection comme d'une nouvelle victoire, fit publier une feuille officielle qui se terminait ainsi : « On peut dire que « jamais élection ne s'était faite en Pologne avec « plus d'éclat. C'est une espèce de miracle que le « ciel, qui comble sans cesse la France et son « auguste monarque de ses plus particulières « graces, a voulu opérer en faveur de leur plus « ancien et plus constant amy pour le bien de « la Pologne.

« Voilà comment Sa Majesté triomphe par-

1674. juin. « tout à la confusion de ses ennemis, soit dans « ses armes par les soins qu'elle prend en per- « sonne de les rendre victorieuses, soit dans ses « négociations, par la sage conduite des minis- « tres qu'elle sçait choisir, avec toutes les qua- « lités qui leur sont nécessaires.

« L'evesque de Marseille ne manquait d'au- « cune, et d'abord qu'il parut à Warsovie, il sa- « tisfit tellement les Polonnois par sa haute mine, « par sa grace, par son honnesteté et par ses « discours, qu'il s'attira l'amour et le respect « d'un chacun d'eux; et, ayant ainsi grandement « avancé la victoire qu'il s'estoit préparée sur « leurs esprits, il l'acheva sans peine par cette « éloquence avec laquelle il s'expliqua dans le « kolo. S'estant donc rendu maistre de leurs « sentimens, il lui fut aisé d'en disposer selon « les occurrences pour le bien de la république « et pour la gloire du roy son maistre. C'est « pourquoy, comme il eut reconnu qu'on tour- « noit les yeux sur les seigneurs de Pologne, et « qu'il n'estoit plus question des étrangers, il ne « balança point à porter les intérests de celuy

« que chacun jugeoit le plus digne de la cou- 1674. juin.
« ronne, et il n'oublia rien en cette occasion
« pour faire triompher le bon parti.

« Afin que vous jugiez aussi à votre tour de
« l'équité du chois de l'illustre Sobieski, il faut
« que nostre histoire ajoute au récit de son
« élection le premier de ses portraits, qui, sans
« doute, vont paroistre ici de toutes parts.

« Nous avons tracé plusieurs fois l'image
« de sa valeur et de toutes les qualités qu'il a
« d'un grand capitaine, dans les relations de ses
« batailles, dont la dernière, près de Kotzim, a
« esté la plus célèbre et la plus complète qui se
« soit remportée depuis plusieurs siècles, et dont
« l'importance, dans la conjoncture de la mort
« du roy de Pologne, estoit telle, pour le salut
« de cet estat-là, qu'on ne sçauroit assez l'exa-
« gérer.

« Voici ce qu'il est pour sa personne et pour
« ses autres vertus. C'est l'un des plus beaux
« hommes et des mieux faits qui se puisse voir.
« Il est d'une taille avantageuse et d'une mine
« grave, néantmoins tempérée par une telle dou-

1674. juin. « ceur, qu'il inspire tout à-la-fois par là le respect « et l'amour. Il est éclairé autant qu'on le peut « estre, notamment dans les mystères d'estat, et « sçait parler juste sur toutes sortes de matières; « il est exemplaire dans la religion par sa piété « et par sa charité; il est affable pour tout le « monde; et enfin, il pardonne si facilement les « injures qu'il a receües, qu'on a remarqué avec « étonnement qu'il n'a jamais voulu se venger « des calomnies de ses ennemis que par ses « belles actions. Après cela, quels avantages les « Polonnois ne doivent-ils pas espérer de son « gouvernement? et que pourra-t-on ajouter dé- « sormais à leur bonne fortune? »

Au dehors, en effet, ils affermissaient leur patrie par ce grand choix dans la considération que les dernières années lui avaient acquise. Le nom de Sobieski les faisait compter dans la balance des États pour le poids de sa gloire; et il n'y avait alors d'éclatant que la fortune de la France et de son roi. Le prince d'Orange ne faisait que commencer sa carrière. L'Angleterre participait de la faiblesse corrompue des Stuarts. La Suède,

effacée, semblait se remettre en silence des règnes de Gustave-Adolphe et de Charles-Gustave, et se préparer à enfanter Charles XII. Le grand-électeur, Frédéric-Guillaume, vieillissait. Un voile épais cachait tout le Nord. Les Moscovites continuaient à n'être connus que sous le nom de Scythes barbares : personne ne soupçonnait qu'un de ces barbares, qu'on appelait le czar Alexis, façonnât dans ses déserts glacés un empire immense et formidable. Jean Sobieski et le peuple qui venait de le placer à sa tête jetaient au contraire un immense éclat. Dans cette longue querelle de la France et de l'Empire qui partageait le monde, la Pologne, par ses alliances ou seulement sa neutralité, semblait devoir fixer la fortune indécise ; et, dans cette autre grande lutte de l'islamisme et du monde chrétien, dont le champ de bataille était, depuis deux cents ans, en Europe, et allait être transféré au cœur de l'Allemagne, seuls encore les Polonais pouvaient, avec le secours d'un puissant génie, combattre utilement pour l'indépendance, le culte, les lois et la civilisation de l'Occident. La Porte n'était

1674. juin.

1674. juin. pas tellement orgueilleuse et bornée, qu'elle ne mesurât l'obstacle opposé à ses conquêtes. Achmet Kiuperli s'affligea de la grandeur du vainqueur de Kotzim, comme faisait Léopold, dont ce devait être le salut.

Au dedans, personne ne douta qu'un avenir paisible et prospère ne commençât pour la Pologne. En un moment, les vieilles discordes des factions s'évanouirent : la joie et le calme régnèrent d'un bout de la république à l'autre. Les traces des terribles démêlés qui, la veille, semblaient devoir tout détruire, se trouvèrent effacées comme par enchantement. Les grands seigneurs qui avaient le plus vivement contesté l'élection se pressèrent autour de Jean et de Casimire. Michel Paz ramena tranquillement son armée dans le grand-duché. Christophe donna des fêtes à l'illustre couple dans sa maison de Belvédère. Le roi promit au chef de la maison de Lubomirski ce bâton de grand-maréchal de la couronne, qu'il avait dû à l'exil du père, lors des soulèvemens de l'ordre équestre. Le vice-chancelier Olszuski, ordonnateur du mariage d'Éléonore, fut élevé

au siège primatial que la mort de Czartoriçki avait laissé vacant. Supplié par la diète de conserver encore les fonctions de grand-hetman, Jean ne laissa point ignorer qu'il les réservait au prince Démétrius, autrefois si violent, si injuste pour lui. Enfin, presque aucun de ses ennemis ne fut oublié dans la distribution de ses bienfaits : ses amis semblaient l'être dans sa reconnaissance, et ils ne murmuraient pas. Dès le premier jour de son avènement, il avait compté 100,000 florins à l'armée lithuanienne, 200,000 à l'armée polonaise, 60,000 au palatin de Russie pour les fortifications de Lemberg, 300,000 aux juifs de Vienne et de Warsovie, pour le rachat des joyaux de la couronne. Le comte de Shafgotsch était venu aussi déclarer qu'à la considération d'un si grand prince l'Autriche verserait sur-le-champ dans les trésors de la république 200,000 florins dus depuis longtemps au roi Michel. Ravie de ces générosités et de ces succès, la Pologne n'était plus qu'une famille rangée autour du plus illustre de ses membres et du plus respecté. La fête de saint

1674. juin.

1674. juin. Jean arriva, et fut célébrée par des transports inouis. Ce jour-là, tous les ambassadeurs remirent au roi de Pologne des présens magnifiques au nom des couronnes. Un envoyé du kan des Tartares était accouru. Il se prosterna la face contre terre aux pieds du trône, et annonça que son maître s'interposerait pour déterminer le divan à la paix, et mériter ainsi les bonnes graces d'un si grand prince. On vit avec étonnement le monarque répondre tour à tour en turc, en français, en italien, en allemand, en anglais, à ces représentans de l'Europe et de l'Asie. Au lieu de souffrir de son obéissance à un concitoyen, la cour s'en enorgueillissait.

Éléonore comprit enfin que son règne était passé: elle s'enfuit à Czentochowa. De toutes ses tentatives pour lutter contre la fortune, elle n'avait recueilli que des humiliations de plus. Il lui restait à subir les largesses de Jean, qui augmenta de 25,000 florins sa pension royale. Après avoir tenu trop long-temps à Thorn sa cour turbulente, elle quitta pour toujours la Pologne, et alla résider à Inspruck comme gouvernante

du Tyrol. Elle ne tarda point à donner sa main, malgré la différence des âges, au rival malheureux de Sobieski, prince plus haut que Sobieski de naissance, et tout aussi haut de cœur, sans états, mais non sans gloire, long-temps le bouclier de l'Empire comme Jean l'était de la Pologne. La mort de son oncle lui avait conféré le titre stérile de duc de Lorraine. Charles V ne vit jamais son patrimoine. L'alliance d'Éléonore, âgée alors de quarante ans, était pour lui un établissement considérable. Léopold avait hésité long-temps : il cherchait pour sa sœur une couronne. Quand il céda enfin (1698), le malheureux duc, courant à Vienne pour serrer ces nœuds désirés, se vit encore arrêté en chemin par une blessure dont le bourreau de Nuremberg, le plus habile des chirurgiens allemands, ne put le guérir : il se rétablit pourtant ; et, de ce mariage sont issus les princes auxquels Marie-Thérèse a donné l'empire d'Autriche en héritage. Charles continua tout le reste de sa vie, qui fut courte et glorieuse, à s'illustrer dans les guerres contre la France et contre la Porte ottomane. Nous le verrons se

rencontrer aux côtés de Sobieski sur les champs de bataille, et prouver, par sa magnanimité comme par son génie, qu'il aurait mérité d'emporter l'élection, s'il n'avait pas eu un tel compétiteur.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

LIVRE VII.

RÈGNE DE JEAN SOBIESKI,

JUSQU'A LA PAIX DE ZURANOW ET AUX CONFÉRENCES DE NIMÈGUE.

(Juin 1674.— Octobre 1676.)

SOMMAIRE.

De la royauté dans la constitution polonaise. La royauté en Europe. Situation d'un roi électif au siècle de Louis XIV. — Procédés de Louis XIV envers le roi. Intrigues de la reine. — Guerre turque. Politique d'Achmet Kiuperli. —Invasion de Mahomet IV en Ukraine. Prise de Kotzim. Siège d'Human. —Rencontre des Moscovites et des Turcs. — Marche de Jean. Retraite de Mahomet IV. — Quartiers d'hiver du roi et de son armée. Désertion de Michel Paz. Intrigues de l'Autriche. — Nouvelle campagne. Progrès du Turc. Défense de Zbaras par Desauteuil. — Etat de l'Europe. Mort de Turenne. — Bataille de Lamberg. Siège de Podhaïce. Siège de Trembowla. Héroïsme de Chrazanowska. Fuite des Turcs. Pont du Dniester brûlé par les Polonais pour arrêter la marche du roi. — Couronnement de Jean et de Marie-Casimire. Diète. Projets de réforme dans la constitution. Opposition de la reine. Résolutions des trois ordres. — Mort d'Alexis. Le czar Fœdor. — Rupture de la reine avec Louis XIV. Manœuvres de Léopold. Armement de Mahomet IV.—Nouvelle invasion. Soumission des Wolhquies et de la Pokutie. Dénuement du roi. Rencontre sur le Dniester. Camp de Zuranow. Le roi et l'armée assiégés. La tranchée ouverte. Combats. Sommations. Bataille. Paix. — Exaltation d'Innocent XI (Odescalchi). — Joie de la Pologne. — Services rendus par Jean Sobieski à la république, et par la république à la chrétienté, dans cette guerre de trente ans.

LIVRE SEPTIÈME.

Règne de Jean Sobieski jusqu'à la paix de Zuranow et aux conférences de Nimègue.

(Juin 1674 — Octobre 1676.)

Nous avons montré la Pologne éternellement compromise, et en quelque sorte perdue d'une manière fatale, par ses coutumes primitives et par ses lois. On a vu les vices de ces lois développés et grossis de siècle en siècle; la discorde perpétuée entre tous les membres du grand corps de la république; l'autorité royale enchaînée; ce trône débile tombé à l'encan, par suite du régime électif, entre tous les potentats, et vendu par les assemblées nationales au plus offrant; l'ambition des puissances voisines enflammée par tant de si-

nistres spectacles; leurs intrigues et leurs armées également destructives; les frontières sans cesse resserrées par la conquête; le mot de partage inscrit à la fin dans les traités; en un mot, le vieil empire des Slaves changé par degrés en une proie que la première paix générale, ou la première coalition, devait livrer sans défense au fer et à l'or de l'étranger! Reste à voir si un grand roi, prince d'études profondes et de vaste génie, porté au trône par la victoire, entouré des respects du monde, aura plus d'ascendant que les institutions de la patrie... Lui sera-t-il donné de réparer les maux accomplis, et d'assurer l'avenir?

L'éternel problème des sociétés humaines, en se constituant, est de régler le pouvoir de manière à ce qu'il ait la force, et n'en fasse qu'un légitime usage. Dans la monarchie, où le pouvoir est déféré à toujours, la difficulté est de l'accorder avec la liberté des sujets; dans les républiques, où il est temporaire, de l'accorder avec l'égalité des citoyens.

Nul doute qu'avec un simple président, pris dans la cité et fait pour y rentrer bientôt, tels

que furent les archontes ou les consuls, et tels qu'étaient encore le grand-pensionnaire, le Landamman, les doges, la Pologne n'eût compté plus de chances de durée. La puissance souveraine y aurait du moins été constituée d'une façon conforme à ses mœurs et à ses lois.

Mais cette république qui avait un roi pour la conduire, cette monarchie où la couronne était élective et viagère, réunissait à tous les dangers des gouvernemens libres tous les inconvéniens de l'ordre monarchique : d'une part les orages de l'élection, les brigues, les querelles armées, l'élévation soudaine d'un citoyen et de ses proches, leur ambition irritée, leurs efforts pour se perpétuer dans la grandeur, leurs intelligences criminelles avec l'étranger; d'autre part, le faste du trône, les alliances de cour, la secrète jalousie contre les libertés publiques. On n'avait les avantages d'aucun des deux régimes, point les satisfactions que le premier donne aux droits et à la fierté de chacun; point les garanties d'ordre, de stabilité, de grandeur, que le second assure en foule à la chose publique.

Et admirez cette fatalité de la nation polonaise, qui marcha toujours en sens inverse des autres nations, des autres races! Chez elle le bandeau des rois tombe à la portée des sujets, quand partout ailleurs la fortune élevait les trônes bien loin au-dessus des entreprises et des vœux d'une ambition privée.

Les Polonais avaient eu dans leur krola un chef de justice et de guerre, semblable à tous ces capitaines de bandes que les autres peuples se donnèrent dans les commencemens, et que nos historiens appellent fastueusement des rois. A l'instar du reste de l'Europe, ils s'étaient accoutumés à faire toujours leur choix au sein d'une même famille, et cette famille fut la dynastie des Piasts. Le malheur voulut qu'elle tombât du trône, quand la royauté devenait partout ailleurs héréditaire, et les Jagellons qui lui succédèrent s'éteignirent après quelques règnes. L'élection alors reprit tous ses droits. D'abord vinrent des princes de races diverses, mais souveraines; puis enfin Michel Wieçnowieçki, dont l'origine se rattachait encore au sang des rois.

Gentilhomme illustre, Jean Sobieski, le premier, fut un roi sans aïeux.

Précisément alors la royauté venait d'atteindre le faîte de sa grandeur chez les modernes. On a dit, au début de cet ouvrage, comment elle avait reçu autrefois, de l'adoption et des victoires de la religion romaine, le caractère d'un sacerdoce auguste. Par la chute de la féodalité, elle était devenue la plus haute, la plus forte des puissances. Les progrès de la civilisation la parèrent de toutes les pompes du faste et des arts. Au fragile et grossier pavois des barbares se trouva partout substitué le trône d'or des monarques de l'Asie antique. Comme jamais révolution n'a manqué de titres, celle-là chercha les siens dans le ciel. Le droit public de l'Europe se lia au droit divin. Vainement Charles Ier s'était perdu par sa foi aveugle à cette mission surnaturelle des rois. La restauration inattendue de son fils sembla une consécration divine de l'ouvrage des Henri VIII, des Jacques Ier, des Philippe II, des Louis XIII, nous voulons dire des Richelieu. Louis XIV, qui se trouva unir

le génie de la monarchie absolue à toutes les faveurs de la fortune (1), confirma ces grands changemens, en joignant à ce que ses exemples avaient de séductions pour les têtes couronnées, à ce qu'il y avait d'entraînant pour les hautes classes dans les pompes de sa cour magnifique et polie, tout ce qu'il y avait d'heureux pour le peuple dans une sujétion égale, dans une police uniforme et régulière. Le monde entier était entré dans ces maximes. Il n'y avait plus de prince dont l'origine ne se perdît dans la nuit des temps. Il n'y avait plus de comte de Périgord pour dire de son maître : Qui l'a fait roi?

En Pologne, le dernier des citoyens était en-

(1) La Fontaine disait très-bien :

De cette haute science
L'original est en France.
Jamais on n'a vu de roi
Qui sût mieux se rendre maître,
Fort souvent jusques à l'être
Encore ailleurs que chez soi.
L'art est beau, mais toutes têtes
N'ont pas droit de l'exercer.
Louis a su s'y tracer
Un chemin par ses conquêtes.

Épître à Mad. la duchesse de Bouillon.

core en droit de tenir ce langage. Le monarque, alors surtout qu'il ne tenait par aucun lien aux races royales, n'avait point de titres à chercher dans les nuages, et cependant il recevait comme les autres potentats la consécration d'un autre Samuel; comme eux, il avait une cour éclatante; il avait, comme eux, des grands-officiers, des chambellans, une Garde-robe, une Bouche, des tranchans, des échansons. Il portait les mêmes titres qu'eux, avait sous les yeux leurs exemples, pouvait aspirer à leur pouvoir; et sur ce faîte des grandeurs, où d'ordinaire jouir et conserver semble l'unique soin, son affaire était toujours de conquérir. Il voyait ses fils salués du titre d'Altesses, l'aîné d'entre eux appelé même prince de Pologne, sans avoir d'héritage à prétendre. Il savait que leur destin était de tomber tout à coup, au jour de sa mort, de la première marche du trône dans la foule, pour se voir alors dépaysés au rang des sujets, comme lui-même l'était au rang des rois. Son ambition devait être de leur léguer sa grandeur en dépit des lois et de ses sermens. Le monde entier du moins lui

supposait toujours ce dessein, ses courtisans pour se faire une gloire de le prévenir, ses ennemis pour compromettre sa puissance et sa renommée. Ajoutez toute une famille qui se poussait autour de lui, orgueilleuse de son élévation et avide d'honneurs. Il était également mal à l'aise entre ses proches, entre ses sujets, entre les rois : autant ses concitoyens l'accusaient d'aspirer à la tyrannie, autant l'y poussaient ses proches, autant les rois s'étonnaient qu'il prétendît à l'égalité.

Nul prince ne semblait plus propre que le nouveau roi à écarter ces périls. Simple, désintéressé, fort oublieux de soi, fort ennemi du faste, tenant beaucoup aux institutions de sa patrie et point à sa propre grandeur, élevé déjà par le consentement universel des nations et par la première des consécrations, celle de la gloire, au-dessus du reste des hommes (1), tel

(1) « Quand je serais maréchal de France, duc et pair, enfin tout ce que je devrais être aussi bien que les autres, je regarderais toujours Sobieski à cent piques au-dessus de moi. »

(Lettre de Bussy-Rabutin, le 14 juin 1674.)

était Jean Sobieski ; et pourtant, il trouva dans les passions de ce qui l'environnait, il trouva dans les conjonctures même, d'amers chagrins et des chocs funestes ; tant il est vrai que les hommes, accidens d'un jour, ont beau être meilleurs que les lois ! elles sont, dans l'ordre politique, la fatalité des anciens. Rien ne prévaut contre les lois.

Les titres avaient en ce temps-là une grande importance ; car un ordre nouveau, celui de l'autorité absolue, s'établissait en Europe. Tous les pouvoirs avaient à se classer. Le titre de Majesté que les rois s'étaient attribué à l'imitation des empereurs, était encore refusé aux rois de Pologne, comme princes électifs, par l'empire et par la France. Ces deux gouvernemens les traitaient simplement de Sérénités, distinction dont la république ne laissait pas que de souffrir. Jean eût été heureux de doter son pays de l'égalité entre les couronnes. Il espéra l'obtenir sans peine de l'estime et de l'affection de Louis XIV. André Chrysostôme Zaluski, neveu du nouveau primat, celui dont les *Lettres historiques et pri-*

1674. juin. *vées* (1) sont le plus précieux monument de cette époque, débutait alors près la cour de France dans la carrière politique. Il se trouva chargé de cette négociation. Tous ses efforts furent inutiles. Louis, qui se vantait au monde d'avoir donné Jean III pour chef à la république, qui prétendait avoir en lui un auxiliaire docile, ne put se plier à l'avouer pour un de ses pareils. Cette grandeur d'un simple particulier, même dans des contrées lointaines, lui semblait nuire à la majesté de sa couronne; il était importuné de ces beaux-frères de roi, de ces oncles, de ces neveux de reine qu'il se trouvait compter en foule dans sa cour. Où sa noblesse voyait une gloire (2), il était près de voir une offense et un péril. Marie Casimire fut indignée de ses refus. Jean en eut l'ame blessée. Ayant à écrire à Versailles, il signa séchement : Votre frère Jean Sobieski.

(1) 4 vol. in-4°.

(2) « C'est tout de bon que le grand-maréchal Sobieski est roi de Pologne. Nous avons une reine Arquien. Voilà une belle fortune. Cela fait honneur à la noblesse française. J'ai peur que la marquise d'Époisse, sa tante, n'en meure de joie. »

(Lettre de mademoiselle de Scudéri, 18 juin 1674.)

Tandis qu'il pouvait donner ce nom de frère à Louis XIV, sa femme unissait à son orgueil de reine des ambitions moins hautes de fille et de sœur. Le jour même que Jean recueillait les acclamations du kolo, elle écrivait à Paris pour obtenir, en faveur de son père, des graces de cour, et à Warsovie elle exigeait pour son frère, le comte de la Grange-Maligny, les fonctions d'ablégat de Pologne près le roi de France. Cependant Zaluski, revêtu de ce titre pendant l'interrègne, se présentait à Versailles dans l'ignorance de ces intrigues, pour faire sa charge; la marquise de Béthune, sœur de Marie Casimire, et le marquis de la Grange d'Arquien, leur père, remuaient ciel et terre dans les deux cours pour perdre l'envoyé polonais, et assurer sa succession à Maligny. Tantôt on essayait de faire refuser les audiences que Zaluski réclamait, tantôt on le dénonçait à Jean comme buvant tout haut à la santé d'Éléonore. Jean était aussi révolté de tout ce bruit que Louis XIV s'en montrait étonné. C'est le fléau inévitable des hommes nouveaux que la foule de proches obscurs qui les

1674. juin.

1674. juin. assiègent pour exploiter leur fortune et la pervertir. Toutes ces misères étaient pour le roi de France des justifications de ses dédains, et pour le roi de Pologne les contre-poids de sa prospérité.

La reine en même temps créait au roi d'autres sollicitudes par son active intervention dans toutes les affaires. A peine montée sur le trône, elle s'était déjà aliéné Olszowski, qui se plaignait d'être dépouillé par elle de toutes les fonctions et de tous les droits de son ministère. Ce fut ainsi que, pressée de rémunérer l'assistance de l'évêque de Marseille, elle lui donna, sans l'intervention de la chancellerie, la recommandation de la couronne de Pologne pour le chapeau de cardinal, et ce fut aux yeux du vice-chancelier un double tort. Il criait, et tous les prélats répétaient avec lui que nul prélat polonais n'avait encore été promu à l'archevêché de Paris. Dès le premier mois, Marie Casimire avait troublé le repos du royaume comme étrangère et comme parvenue.

De plus dignes soins occupaient le roi. On ne

peut douter que Mahomet IV n'eût dessein d'asservir la république à tout prix. Dans les conseils du divan fermentait avec une ardeur nouvelle, depuis la soumission de toutes les places du Péloponèse et la chute de Candie, l'espoir de règner sur le monde chrétien. L'islamisme voulait recommencer par le nord les conquêtes qu'il avait accomplies quelques siècles auparavant en s'étendant le long des rivages de l'Afrique jusques des deux côtés des Pyrénées. Achmet Kiuperli regardait la Pologne, faible et divisée, comme une position à prendre sur les derrières de l'Europe, entre les Moscovites qu'il méprisait, et l'Empire, qu'il eût ainsi tourné. Les ports de la Baltique tentaient son génie. De cette façon, la mer Caspienne, la mer Noire, la Propontide, l'Archipel, la mer Rouge, auraient été des lacs intérieurs du vaste empire de son maître, et il aurait eu des ports, des chantiers, des arsenaux, des flottes, d'un côté sur l'Océan indien, de l'autre sur les mers du Nord. La domination turque se serait ainsi trouvée couper en deux et dominer le monde.

1674. juin.

1674. juillet. Achmet Kiuperli faisait marcher une nombreuse armée à l'appui de ses desseins. Dans l'élévation du vainqueur de Kotzim, il ne voyait qu'un motif de précipiter son entreprise avant que le nouveau règne se fût affermi, et que les terreurs d'Alexis eussent réuni ce prince dans une étroite alliance avec la Pologne. Caplan Pacha, personnage illustre parmi les musulmans comme petit-fils d'Acomat et beau-frère de Kiuperli, avait rallié sur les bords du Danube toutes les troupes échappées du désastre du séraskier Husseim; de nouvelles bandes lui arrivaient d'Europe et d'Asie, et il les portait aussitôt en avant. Le grand-visir vint présider aux apprêts; les hospodars, Doroszensko et le kan des Tartares étaient convoqués; Sélim Gieray avait même ordre d'amener deux hommes par cazgan ou chaudron, c'est-à-dire par ménage. Le rendez-vous était sous les murs de Kotzim; là furent les outrages, là seront les premières vengeances : Achmet Kiuperli veut en avoir la gloire. Avant l'arrivée de son maître, il fait attaquer la place par Caplan Pacha. Le gouverneur polonais Ochab s'in-

timide : il n'avait qu'une garnison faible et délabrée; l'armée des barbares passait pour être de quatre cents mille combattans. Après un assaut il se rend, et les Turcs assouvissent sur lui, sur la garnison, sur les femmes, leur rage meurtrière. 1674. juillet.

Dans le même temps un convoi turc, qui se rendait à Kaminiek, fut pris et l'escorte exterminée par Jablonowski; l'émir Célibey, qui la commandait, trouva la mort dans cette rencontre : c'était un Tartare renommé qui, au temps de Casimir, avait servi sous Sobieski et obtenu de lui une étroite amitié; il jouissait de la faveur la plus intime du grand-visir : il était aussi à la fois un des favoris du kan et du grand seigneur. Cet officier eut l'étrange fortune que le roi de Pologne, le kan des Tartares, Achmet Kiuperli et Mahomet IV, donnèrent des larmes à la nouvelle de sa mort.

Mahomet avait rejoint ses armées, environné de Serden Gietchdi, au nombre de douze mille, belliqueuse élite de janissaires ou autres volontaires de l'empire, qui se vouaient à la mort en

1674. juillet. acceptant ce titre, phalange terrible que les sultans ne formaient qu'à l'approche des grands périls. Comme il passait en revue ses vastes lignes, un espion fut trouvé dans les rangs. Le sultan le fit venir, lui donna de l'or, et le chassa, en lui recommandant seulement une chose: c'était de bien dire au roi de Pologne tout ce qu'il avait vu.

Jean n'était pas de force à défendre contre le torrent ces provinces lointaines et malveillantes; il se replia. Son étoile voulut qu'au lieu de courir droit à Lemberg et Cracovie, les Turcs se détournassent sur l'Ukraine, soit, comme on l'a prétendu, que le kan des Tartares, secrètement favorable au roi et à la république de Pologne, conseillât ces résolutions par effroi des progrès de la grandeur ottomane; soit plutôt que les mouvemens des Moscovites, qui portaient une puissante armée sur les frontières, inquiétassent le kan et Kiuperli.

L'agrandissement journalier de cet empire déjà si vaste, et les efforts constans d'Alexis pour l'étendre à la fois vers la mer Caspienne et

vers la mer Noire, pouvaient échapper à l'Europe et même au divan, mais non point aux Tartares. Alexis pesait sur eux de tout son poids depuis que les guerres de Bogdan lui avaient livré Kiow et un instant assujéti l'Ukraine. En ce moment ce n'était pas moins de cent mille hommes qu'il assemblait aux ordres de Radamanowski, pour descendre le cours du Borysthène, sous prétexte de châtier ce qu'il nommait, comme Jean, la révolte de Dorosenzko. Sans doute l'œil perçant d'Achmet Kiuperli découvrit de ce côté des dangers et un avenir nouveaux; et dans un plan d'opération où le monde signala une faute grave, peut-être serait-il bien de reconnaître une haute prévoyance.

1674. juillet.

Quoi qu'il en soit, Mahomet IV et le grand homme qui guidait ses conseils, s'étaient enfoncés vers la droite. Bientôt Kunicza bombardé capitule; Mohilow et Jampol, autres places des bords du Dniester, ouvrent leurs portes. Plus au nord, Ladyczin sur le Bog, que les Polonais ont défendue avec vigueur, dont les habitans ont

août.

1674. septembre. obligé par leurs trahisons la garnison à se rendre, est détruite de fond en comble. Enfin, Human, place située sur les confins de la Tartarie, et la véritable métropole de l'Ukraine, voit le Grand-Seigneur paraître aux pieds de ses remparts. Toute cette immense armée est arrêtée par des fortifications grossières. Le vainqueur de Candie entreprend un siège régulier. « Puis- « qu'ils n'en savent pas davantage, » dit, avec son admirable sagacité, le roi tranquille dès lors au milieu de l'effroi public, « je promets de « rendre bon compte d'eux avant la fin de la « campagne. » Il tint parole.

Le siège d'Human était conduit par Kara Méhémet, homme ambitieux, que son courage dans le désastre de Kotzim n'avait pu préserver de la défaveur et de l'exil. Achmet Kiuperli et le sultan cherchaient les occasions de se défaire de cet inquiet génie. L'ordre reçu d'emporter Human tel jour, sous peine d'avoir la tête tranchée, il fit les dispositions pour donner l'assaut, appela les notables à une conférence, leur déclara que si la place n'était pas rendue sur-le-champ,

chacun d'eux serait mis à mort quand il faudrait 1674. septembre. 15.
enfin capituler, et, secondé par une insurrection des habitans, il escalada les remparts. Citoyens, soldats, paysans d'alentour, tout fut passé par les armes. Le reste de l'Ukraine se soumit sans coup férir. A l'exception du poste de Bialacerkiew que le colonel Rapp défendait toujours, et de Kiow occupé par les Moscovites, du Dniester au Borysthène tout fléchit sous les lois du musulman.

Les Moscovites, de leur côté, après s'être étendus cinquante lieues le long de ces rivages du Borysthène, si récemment placés à la portée de leurs armes, avaient atteint Doroszensko, et le tenaient depuis un mois assiégé dans Czéhrin sa place d'armes. Un secours que le Grand-Seigneur s'était hâté de lui envoyer, fut détruit par Radamanowski. C'était la première fois que les Moscovites et les Turcs se rencontraient sur les champs de bataille. L'étoile des Grecs du Nord trouva dans ce premier conflit une première victoire. Mahomet irrité se porta avec toutes ses forces, de son camp de Ladyczin au-devant de

1674. septembre. ses nouveaux adversaires, pour les châtier. Ils ne l'attendirent pas, et se rejetèrent sur la rive gauche du fleuve.

23. Jean alors s'ébranla. Il avait voulu n'entrer en campagne qu'avec le secours de l'hiver. Les Lithuaniens arrivaient à peine, et Michel Paz ne paraissait au rendez-vous que pour se venger par des outrages et des trahisons de la grandeur de son rival. Il fit, dès le premier moment, mettre à mort, comme coupable d'indiscipline, un tambour qui avait obéi à un ordre direct du roi. Du reste, tous les grands entouraient le monarque; les princes Démétrius et Constantin Wieçnowieçki s'étaient rendus des premiers à leur poste, et l'évêque de Marseille suivait Jean à cheval pour combattre auprès de lui.

octobre. A son approche, les Turcs que le froid et la faim commençaient à entamer, que les Tartares abandonnaient d'ailleurs pour se défendre des armées d'Alexis, et mettre en sûreté dans la Krimée plus de cent mille esclaves enlevés aux provinces polonaises, les Turcs prirent l'alarme. Leurs lignes se replièrent de toutes parts; le

Grand-Seigneur montra l'exemple; il ne s'arrêta qu'à Silistrie. On suppose que les mouvemens du Sophi qui menaçait Babylone, et les intrigues toujours actives de la sultane Valideh dans Constantinople précipitèrent cette retraite sans combat. Les Pachas, laissés sur le Dniester, ne songèrent point à se défendre dans la plaine. Leur unique soin fut de disperser leurs troupes dans les villes. Achmet Kiuperli rendit leur tâche plus facile en renouvelant la population presque entière de ces contrées. Des *Croyans*, appelés de Tartarie, avaient remplacé la population chrétienne, qui fut transplantée aux deux côtés du Balkan, dans le canton des quarante églises, sur les bords de la mer Noire, parmi les champs de Constantinople; et dans tous ces lieux, le nom de Russes distingue aujourd'hui encore leurs descendans.

1674. octobre.

novembre.

Jean, dans une marche rapide, qui lui fit donner le nom d'ouragan, enleva tous les postes, et réduisit à merci la plupart des garnisons. Tandis que Jablonowski investissait Kaminiek, il assiégeait Bar en personne; détruisait le Sul-

1674. novembre. tan Adzil Gieray et les Tartares accourus au secours de cette seconde forteresse de la Podolie; l'emportait d'assaut, à la tête de ses dragons, le
11. jour anniversaire de la victoire de Kotzim; marchait enfin sur Mohilow, le soumettait à ses lois
décembre. ainsi que Braclaw, Nimirow et dix autres places. En même temps, le référendaire de Lemberg Rzewski prit Raskow de vive force, et Achmet Pacha s'évada seul de cette ville conquise pour aller apprendre son revers au divan. Radziwill mit le siège devant Pawolocz, où commandait André Doroszensko, frère de l'hetman. Czehrin seul demeura libre : tout le reste de l'Ukraine reconnaissait l'autorité de la république. Les Ottomans étaient captifs; les Tartares avaient disparu. Les Russes et les Kosakes, vaincus par la clémence autant que par les armes, accouraient de toutes parts, leurs prêtres et leurs bannières en tête, apportant le pain et le sel, signes de la soumission commune. Conduits par le brave Hokol, un de leurs chefs renommés, ils jurèrent fidélité éternelle à la couronne, en jetant de la terre par-dessus leur tête incli-

née : des sermens, c'était parmi eux le plus solennel. 1674. décembre.

Pour ne pas perdre en quelques mois ses rapides conquêtes, le roi résolut de demeurer jusqu'à l'été campé dans ces déserts, à la tête de son armée : c'était l'unique manière de faire violence à la passion qu'avaient ces fils des Sarmates de retourner à leurs foyers chaque hiver, chargés du butin de la campagne. Jean comptait retenir les troupes sous les drapeaux par sa présence, régler le gouvernement des provinces assujetties, et ouvrir lui-même des négociations décisives. Il distribua ses quartiers du voisinage de Kiow aux frontières de Moldavie; Paz eut le poste de Bar, celui qui présentait le plus de ressources à une armée, et le roi s'établit de sa personne à Braclaw, dans des cantonnemens affreux où les chevaux n'avaient d'autres fourrages que la paille des toits, les hommes d'autres alimens que ceux qu'il fallait aller conquérir dans les champs de la Valaquie. En vain les grands, à la voix de la reine, le fatiguaient de leurs prières pour que, au lieu d'hiverner sur ces fron-

1674. décembre. tières désolées, il vînt recevoir la couronne : pressé surtout de la mériter, et peu touché des jouissances d'une cour, il persista.

Déjà, il avait pacifié l'Ukraine, en préservant les peuples des vengeances de la noblesse par une discipline sévère, et du pillage de la troupe par d'énormes largesses à ses compagnons d'armes : il avait plié au joug, par l'empire de ses libéralités, aussi bien que de ses exemples, cette armée également surprise de ne plus piller et d'obéir; il avait obligé la Porte à traiter de la paix, Doroszensko d'une capitulation, la Moscovie d'une alliance. Les Moscovites venaient d'ouvrir à Ladzin des conférences pour unir la politique et les armes des deux couronnes contre l'Ottoman et le Tartare, leurs communs ennemis. Mahomet, après avoir refusé, dans sa fuite même, de lire une lettre du roi victorieux qui proposait la paix, était devenu plus traitable au bruit du congrès de Ladzin. Kiuperli, découragé, inclinait l'esprit de son maître vers la paix, et Doroszensko, près de se voir abandonné de ses alliés comme de la fortune, écrivait d'humbles

lettres (1) pour demander grace: quand le roi lui envoyait porter des paroles de clémence, il mettait son bonnet sur la tête du messager; il lui ceignait son cimeterre, vives marques de dévouement et de soumission qui promettaient un prochain retour de la Russie aux lois de la Pologne. Au milieu de ces dispositions pacifiques, un coup décisif allait être frappé. Tout était prêt pour entreprendre, à la grande surprise des Osmanlis, sous les glaces et sous les neiges, le siège de Kaminiek : cette conquête ne pouvait manquer de rendre également faciles, également glorieuses, la paix et la guerre. 1674. décembre.

Tout à coup, les Lithuaniens, soulevés par leur grand-hetman, murmurèrent : ils parlaient de retourner dans leur patrie; le roi marche à eux, passe dans les rangs, et ils promettent en pleurant de vaincre et de mourir avec lui. Paz demande à se retirer seul; la permission lui est donnée. Il part et entraîne son armée; beau-

(1) Les journaux du temps (janvier 1675) relatent des lettres de ce barbare, curieuses par la profusion des expressions d'obéissance et d'humilité.

1674. décembre. coup de Polonais l'imitent : Jean seul songeait à ne pas livrer la Pologne sans défense comme une place ouverte aux perpétuels ravages de l'étranger.

Dans sa douleur, il se contenta de poursuivre cette armée qui désertait, d'Universaux déclarant aux Palatinats que c'était lui qui la chassait, comme incapable et indigne de servir la république ; il ordonnait que les corps fugitifs missent bas les armes. La plupart obéirent : il avait eu besoin d'une admirable vertu pour se borner à châtier par le déshonneur des affronts qu'il pouvait laver dans le sang de son ennemi; mais c'eût été provoquer une guerre civile, et il en fallait moins pour épouvanter son ame polonaise : avec un tel régime, la guerre étrangère suffisait de reste à la destruction de son pays.

1675. janvier. Au bruit de cette trahison, la république entière s'émut. Les grands se montraient indignés comme le peuple, et la Lithuanie comme la Pologne. Le primat Olszowski fulmina des anathèmes. Étonné de ce soulèvement, Michel Paz demanda grace pour son crime. L'évêque de

Wilna, le palatin de Troko, le grand-chancelier, tous les Paz enfin, recoururent à la reine, et lui-même écrivit pour solliciter par l'intercession de Marie Casimire la clémence de son rival couronné. Jean pardonna : il permit à Paz de reparaître sous la tente, après avoir rallié autour de son bonzuck une nouvelle armée. Mais le repentir du Lithuanien ne pouvait réparer le mal qu'avait produit sa faute. Le prestige qui naissait de la concorde de la Pologne sous les auspices de son roi se trouvait détruit sans retour. Ce roi, restant comme une sentinelle dévouée dans les solitudes de l'Ukraine, avait étonné ses alliés et ses ennemis : on savait maintenant qu'il n'avait pas plus que ses prédécesseurs la puissance de tenir une armée polonaise sous les armes après quelques semaines d'engagement; que des opérations suivies, des sièges, un plan de campagne, la conduite d'une longue guerre étaient, malgré son génie, livrés aux mêmes hasards. Il fallut abandonner l'investissement de Kaminiek. Le Sultan Adzil Gieray revint braver, quelquefois même détruire, les

1675. janvier.

1675. janvier. postes polonais. Doroszensko ne négocia plus que pour gagner du temps ; aux anciennes stipulations il ajoutait toujours la demande de concessions nouvelles. On remarque que ce barbare voulait mettre au nombre des privilèges de sa nation le droit d'avoir des imprimeries. Mais l'astucieux Kosake pressait sous main le divan d'envoyer, au cœur de l'hiver même, une armée châtier cette station, désormais téméraire, sur les confins de la Turquie.

Le chancelier Christophe Paz, qui conduisait à Ladzin les conférences ouvertes avec les Moscovites, reconnut avec douleur que, depuis la désertion de son frère, le ton des envoyés du Czar était changé. Ils avaient cessé de beaucoup redouter la Pologne, ni de beaucoup espérer d'elle. Ils ne voulaient plus que s'approprier l'U-
février. kraine entière parmi ses dépouilles, et, loin de consentir à acheter, au prix de la restitution de Kiow et Smolensk, un traité d'alliance offensive et défensive contre les Musulmans, ils demandaient satisfaction pour les pamphlets qui, en discutant dans l'élection précédente les titres

des divers compétiteurs, avaient combattu irrévérencieusement, disaient-ils, la candidature du prince Fœdor Alexiowitz. Les conférences furent rompues (1). 1675. février.

Ainsi, toutes les mesures du roi se trouvaient renversées. L'hiver se passa en combats sans profit comme sans gloire sur la ligne du Borysthène, en préparatifs menaçans dans l'empire ottoman, au cœur de la Pologne en discordes. Les troupes qui avaient déserté erraient d'un bout de la république à l'autre, mettant à feu et à sang les provinces, imposant des rançons, pillant les églises et les châteaux, traitant leur mars.

(1) Nous remarquons que le Mercure Hollandais de février 1675, en rendant compte de ces conférences, emploie, pour désigner le czar, le titre de *Sa Majesté Russique*. Il y revient ensuite. C'est, ce nous semble, la première fois que le titre de Majesté est donné au knès des Moscovites, et le nom de Russie à ce vaste empire. Ce nom ne pouvait être justifié que par la possession toute récente et contestée de Kiow, métropole des Russies. Les Russies Blanche, Rouge et Noire appartenaient toujours à la Pologne. Les Hollandais, qui avaient seuls des relations suivies avec le gouvernement de Moscow, parceque leur commerce d'Archangel les avait créées, étaient plus disposés à mettre la puissante monarchie des czars au niveau des États européens; longtemps on ne trouve que dans leurs journaux ces dénominations royales,

1675. mars. patrie en terre conquise, au lieu de la défendre. Le bruit des armées que la Porte assemblait à Bender pour en finir, comme elle le disait, avec cette nation rebelle qui avait méconnu les bienfaits du traité de Boudchaz, faisait trembler la Pologne déjà saccagée par l'invasion de ses infidèles soldats. Les ennemis du roi reprenaient faveur en l'accusant d'avoir embarqué son pays dans cette guerre, qui ne pouvait manquer d'aboutir à un affreux esclavage. Les Palatinats découragés ne donnaient ni trésors, ni armée.

L'Europe imputa tous ces malheurs aux manœuvres de Léopold. Ce prince en effet ne pardonnait pas au roi son élévation; il faisait d'ailleurs l'étrange calcul de s'effrayer moins de l'assujettissement des Polonais que de leurs victoires. Ces victoires auraient amené sur-le-champ la paix, et une paix pouvait appeler sur lui seul tout le poids de l'empire ottoman. La conquête de la Pologne devait être au contraire pour les Turcs un long et difficile travail. Les efforts de la cour impériale tendirent donc, dans tout le cours de ces événemens, à entraver les préparatifs militaires

du chef de la république. La cour qu'Éléonore continuait de tenir à Thorn tournait contre Jean ses dernières armes. « Quoique l'exemple de ce « héros, » dit un historien du temps, « dust porter « tous ses sujets à travailler avecque la mesme « application pour le salut de l'estat; néanmoins « les intrigues que les partisans de la maison d'Au- « triche continuaient pour brouiller les affaires « de ce royaume, essayant de soulever la petite « Pologne et la Lithuanie, eurent de l'effet; ces « projets produisirent une indignation que le « roi, par une sagesse digne de son grand carac- « tère, empêcha d'éclater (1). »

1675. mars.

On découvrit dans le camp une conspiration contre sa vie. Son chef du gobelet fut convaincu d'avoir trempé dans le complot. Jean étouffa le procès pour ne pas accroître le trouble de la république. Son unique soin était de changer ses châteaux paternels en places fortes, et ses paysans en soldats : c'était à ses frais qu'il

(1) Histoire des grands-visirs Mahomet et Achmet-Coprogli, pacha; avec le plan de la bataille de Kotzim. (Paris 1676, tome II, page 271.)

1675. mars. amassait des munitions pour approvisionner les places; il se préparait ainsi à recevoir en quelque sorte tout seul le choc de l'une des plus terribles invasions qui eût menacé sa patrie.

Cette fois son système de guerre était changé; il ne pouvait penser dans sa faiblesse à livrer des batailles. Il avait créé de tous côtés des forteresses, et multiplié les retranchemens pour user, s'il se pouvait, dans des sièges, son formidable adversaire. Une armée de Kosakes, séduits par les procédés de Jean, se formait, au prix d'une veste de drap de France et d'un écu par homme, sous les ordres de Sierzko, hetman des Zaporogues, que la jalousie du pouvoir de Doroszensko et quelque culture, quelques goûts qui attestaient des mœurs polies pour un barbare, attachaient à la Pologne. Pawolocz, tout
28. défendu qu'était ce poste par dix mille Russes ou Tartares, venait de tomber au pouvoir de Michel Radziwill. Tout à coup l'armée ottomane se présenta. Les neiges et les glaces avaient à peine disparu, que le torrent inonda la Podolie,

toute l'Ukraine, la Pokutie, et battit à la fois 1675. avril.
de ses flots Kiow et les monts Krapathes. Éclaireurs fidèles de l'invasion, les Tartares portaient de tous côtés le massacre, le pillage, l'incendie. Jean ne put même essayer une résistance; il lui fallut s'éloigner à grands pas de ses quartiers de Braclaw, abandonner sans combat toutes ses conquêtes, dérober des marches, éviter des engagemens, choisir enfin pour sa petite armée de fortes positions, sur les frontières de la Wolhynie et de la Russie Noire. Il y forma un vaste demi-cercle qui avait Lemberg pour point d'appui. Jablonowski, posté à Zloczow, couvrait tout le Nord. De Brody et de Zalosz, le prince Démétrius protégeait la Russie; campé à Brzezani, le grand-enseigne observait tout le cours du haut du Dniester; quelque cavalerie légère continuait à tenir la campagne; et le roi, prenant la position centrale de Lemberg pour ses quartiers, amassait dans tout le royaume les moyens de soutenir le choc qui allait peser sur lui quand mai.
la première ligne serait forcée. Il conservait, au milieu de l'abattement public, courage et sécu-

1675. mai. rité. Car, disaient ensuite les Polonais, ne craint rien qui a tout prévu.

Jean plaçait son espoir sur la politique, autant et plus que sur les armes. Conservant des intelligences dans les conseils de la Krimée, rendant Doroszensko suspect à la Porte par des témoignages opiniâtres d'affection et de confiance, traitant toujours avec son puissant voisin Alexis, il étendait plus loin encore ses relations et ses espérances. Un ambassadeur du Sophi de Perse avait traversé tout le Nord pour arriver jusqu'à lui. Ce ministre de l'Asie l'attendait à Zolkiew, ainsi qu'un envoyé du czar. La reine, à peine relevée de couches, avait ouvert les négociations. Jean se hâta d'aller lui-même les conduire avec éclat. Il comptait effrayer la Porte par cet appareil d'une coalition qui aurait menacé à la fois et envahi les frontières ottomanes depuis les bords du Dniester et du Pruth, jusques aux confins de l'Arabie.

Un séraskier, qui avait une grande réputation de courage et d'habileté, mais qu'embarrassait

une obésité monstrueuse (1), Schischman Ibrahim pacha, commandait l'armée musulmane. Quinze pachas, cinq beglierbeys, et les hospodars, combattaient sous ses ordres. Le kan de Tartarie amenait cinq sultans, ses frères ou ses fils. Le grand-visir n'avait pas voulu risquer sa gloire, ni Mahomet IV sa vie, sur ce périlleux théâtre. Une fille de la Pologne, captive dans le sérail, y enchaînait le sultan à ses pieds. On disait beaucoup qu'elle travaillait à fléchir les ressentimens du grand-seigneur. Divers messages du kan qui se proposait pour médiateur semblaient confirmer ces bruits. Dans sa détresse Jean accepte les offres de Sélim Gieray. Le général Koriçki, sous-chambellan de Culm, et un autre officier, sont envoyés au prince tartare. Il les présente au séraskier, qui leur dit simplement de s'expliquer en deux mots, parce qu'il n'a pas le loisir d'en entendre trois : « C'est trop « peu, » répondent-ils, non moins laconiques que lui, et le musulman, les entraînant sur ses traces,

1675. mai.

juin.

(1) Le prince Cantimir raconte que *Schischman* (gras) Ibrahim pacha avait un chirurgien français employé à le dégraisser deux fois l'an.

1675. juin. court mettre à feu et à sang Woloczyszca, Wieçnowicz, d'autres places de Wolhynie. Il arrive devant Zbarras, ce patrimoine antique des Wieçnowieçki. Quarante heyduques et soixante Polonais seulement s'y rencontrent. Un capitaine français, Désauteuils, les commande, et derrière ces murailles il arrête cette immense armée, « faite, dit un historien polonais, pour emporter « d'assaut non Zbarras et la Pologne, mais le « monde entier (1). » Par malheur cinq ou six mille paysans russes avaient cherché un asile dans la place. L'épouvante, ou peut-être la haine de la domination polonaise, les aveugle. Ils exterminent la faible troupe de Désauteuils, le jettent lui-même par-dessus les remparts; et Ibrahim, maître de la ville, fait monter les plénipotentiaires qu'il tient captifs, sur une colline, pour leur donner le spectacle d'une ville polonaise incendiée, d'une population taillée en pièces tout entière, ou entraînée en esclavage. Les femmes, les nobles, sont réservés pour les sérails de l'A-

(1) Zaluski.

sie. Les vieillards, les enfans périssent par le fer et la flamme. Ibrahim n'épargne que Désauteuils. Il fait panser ses plaies, et, à la demande du roi de Pologne, il lui renvoie ce brave. Peu de jours après, les négociateurs, secondés par le murza des Tartares Noghais, qui avait son fils prisonnier dans le camp royal, parviennent à s'évader. 1675. juin.

L'ardeur du pillage commençait à l'emporter sur les intérêts de la victoire, et Ibrahim, de qui on ne pouvait attendre de l'activité, s'attacha comme ses devanciers à des sièges dans lesquels se perdaient l'avantage du nombre et celui de la belle saison; les supplices par lesquels il juillet. châtia des résistances héroïques, attestèrent ses fautes autant que sa cruauté. La guerre prit ainsi un caractère imprévu de lenteur et d'incertitude. Toujours menacé par les Moscovites, et abandonné des Kosakes, dont le roi par sa générosité avait séduit l'inconstance, Doroszensko resta inactif, ou ne s'occupa qu'à se défendre des complots de sa femme qu'il empoisonnait, de deux filles israélites qu'il faisait brûler vives, et d'un

1675. juillet. pope auquel il coupait le nez et les oreilles. Siersko, habile à profiter des disgraces de son rival, s'était élancé des îles Zaporogues sur les corps tartares qui saccageaient l'Ukraine, et avait porté le désordre dans les lignes ottomanes. Le roi, partout présent avec quelques escadrons de troupes légères, faisait sur le front de l'ennemi et quelquefois jusque dans les provinces occupées par ses armées, une guerre de partisans à la fois éblouissante et destructive. Il coupait les communications, reprenait le butin, taillait en pièces les colonnes. Ibrahim déconcerté résolut de forcer à la fois toute la vaste ceinture qui couvrait Lemberg. Mais il avait laissé aux Polonais le loisir de hérisser ces positions de retranchemens formidables. Les pachas chargés d'enlever Zalosk sur le grand-hetman Wieçnowieçki voulurent d'abord interroger la fortune. Une poule noire lancée vers la place revint tout effarée dans leurs rangs, et, par ce sinistre présage, y porta l'épouvante et la fuite. Vingt mille Tartares se présentèrent en même tems à Zloczow devant Jablonowski. L'habile capitaine les battit,

et leur sultan Nuraddin, en faisant demander au vainqueur l'assistance de son médecin, lui envoya un carquois d'or garni de flèches, ce qui signifiait un aveu de sa défaite. Jablonowski se hâta d'envoyer au prince fugitif un chirurgien français, Renaut, et il lui fit remettre parmi d'autres présens une selle magnifique; la selle est l'unique oreiller de ces tribus guerrières : c'était lui conseiller le repos. Ainsi, après deux mille ans, les fils des Scythes et des Sarmates employaient encore pour correspondre le langage des emblêmes comme au temps de Darius. 1675. juillet.

Achmet Kiuperli, courroucé, menaça la tête d'Ibrahim. Une seconde armée franchissait le Dniester; le Grand-Seigneur allait se mettre en marche à la tête d'une troisième, qui se réunissait à Andrinople. Le séraskier, abandonnant tous ses siéges stériles, revint au parti qu'il aurait dû prendre d'abord, celui de forcer les lignes polonaises sans emporter les places, d'aller droit à Lemberg, et d'enlever ce poste formidable, dernier boulevard qui protégeât sérieusement Cracovie, la capitale et toute la Pologne.

1675. juillet. Lemberg, en polonais Lwow, en latin Léopol, était la troisième ville du royaume, la seconde des Russies, la première de ce démembrement vaste et riche de la Russie Rouge qu'on appelait Russie Noire ou Palatinat de Russie. Elle reçut son nom de Léon, fils de Daniel, chef ou roi des Russes de Galicie, de qui étaient, dit-on, issus les Danielowitz, aïeux maternels de Sobieski. C'était une cité populeuse, le principal comptoir de la république du côté du Levant, le centre de son commerce avec les Hongrois, les Turcs, les Tartares, le point de rencontre, le lieu d'échange des produits de l'Europe, particulièrement de ses draps, de ses soieries, de ses étoffes diverses, avec les denrées de l'Asie et les vins de la Grèce. On devine que les juifs y étaient nombreux; ils avaient dans les faubourgs deux synagogues. Lemberg, second archevêché catholique de Pologne, comptait de plus un évêque arménien et un évêque russe ou grec. Car tous les cultes possédaient le droit de cité dans cet empire, où la réforme avait seule rencontré des cris de persécution et des lois de sang. Enfin,

Lemberg était la principale place d'armes de la république. Là étaient tous les magasins de son armée, la principale fonderie de canons, son plus riche arsenal. Des remparts, des tours, deux lignes de fossés profonds défendaient la ville moins bien qu'une ceinture de collines escarpées dont les flancs étaient hérissés de monastères, que Jean fortifia. Deux citadelles, l'une dans la ville même, l'autre sur une de ces montagnes qui dominent toute la contrée, achevaient d'en faire un poste considérable. Si ce dernier boulevard avait le sort de Kaminiek, c'en était fait de la république : Jean résolut de s'ensevelir sous ses débris. 1675. juillet.

Trois grandes guerres tenaient alors en suspens l'Europe et le monde : les dangers de Lemberg; les victoires de Frédéric-Guillaume et de ses alliés sur le jeune Charles XI de Suède, mal défendu par Wrangel qui vieillissait; et la lutte acharnée de l'Espagne et de l'Empire contre la France. Ou plutôt, ces trois guerres n'en étaient qu'une seule, celle de la maison d'Autriche contre Louis XIV; car si Louis XIV était frappé dans tous

1675. juillet. les coups qui portaient sur la Suède, il s'affaiblissait aussi de tous les malheurs, de tous les périls de la Pologne : que la paix eût régné dans ces régions, les Polonais aussi bien que les Ottomans auraient pu tourner leurs armes contre l'Empire. En ce moment, un coup de canon, perdu suivant les uns, pointé à bon escient, disent les autres (1), par le prince Herman de Bade, fixa sur les bords du Rhin les regards de l'univers ; ce coup de canon devait avoir un long retentisse-
27. ment dans la postérité. Il tua M. de Turenne.

Des révoltes dans la Bretagne, dans la Guienne, dans le Languedoc, succombant sous le faix des
août. 11. impôts (2), et le désastre de Créqui à Konsar-

(1) Les journaux du temps, les journaux ennemis de la France, font honneur au prince de Bade d'avoir reconnu l'escorte et même la personne de Turenne, et d'avoir aussitôt chargé un canonnier de l'abattre. Quelle gloire ! Rien n'atteste l'exactitude de cette version ; mais il est remarquable que l'autre soit seule relatée dans tous les historiens. C'est qu'elle fut seule accréditée par les écrivains français.

(2) Vous savez les misères de cette province. Il y a 10 ou 12,000 hommes de guerre, qui vivent comme s'ils étaient encore au-delà du Rhin. Nous sommes tous ruinés ; mais qu'importe ? nous goûtons l'unique bien des cœurs infortunés. Nous ne sommes pas seuls misérables. On dit qu'on est encore pis en Guienne.... Ils mirent l'autre jour un enfant à la broche. (Madame de Sévigné.)

bruk, furent pour Louis XIV, qui n'y était pas accoutumé, d'autres revers. L'illustre ami de Sobieski, Condé, courut soutenir sur le Rhin la fortune de la France. Ce fut sa dernière campagne et sa dernière gloire. 1675. août.

Mais du moins Condé trouvait une armée, celle de Turenne; et le roi de Pologne allant sans cesse de ses avant-postes à Lemberg, de Lemberg à Warsovie, avait travaillé en vain à rassembler des troupes. Le peuple, dans sa servitude, s'inquiétait peu des dangers publics; car l'esclave n'a point de patrie; et la noblesse était occupée à protéger ses manoirs contre une sorte de jacquerie militaire. Les déserteurs de la dernière campagne portaient toujours le ravage d'un bout du royaume à l'autre. C'était presque le seul ennemi dont les Polonais pensassent à se défendre. Les uns disaient : Tout est perdu; qu'y ferions-nous? Les autres : Jean Sobieski est là, il saura bien nous sauver. Et tous, attendant, de ces brigands domestiques, le meurtre pour leurs enfans, l'incendie pour leurs demeures, ou fatigués de trente ans de guerre, laissaient dans un

1675. août. morne désespoir la fortune disposer seule de leur pays.

Tout ce qui nous a été conservé de la correspondance du roi, montre une ame en proie à l'indignation et à la douleur. Il n'avait pas plus de huit ou dix mille combattans; le reste se trouvait épars dans les places. Paz était arrivé presque seul pour faire preuve de repentir et de dévouement. Sapieha lui avait mené les premières levées du grand-duché; Radziwill s'avançait à la tête de vingt-neuf autres compagnies; c'était tout ce qu'on pouvait réunir, et le sultan Nuraddin qui s'était établi sous le canon de Lemberg, et en avait déjà incendié les faubourgs, ne commandait qu'une avant-garde qui était de quarante mille hommes. On attendait de jour en jour Ibrahim et son armée.

Jean accourut. L'ordre était de ne célébrer son arrivée par aucune démonstration dispendieuse et bruyante. Mais il apprit qu'Ibrahim et ses lieutenans s'étaient disculpés à Constantinople de leurs retardemens, sur ce qu'ils n'avaient su où le trouver. Et il ordonna que toute l'artil-

lerie de la place, saluant son retour, leur apprît qu'on n'aurait pas loin à courir pour le rencontrer. 1675. août.

Jean n'était occupé qu'à remonter les courages; il voulut que la reine vînt avec ses enfans s'associer à son sort ; c'était l'appeler dans un sépulcre. 17.

Peu de jours après, un vaste incendie annonça la marche de l'armée musulmane (1). Bientôt

(1) Cette bataille de Lemberg a été l'occasion d'une foule d'anachronismes. Jonzac, historien de Jablonowski, qui apporte un soin extrême dans le tableau des opérations militaires, s'est même trompé pour cette grande journée d'une année entière ; on l'a généralement fixée au 24 septembre. Nous adoptons une autre date, parce que la relation de Zaluski (tome 1, page 576) et l'histoire de Lengnich (page 249), qui nous semblent décisives, l'assignent positivement aux derniers jours d'août; que les opérations qui suivirent n'auraient pu avoir lieu dans l'espace de temps qu'on suppose ; qu'il y a donc nécessairement erreur dans quelques dates, et que l'erreur nous paraît venir de ce que les historiens ont suivi la Gazette de France, qui a retardé exactement d'un mois tous les événemens de la campagne. Cette singularité se reproduit dans d'autres circonstances. On ne saurait expliquer les motifs du cabinet français. Sans doute il croyait avoir quelque intérêt particulier à prolonger l'ignorance du public sur les événemens du Nord, et ces anachronismes dissimulaient le retard ou la suppression des nouvelles. On verra, dans les détails qui vont suivre, une preuve assurée de l'exactitude de la date à laquelle nous nous sommes arrêtés.

1675. août. 24. on la voit, du haut des collines, s'avancer en bataille. A quatre heures du soir, elle asseyait ses tentes en présence des lignes polonaises. Mais Jean n'a pas entendu lui en laisser le loisir. Il fait aussitôt sonner la charge. Sa petite armée campait dans les vallées à un quart de lieue de la ville, appuyée aux montagnes que couvrait son artillerie. Tous les abords étaient impraticables pour des troupes nombreuses. Chaque pli du terrain cachait une embûche; des redoutes liaient de tous côtés le camp aux fortifications de Lemberg, et afin de protéger ses ailes, Jean avait hérissé au loin les collines et leurs vignobles des lances de ses hussards; toute cette noblesse devait combattre au pistolet et au sabre, tandis que ses lances aux flammes éclatantes formaient comme une autre armée dont l'aspect combattait pour elle. Le roi avait ainsi fait ses dispositions en homme qui était bien résolu à ne pas survivre à son pays, mais qui ne désespère pas de vaincre. Agenouillée avec ses enfans et tout le peuple, dans l'église des jésuites, aux pieds d'une image miraculeuse du

bienheureux Stanislas Kotska, saint de la mai- 1675.
son de Jablonowski, la reine demandait au ciel août. 24.
le salut de la Pologne. Le ciel sembla l'entendre. Une tempête de neige et de grêle, chassée par l'ouragan sur le camp des infidèles, les troubla sans importuner les rangs polonais, et le roi, donnant sa bénédiction à son armée, comme père de la patrie. la lança, aux cris trois fois répétés de vive Jésus ! sur cet innombrable ennemi qui croyait apporter l'épouvante, et recevait inopinément le combat. L'action préparée en général et en roi, Jean la poursuivit en soldat; la cavalerie polonaise avait fléchi d'abord; il y court et la ramène : « Vous entendez bien, leur « disait-il, qu'il faut que je sois tué ici, ou que « nous y soyons vainqueurs. » Et il rappelait que sa femme, que ses enfans étaient là, destinés à tomber dans la ruine commune, ou à vivre si la patrie vivait. Le chevalier Lubomirski, Paz, le comte de Maligny, Michel Radziwill, essayaient en vain de le contenir et de le dépasser. Il chargeait à la tête des premières colonnes, et grace au choix du terrain, à un ordre de bataille sa-

1674. août. 24. vant, à ces flots de neige qui importunaient les Turcs, à la terreur qu'inspiraient son nom et sa présence, peut-être à l'enthousiasme d'une action si grande, et au pieux espoir dont le cri de guerre de vive Jésus ! avait rempli ses compagnons, il triompha. Nuraddin, sentait de reste, dit Daleyrac, par le désordre des siens qu'une puissance supérieure les poussait. Il fit en vain des prodiges de courage pour rallier ses troupes surprises d'une attaque soudaine, embarrassées de leur nombre même, foudroyées par des feux supérieurs, troublées, peu après, de la nuit qui survint, pressées sur un étroit champ de bataille dans des lieux qu'elles ne connaissaient pas. Tout s'enfuit. Le lever du jour les trouva à huit lieues de Lemberg. Les contemporains ont dit que les Musulmans étaient plus de trois cents mille combattans (1), que les Polonais n'étaient pas cinq mille (2). Ces chiffres sont fabuleusement exagérés. Mais l'effrayante disproportion du nombre se révèle dans

(1) Le docteur Connor, p. 149.

(2) Daleyrac, Anecdotes de Pologne.— Les gazettes du temps.

cette exagération même; et ce qui l'atteste mieux encore, c'est le récri de l'Europe en apprenant la victoire de Lemberg. Malgré les merveilles auxquelles Sobieski avait accoutumé le monde, personne ne pensa que le génie d'un grand homme pût avoir tout fait. La chrétienté crut tout entière, et cria au miracle (1). 1675. août.

Le miracle devait se prolonger jusqu'à la fin des hostilités; et la France retentit surtout de ces prodiges, parce que son ambassadeur accompagnait le monarque polonais dans le cours de ses exploits. L'évêque de Marseille, que l'on comparait à l'archevêque Turpin, eut la gloire d'avoir deux chevaux tués sous lui, aux côtés de ce grand capitaine qui n'avait jamais été si grand. Se montrer partout avec toutes ses forces, rompre les grandes masses, écraser tour à tour leurs divisions séparées, tomber comme la foudre sur les endroits qui semblaient le plus hors d'at-

(1) On prétendit prouver l'intervention divine par cette neige subite qui était inouïe, disait-on, en plein été, *novâ æstate* (Zaluski). Si c'était à la fin de septembre que se fût livré le combat, on ne se serait pas exprimé ainsi.

1675. août. teinte, exciter par l'exemple d'un héroïque dévouement des dévouemens héroïques ; tel fut l'art du roi de Pologne dans cette admirable campagne, que rien peut-être n'égale dans les siècles antérieurs, qui a été à peine surpassée de nos jours.

« Ceux de la postérité qui liront dans l'histoire « de Pologne les campagnes de cette année, di- « sait la Gazette de France, ne pourront s'ima- « giner qu'un roi, manquant de toutes sortes de « secours, et tirant toute sa fortune de sa pru- « dence et de sa valeur, ait eu le courage de se « camper, avec 4 ou 5,000 hommes, à onze « lieues de plus de 150,000 Turcs et Tartares ; « qu'il ait eu le bonheur de les empêcher pen- « dant six semaines d'entreprendre l'attaque de « ses avant-postes ; qu'il ait pu enfin vaincre des « ennemis si puissans par sa merveilleuse con- « duite, réduisant les Infidèles à une fuite si « précipitée, qu'ils firent, en une seule nuit, « dans leur retraite, plus de chemin qu'en trois « jours pour venir attaquer Sa Majesté polo- « naise.... Le ciel a sensiblement fait voir qu'il

« défendait lui-même ce boulevard de la chré- 1675. août.
« tienté. On a aussi plus que jamais connu en
« cette grande journée, qui fait une si belle
« suite des merveilleux exploits de Sa Majesté,
« que la Pologne ne pouvait placer sur son trône
« aucun prince plus digne d'y monter. »

Les débris des troupes musulmanes rencontrèrent de toutes parts de nouveaux revers. Tous les chefs polonais rivalisèrent de victoires. septembre.

Ibrahim-Pacha voulait tenter de refaire son armée. Il résolut de prendre ses quartiers sur la frontière du Palatinat de Russie. Les Wolhynies haute et basse seraient ainsi restées en son pouvoir; et, à la campagne suivante, il ne lui fallait qu'une marche et un combat pour enlever Lemberg. En dix jours, Warsovie pouvait le voir à ses portes.

L'occupation de Podhaïce, place située en avant de la Galicie, sur le plateau élevé d'où la plupart des fleuves de la Pologne s'écoulent, lui était nécessaire pour servir de point d'appui à ses cantonnemens. Mais Podhaïce était puissante par ses remparts, sa garnison, ses souvenirs:

1675. septembre. c'était là que Sobieski, grand-maréchal, avait tant illustré son nom et ses armes quelques années auparavant. Ibrahim s'y porta avec tout ce qu'il avait rallié de troupes; c'était encore une immense armée. Jean et Paz, d'accourir pour le forcer à lever le siège : le siège était terminé;
9. Podhaïce s'était rendu sur la première sommation; le fort de Zawale, à deux milles plus loin, avait eu le même sort. Ces nouvelles furent pour le roi des coups de foudre. Le désastre aurait été irréparable si la soldatesque victorieuse, en livrant aux flammes dans une aveugle furie ces rapides conquêtes, ne les eût réduites à n'être plus que de vains et affreux trophées. Ibrahim dut chercher ailleurs une base d'opérations ou un point d'arrêt solide, et il jeta les yeux, à quelques lieues en arrière, sur Trembowla, place forte des confins de la Podolie, qui dominait toutes ces provinces. La ville est située au pied d'une haute montagne dont une vieille citadelle occupe les escarpemens. Cette citadelle est de tous côtés inaccessible; et la ville même, appuyée à la montagne d'un côté, entourée partout ailleurs des nombreux re-

plis du Janow, n'était abordable que par une plaine coupée de bois et de marais. Là commandait le lieutenant-colonel Samuel Chrazanowski, intrépide soldat qui n'avait pour toute garnison qu'une centaine de gens de guerre et la noblesse d'alentour réfugiée auprès de lui. Ibrahim tenta d'abord le pouvoir de la corruption; il recourut aux menaces: Chrazanowski ne répondit à ses sommations ainsi qu'à ses promesses que par des railleries. Le bombardement commença aussitôt et fut effroyable. Cinq mille bombes portèrent dans la place la désolation et l'incendie; les aquéducs furent détruits : les assiégés manquaient d'eau, de vivres, de munitions; la mine jouait depuis long-temps sous le rocher; une large brèche était ouverte; l'assaut avait déjà été quatre fois tenté. Tout annonçait qu'il allait l'être encore; et, debout sur la brèche avec tout ce qui restait de combattans les plus braves, Chrazanowski attendait le choc de moment en moment. Intrépide comme lui, sa femme courait sur les remparts, deux poignards à la main et criant : « S'il pensait à se rendre, il y en aurait

1675. septembre.

29.

1675. octobre. « un pour lui........ l'autre serait pour moi ! »

Mais toutes les ames étaient loin d'être aussi fortement trempées. Quelques-uns des gentilshommes du voisinage, réfugiés dans Trembowla, quittèrent furtivement le poste où Chrazanowski les avait fixés, et se réunirent dans une citerne pour contraindre le commandant à capituler. L'intrépide Chrazanowska les a entendus ; elle va au travers de la mitraille tout redire à son mari, qui s'élance, arrive parmi les traîtres, les charge le cimeterre à la main, et s'écriant : « Nobles, « comptez-vous faire vos preuves en délibérant « au lieu de combattre ? » il les chasse devant soi jusque sur la brèche.

Malgré tout, Trembowla était perdu, lorsque les bruissemens du canon se firent entendre dans le lointain : les cœurs se relevèrent ; c'était Jean qui apportait du secours.

Au premier bruit du siège, il avait résolu de tout faire pour épargner à Trembowla le destin de Podhaïce et de Zawale. Sa petite armée s'avançait en bataille, toujours prête à livrer le combat et à recevoir le choc des masses enne-

mies. Chaque division avait des tabors, comme points d'appui et camps retranchés. Parvenu ainsi à quelques lieues de Trembowla en passant sur le ventre des hordes éparses dans la contrée, le roi porta vingt pièces de canon sur des collines, et ce furent leurs décharges qui, favorisées par le vent, allèrent réveiller l'espérance dans la place assiégée. Ibrahim fit aussitôt ses dispositions pour l'emporter enfin. Il invita le kan des Tartares à venir près de lui jouir du spectacle de ce dernier assaut; et Jean s'avança au bord du Janow, déterminé à chercher jusque dans le camp du séraskier le succès ou la mort. Ses lieutenans le suppliaient en vain de renoncer à cette entreprise, du moins de les y exposer seuls, de conserver sa tête sacrée à laquelle était attaché le destin de la patrie; rien ne put le fléchir. Tandis qu'il lançait le prince Boguss Radziwill sur la rive droite avec ses troupes légères, les Osmanlis donnaient l'assaut avec furie. Les assiégés firent des miracles; dans leur détresse ils renvoyaient aux assaillans les milliers de boulets dont leur étroite retraite était

1675. octobre.

1675. octobre. 6. jonchée. Ibrahim fut repoussé. Un émissaire du roi qu'il saisit dans ses lignes lui apprit que le roi était en personne dans l'armée polonaise; au bruit de ce grand nom, dit l'historien (1), l'effroi le saisit. Inquiet d'avoir Jean Sobieski à combattre dans cette contrée pleine de marais et désolée, effrayé de l'hiver qui approchait, il sonna la retraite après s'être donné la joie d'égorger tous les captifs trop vieux pour suivre sa fuite précipitée. Le surlendemain le trouva devant Kaminiek; mais son armée était débandée par le désordre de la retraite, et par les coups que les Polonais frappaient sur ses bataillons épars. Il n'osa point s'arrêter sous le canon de cette place, et passa nuit et jour le Dniester: impatient de voir encore derrière soi le Pruth et le Danube, il ne s'arrêta qu'à l'abri de cette triple barrière.

En ce moment des renforts arrivaient à Jean de tous côtés. Les avant-postes, dans leur inquiétude d'avoir à porter la guerre au-delà des frontières de la patrie, s'étaient empressés de mettre

(1) Zaluski, tome 1, page 545.

le feu aux ponts laissés par Ibrahim pour rendre inutiles par de nouveaux retards la marche de leur roi. Force lui fut de faire halte; il ne put que lancer dans les principautés quelques partis de Kosakes sous le commandement du chevalier Lubomirski. Tel était l'effroi que Jean inspirait, qu'un jeune homme, Odoieski, tombé vers Gradeskoï aux mains du kan des Tartares qui fuyait plus lentement qu'Ibrahim, n'eut qu'à dire avec assurance que ces partisans étaient l'escorte du roi s'avançant à la tête de ses hussards; aussitôt les Tartares se prirent à fuir à leur tour en désordre jusqu'au Danube. Il recouvra sa liberté dans leur déroute. Lubomirski porta au fond de la Walaquie la terreur du nom polonais, et ne se replia que devant un ennemi plus redoutable que le Turc, laissé par le Turc dans ces malheureuses provinces: la peste y exerçait ses ravages, et achevait de les désoler.

1675. octobre.

La Pologne, délivrée une fois encore, se mit à pousser des cris de joie; le sénat et les provinces députèrent de toutes parts vers le libérateur de la république, suppliant ce héros,

1675. novembre. au pas de tortue, disait-on (1), pour marcher au trône, au vol d'aiglé pour courir au danger et à la victoire, de venir enfin recevoir la couronne qu'il avait si souvent méritée. Rien ne le retenait plus sur les frontières. Il laissa ses lieutenans pacifier, par l'appareil des armes et quelquefois des châtimens, cette malheureuse Ukraine, toujours indocile au joug polonais, toujours changeante, toujours prête à tendre les bras au Moscovite ou à Doroszensko, et tellement ravagée par tant d'expéditions contraires qu'il n'y avait plus d'ames vivantes hormis dans les places fortes, et que le czar fut contraint d'abandonner ses stériles conquêtes des bords du Borysthène, de rappeler ses armées autour de la vieille métropole de Kiow : la vaste contrée sur laquelle s'étaient étendus leurs drapeaux ne les pouvait nourrir.

9. Jean était retourné cacher ses lauriers à Zolkiew, auprès de Marie Casimire. Les ministres du prince Apaffi de Transylvanie, de l'Empereur, de

(1) Testudo ad solium, aquila ad salutem reip. (Votum in senatu Andreæ Olszuski episc. Culmensis, page 585.)

Charles II d'Angleterre, du roi de Suède, de l'é- 1675. décembre.
lecteur de Brandebourg, l'évêque de Marseille enfin, l'avaient devancé dans ce manoir, où un nouvel ambassadeur du sophi de Perse ne tarda pas à paraître en pompe magnifique, tous ambitionnant pour leurs maîtres l'alliance d'un si grand roi. La Perse, qu'inquiétait déjà, avec une prévoyance si bien justifiée depuis lors, la fortune des czars, aurait voulu tourner contre cet empire les armes de Sobieski. Léopold le sollicitait contre la France, la Suède contre le Brandebourg; Forbin Janson s'offrait à incliner les Turcs à la paix, s'il voulait entrer dans l'alliance de Louis XIV contre Frédéric Guillaume ou Léopold. Et comme l'Europe commençait à s'affaisser sous le poids de ces grandes guerres, toutes les puissances invoquaient pour les conférences de Nimègue qui s'ouvraient alors, plus que pour la suite des hostilités, l'appui de son amitié et de son intervention.

Mais Jean était tout entier à une seule pensée, 1676. janvier.
la continuation, et, s'il se pouvait, la conclusion de la lutte terrible dans laquelle sa patrie était

1676. janvier.

depuis trop long-temps engagée; et une seule pensée occupait aussi la Pologne, les apprêts de la solennité où son libérateur devait enfin ceindre le bandeau des rois.

Les diétines, assemblées pour élire la diète du couronnement et rédiger les cahiers des nonces territoriaux, furent partout paisibles. C'était un spectacle nouveau. Cependant de graves questions y furent agitées, et l'archiduchesse Éléonore, qui allait enfin abandonner la Pologne et sa cour remuante de Thorn pour prendre le gouvernement du Tyrol, Éléonore avait essayé une dernière fois de la puissance de ses intrigues, non plus dans l'espoir de ressaisir la couronne qui lui était échappée sans retour, mais afin d'en contester la possession à son heureuse rivale. Elle espéra que la Pologne ne souffrirait pas que l'huile sainte coulât sur le front de la fille des marquis d'Arquien, formalité auguste qui pouvait seule étendre jusqu'aux reines les prérogatives du trône, leur obtenir une maison comme celle du roi, des gardes, un revenu considérable, des droits à un douaire. Les débris du

parti de l'Autriche s'agitèrent pour arracher aux 1676. janvier.
diétines un vœu ennemi. Tout fut inutile. Jean avait assez de gloire pour tenir lieu d'aïeux à sa compagne; et Marie Casimire, grosse de huit 14.
mois, s'achemina, au milieu des glaces et des neiges, vers les pompes qui l'attendaient. Jean avait voulu que cette solennité s'accomplît dans le cours de l'hiver, pour être plutôt libre de reprendre la route des frontières. Dans cette précipitation, nombre d'ambassadeurs des diverses cours de l'Europe étaient encore sur les chemins avec leurs vastes suites, leurs pesans et magnifiques équipages, que déjà la cérémonie pour laquelle ils se pressaient était terminée. Sobieski avait pris son rang, sans les attendre, parmi les têtes couronnées.

C'est à Cracovie que la république polonaise 30.
couronne et ensevelit ses rois. La cérémonie de l'inauguration se lie à celle des funérailles. Le nouveau monarque mène à pied le deuil du prince qui n'est plus, et n'arrive au trône qu'en passant à travers les tombeaux de tous ces potentats dont il vient recueillir l'héritage. Par mal-

1676. janvier. heur, si ce rapprochement religieux fait naître de sérieuses et saintes pensées, elles ne durent d'ordinaire qu'un jour.

Il y avait cette fois deux monarques à conduire au tombeau. Les restes de Jean Casimir étaient arrivés de France pour reposer près des
31. Jagellons, dont la race avait fini en lui. Michel était porté sur le même char de mort; ensuite venait à pied Jean III : c'était toute l'histoire de la Pologne depuis trente ans; c'était la vie entière de Sobieski. En prononçant l'oraison funèbre des deux princes, l'évêque de Cracovie n'eut guère à raconter que les grandes actions de leur illustre successeur; et lorsque cinq hérauts d'armes, couverts de pied en cap d'armes noires, entrèrent au galop dans l'église, et vinrent bride abattue rompre sur le caveau funéraire le sceptre des rois, la couronne, le globe, le cimeterre, une lance et un javelot, les cœurs furent peu saisis. On savait bien que les armes de la patrie n'étaient pas brisées.

fevrier. 1. Le roi alla, selon l'usage, en procession solennelle au tombeau de saint Stanislas, évêque

de Cracovie, faire amende honorable pour l'at- 1676. février. 1.
tentat commis sur cet ardent apôtre des droits du peuple et du clergé par Boleslas-l'Intrépide, il y avait six cents ans. Après cette expiation dans laquelle semblent empreints, comme dans un durable monument, le génie de Grégoire VII et l'empire sacré dont sa main puissante avait posé les bases, le jour du couronnement se leva enfin. 2.
Jamais tant de pompe, tant de concours, tant de noblesse, tant de représentans de toutes les puissances du monde, n'avaient rehaussé l'éclat de ces solennités; la république entière semblait accourue. Les *possédés* seuls, dont la petite Pologne abondait, formaient dans Cracovie comme un autre peuple qui, s'agitant dans la boue profonde des carrefours, remplissait les airs de ses cris sauvages. La foule était si grande que le primat Olszowski, appelé par sa charge à célébrer l'office saint, ne parvint à se frayer passage qu'en criant que sans lui rien ne pouvait s'accomplir, puisqu'à l'archevêque de Gnesne seul appartenait le privilège d'inaugurer les rois. Jean s'avançait vers la cathédrale, Michel Paz

1674. février. 2. portant devant lui le bonçuk de la Lithuanie, l'ambassade de Perse relevant de sa magnificence orientale le triomphe du vainqueur de l'islamisme, et l'évêque de Marseille à cheval proclamant, par son air glorieux, qu'il regardait toute la grandeur de Sobieski comme son ouvrage. Après s'être incliné sous les sept onctions qui consacrent les rois, il présenta Marie d'Arquien aux bénédictions du primat. Au moment où revêtue de la pourpre, et sa belle chevelure pendant jusqu'à terre, elle inclina son front orgueilleux sous le royal bandeau, des murmures éclatèrent. On eût dit, selon un contemporain, ce frémissement qu'à l'élévation les possédés ne peuvent contenir. Telle fut la dernière satisfaction d'Éléonore; les murmures se perdirent dans le bruit d'universelles acclamations, et rien ne manqua au bonheur de Jean Sobieski : ce fut au milieu des respects publics qu'il put conduire Marie Casimire à ce trône sur les degrés duquel tous deux avaient servi. Le trône s'élevait le
3. lendemain sur la place publique de Cracovie : tous deux y parurent dans l'éclat de la royauté

pour prêter le serment à la république, prendre possession du premier droit de la souveraineté en Pologne, celui de faire des nobles, et recevoir, avec l'hommage de ces nouveaux membres de l'ordre équestre, les soumissions des trois ordres, le serment des cités, les panégyriques pompeux des académies, ceux de la sorbonne de Cracovie, les félicitations enfin de tous les ambassadeurs. Le jeune Jacques-Louis, filleul de Louis XIV, et désormais appelé le prince de Pologne, était à cheval au pied du trône, entouré de tous les grands de la république, naguère les rivaux de ses parens, aujourd'hui leurs sujets. Des deux époux quel devait être le plus heureux et le plus fier, Jean de tant donner à une femme adorée, ou Marie Casimire de tant recevoir de l'amour d'un grand homme?

1676. février. 3.

4. La diète dite du couronnement ouvrit aussitôt sa session, disposée, dans l'émotion de son enthousiasme, à faire un bien immense. Marie Casimire entrava tout; malgré l'empire qu'elle exerçait sur le cœur et l'esprit du roi, il avait pris contre ses conseils des résolutions qu'elle

1676. février. était décidée à rendre vaines. C'était peu de chose qu'un grand homme sur le trône; la Pologne ne pouvait retrouver sa puissance d'une façon durable que si ce trône était auguste et fort. Quelques évêques voulaient encore insister pour que la charge de grand-hetman fût réunie à la couronne; le roi persévéra dans son refus. Mais il voyait avec plaisir les grands et le clergé se réunir dans la résolution de rendre triennales les charges militaires de la république et de les assujettir à un serment d'obéissance au prince. Cette innovation lui aurait donné un empire salutaire sur les chefs de l'armée. L'une des plus grandes plaies de la constitution aurait été guérie, et peut-être des améliorations nouvelles seraient-elles nées de ce premier changement. Peut-être la Pologne eût-elle été sauvée de l'anarchie: c'était l'être de la conquête. Marie Casimire empêcha cette révolution, dès lors impossible quand l'ascendant du nom et du génie de Jean Sobieski ne l'avait pas opérée. Marie Casimire l'empêcha, en opposant les passions de la petite noblesse au bon sens des grands. Par ses brigues

la chambre des nonces resta déserte toutes les fois que la question fut débattue dans le sénat. Quels étaient ses motifs? Elle n'avait pu obtenir au comte Stanislas Jablonowski le bâton de grand-hetman; celui d'hetman de campagne devait payer ses services: elle ne voulait pas qu'en recevant cette dignité, il la trouvât diminuée en en éclat et en puissance. C'était par son étroite amitié pour la mère et pour la femme du comte, c'était surtout par sa reconnaissance des services qu'il avait rendus à sa maison dans le champ électoral que la reine expliquait ce dévouement, auquel se trouvèrent à la fois sacrifiés les intérêts de la royauté, la grandeur de Jean et l'avenir de la Pologne. 1676. février.

D'autres débats, provoqués par la désertion de Paz dans la campagne de l'Ukraine et élevés pour affaiblir l'autorité du grand-hetman de Lithuanie, n'eurent pas de résultats plus heureux. La générosité de Jean repoussa tout concours dans cette agression à son ennemi. Le prince Michel Radziwill, qui déclarait ne plus vouloir obéir à un traître, faisait à ce traître des partisans,

1676. février. en donnant pour motifs de l'indépendance qu'il réclamait son titre de beau-frère du roi autant que les torts de Paz.

C'est ainsi que se passa, sans produire de biens durables, la première diète du nouveau règne. L'enthousiasme de l'avènement une fois tombé, on ne devait plus espérer des Polonais le sacrifice de leurs éternels ombrages; et, sans une réforme profonde dans les lois, les prospérités de leur pays n'étaient que viagères.

La distribution des vacances était la grande affaire qui fixait l'attention des ordres assemblés. Les rois ne peuvent faire des promotions qu'après leur couronnement, et cette fois il y avait mars. 4. cent vingt postes éminens à donner. Le roi, du haut du trône, déclara, selon ses promesses, grand-hetman le prince Démétrius Wieçnowieçki; hetman de campagne, Stanislas de Jablonow; grand-maréchal de la couronne, Stanislas Lubomirski; maréchal de la cour, le grand-enseigne Sieniawski; grand-enseigne, le chevalier de Malte Lubomirski, frère du grand-maréchal. L'évêque de Warmie Widzga fut vice-chancelier

en place d'Olszowski, que son élévation au siège primatial empêchait de conserver les sceaux. Ces choix, dans lesquels le roi s'attacha à étouffer tout souvenir des anciennes discordes, obtinrent des applaudissemens universels: tout le monde lui sut gré d'efforts multipliés pour ramener la paix entre son beau-frère Radziwill et le grand-hetman de Lithuanie. On vit aussi volontiers un traité proposé au grand-chancelier Leszinski, pour qu'il résignât ce haut poste à un seigneur d'un grand savoir, d'un sens profond, d'une haute renommée, le comte Jean Wielopolski, dont on annonçait le mariage avec Marie-Anne d'Arquien, dernière sœur de la reine. Au milieu de ces arrangemens la reine mit au jour une fille que Louis XIV devait tenir sur les fonts baptismaux avec l'électrice de Bavière, et que la fortune destinait à remplacer un jour sa marraine sur le trône électoral.

1676. mars. 4.

Le roi profita du calme que lui laissaient la dispensation des vacances et l'état de Marie Casimire pour fixer sur les intérêts publics l'attention de la diète. Il n'avait qu'une pensée, le

1676. mars. dénouement du grand drame auquel l'Ukraine servait de théâtre. Le duc de Curlande était venu prêter foi et hommage au roi, et promettre à la république deux régimens avec un de ses fils. Le grand-électeur promettait aussi des secours, et annonçait la restitution de Draheim; mais on ne savait plus quelle serait la politique de la Moscovie. Le jeune Fœdor montait sur le trône; le czar Alexis son père venait de terminer dans la force de l'âge (8 février) sa grande vie, laissant à ses fils, avec un territoire immense, l'institution d'une armée permanente; d'une police régulière et uniforme dans l'État; des lois sous lesquelles pliaient la noblesse, le peuple et l'armée; un commerce agrandi; les provinces fécondées par des colonies de populations entières, particulièrement de cinq cent mille Polonais transférés sur le Volga pendant les guerres de Jean Casimir; des écoles qui prospéraient; de nombreuses relations avec l'Europe et l'Asie; un vaste plan de civilisation au dedans, de conquêtes au dehors, et, entre autres grands desseins, un traité conclu avec la Hollande pour créer sur la

mer Noire comme sur la mer Caspienne, après avoir soumis les rivages du Pont-Euxin, des ports, des flottes et des chantiers. Il y avait là matière à méditation pour la Pologne. 1676. mars.

Jean proposa deux innovations utiles : une capitation qui pesât également sur tous, et la levée d'une infanterie permanente. La capitation fut votée, le clergé s'y soumit sans résistance, en se bornant à solliciter du saint-siége la permission de fournir à l'État ce subside. Il fut aussi réglé qu'un fantassin pourrait être levé dans les villages par foyers, et tenu constamment sous les drapeaux. Cette milice, qu'on appela l'infanterie agraire, devait se composer, sur le pied de paix, de trente régimens de mille hommes chacun; c'était une organisation puissante qui promettait à l'armée polonaise un ensemble inconnu jusqu'alors. La diète décida encore que le roi serait toujours maître de convoquer la pospolite; on arrêta que soixante-treize mille hommes seraient mis sur pied pour la campagne prochaine, dont vingt mille de hussards, pancernes, dragons ou wallaques, dix-huit mille

1676. mars. de troupes lithuaniennes de toutes armes, le reste de gens de pied. Une si puissante infanterie ne s'était jamais vue en Pologne. On s'occupa même de créer des magasins pour épargner les provinces et maintenir la discipline, toutes choses auxquelles jusqu'alors on n'avait point songé : des fonds furent faits pour ces dépenses. Jamais roi n'avait tant obtenu de l'ordre équestre. L'assemblée alla jusqu'à vouloir que, malgré son avènement à la couronne, Jean conservât les starosties qui avaient récompensé ses travaux, et que, jusqu'à la troisième génération, ses fils en eussent l'héritage. Ce n'est pas que ces résolutions ne fussent vivement débattues. Pierre Opalinski, palatin de Lencici, général de la Grande-Pologne et l'un des chefs du parti d'Éléonore, s'était signalé, dans cette lutte, contre toutes les propositions du trône. L'Autriche, qui s'alarmait de la face nouvelle que semblaient devoir prendre les affaires de la république sous les auspices de son génie tutélaire, multipliait les dissensions et les difficultés. Trois soleils et une croix de feu qui avaient paru dans le ciel en Silésie, se-

condèrent ses efforts par le trouble que ces récits 1676. avril.
jetèrent dans les esprits. Le roi fit voir une habileté, alors fort admirée, à gouverner les débats, à triompher des obstacles. Son caractère fut plus que jamais conciliant, sa parole plus que jamais puissante. Pour en finir avec les intrigues ennemies, il refusa de prolonger la session qui touchait à son terme : toutes les lois furent votées, séance tenante. On le vit rester quarante heures sur son trône; deux nuits se passèrent dans ces laborieuses délibérations. Enfin le troisième jour
se leva, tout était terminé; c'était le dimanche 5.
de Pâques, et le monarque, les sénateurs, les nonces passèrent tous ensemble du palais du sénat au pied des autels, rendant grace à Dieu d'un double bonheur, disent les historiens polonais, la fin des comices et la fin du jeûne.

Les diétines de relation, celles à qui les nonces mai.
réfèrent dans les palatinats les actes de la diète et rendent compte de l'exécution de leur mandat, furent paisibles. La Pologne, depuis l'avènement du vainqueur de Podhaïce et de Kotzim, savait avoir des assemblées qui ne fussent pas des

1676. mai. champs de bataille; sa liberté n'était plus une guerre civile. Les résolutions de la diète furent unanimement approuvées.

Mahomet s'effraya des déterminations de la république et de sa concorde. Il avait passé l'hiver à se mettre en mesure de frapper des coups décisifs, non pas qu'il aspirât désormais à des conquêtes ni même à des vengeances. Achmet Kiuperli jugeait trop bien que, Sobieski vivant, la Pologne ne serait pas assujettie, et quoique son orgueil jaloux souffrît de voir son étoile pâlir devant le génie de ce formidable adversaire, il reconnaissait la nécessité de traiter enfin (1). L'ap-

(1) On trouvera une marque de l'intérêt que cette grande lutte et ces grands hommes inspiraient en Occident dans ces lignes que madame de Sévigné écrivait alors même, sur un livre tombé depuis dans le plus juste oubli. Après avoir dit à sa fille précédemment, le 15 mai, que ce livre *était une mode*, elle ajoutait, le 4 juin : « Je veux vous envoyer, par un petit prêtre qui s'en va à Aix, un livre que tout le « monde a lu, et qui m'a divertie, c'est l'*Histoire des Visirs* (Mahomet « et Achmet Kiuperli) : vous y verrez en la personne du grand-visir « que vous avez tant entendu louer, et qui règne encore présentement, « un homme si parfait, que je ne vois aucun chrétien qui le surpasse. « Dieu bénisse la chrétienté ! Vous y verrez aussi des détails de la va- « leur du roi de Pologne, qu'on ne sait point, et qui sont dignes d'ad- « miration. » Et plus loin, le 5 août même année, l'illustre correspon-

parition d'ambassades persanes à la cour de Cracovie et de Zolkiew inquiétait sa politique. Des révoltes à Memphis, à Babylone, à Damas; la fidélité douteuse du kan des tartares; l'alliance chancelante de Doroszensko; par dessus tout l'effroi superstitieux qu'inspirait aux armées musulmanes la seule pensée d'avoir encore le roi Jean à combattre; peut-être aussi les prières de la sultane polonaise qui régnait au sérail, et les sollicitations multipliées de Louis XIV, étaient pour Mahomet autant d'invitations pressantes à la modération. Il ne voulait plus qu'une glorieuse paix. 1676. mai.

C'était aussi une paix glorieuse que Jean voulait conquérir. Heureux des votes de la diète, il comptait marcher cette fois à la rencontre des barbares, et mettre un terme à cette longue guerre en leur dictant au cœur de leurs provinces des conditions tutélaires. Dans cette pen-

dante dit encore : « Quand vous lirez l'Histoire des Visirs, allez jusqu'au « fils (Achmet Kiuperli), et si vous trouvez un plus honnête homme « parmi ceux qui sont baptisés, vous vous en prendrez à moi.» Ce jugement était bien sévère *pour ceux qui étaient baptisés;* car l'*honnête homme,* que madame de Sévigné admirait tant, ne se faisait faute ni de recourir à la ruse ni de verser le sang à flots pour assurer son pouvoir.

1676. juin. sée, il pressait les apprêts avec vigueur : mais en Pologne qu'il y a loin des résolutions aux effets! Ces têtes indociles ne savaient pas se plier à des charges nouvelles. Vous eussiez vu partout les habitans se refuser au double impôt du recrutement et de la capitation; les paysans et les nobles fuir de province en province, de bourgade en bourgade devant les exacteurs ; le trésor rester vide; l'infanterie agraire demeurer une institution à peu près stérile, sous la double influence de l'opposition orgueilleuse des nobles et de la fainéante opposition du peuple. Certes, faire entrer le peuple dans les intérêts publics, fortifier de son secours le corps épuisé de l'État, c'était là une grande pensée. Mais Jean eut le tort de ne pas comprendre que ce n'était point par des charges de plus qu'il fallait tâcher d'abord d'associer les serfs à la vie du pays. De cette sorte il devait assurément échouer. La fortune lui réservait d'autres mécomptes.

Des projets vaniteux préoccupaient la reine; elle voulait promener sa grandeur en France. Sa santé, disait-elle, réclamait l'air natal; ses méde-

cins français lui avaient commandé les eaux de Bourbon-l'Archambaud; elle faisait au milieu des fêtes les préparatifs de son bruyant départ (1), et n'attendait plus, pour s'acheminer vers sa patrie, que son beau-frère le marquis de Béthune, ambassadeur extraordinaire de Louis XIV, qui devait lui apporter l'agrément du roi et tenir, au nom de son maître, l'enfant nouveau-né sur les fonts baptismaux. Béthune, à qui l'Empire était fermé, fut retardé plusieurs semaines dans la Baltique, où Tromp faisait triompher sur les flottes suédoises le pavillon de la Hollande. Dans son impatience, la reine ne l'attendit pas jusqu'au bout; elle procéda sans lui au baptême, partit en pompe avec le prince Jacques, rencontra Béthune à quelques journées de marche, et renonça brusquement à son voyage. Louis ne pouvait se résoudre à traiter d'égal à égal avec la fille du

1676. juillet.

18.

22.

août. 5.

(1) « La reine de Pologne, écrivait madame de Sévigné le 24 juillet, « vient à Bourbon. Je crois qu'elle joindra fort agréablement au plaisir « de chercher la santé celui d'avoir le dessus sur la reine de France *. « Je suis persuadé que, pendant qu'elle sera en train, elle viendra à Paris. « Vous en aurez la vue, et vous admirerez ce que c'est que la fortune. »

* Apparemment par sa beauté.

1676. août. capitaine des gardes suisses de Monsieur. Il trouva dans son titre de reine élective le motif de chicanes subtiles et de distinctions altières. Marie Casimire revint à Zolkiew indignée (1).

Sur ces entrefaites, l'Empereur s'avisa de prendre ombrage de cette ambassade du marquis de Béthune et des communications éclatantes de la cour de Javorow avec celle de Versailles. Louis XIV venait de triompher, à Bouchain et Condé, du génie du prince d'Orange; Créquy balançait avec succès sur le Rhin l'habileté du duc de Lorraine; Schomberg et Navailles battaient les Espagnols dans le Lampourdan; Vivonne conquérait la Sicile, et, la fortune de la France triomphant aussi sur les mers, sous les coups de Duquesne expirait vaincu le grand Ruyter. Toutes ces faveurs de la victoire qui avaient encouragé apparemment l'orgueil de Louis XIV dans ses procédés blessans et impolitiques, furent précisément ce qui rendait plus alarmante au conseil de Vienne

(1) Le 12 de ce mois, madame de Sévigné écrivait encore : « Il me « semble que cette reine de Pologne ne vient plus tant. Peut-être « qu'elle attend le Grand-Seigneur ou le grand-visir que nous aimons. »

l'intimité dont on croyait voir se resserrer les liens entre la France et la Pologne. Hormis en Suède, où le jeune roi Charles XI prenait les rênes du gouvernement sous de tristes auspices, battu en Scanie par le roi de Danemark, et dépouillé de la Poméranie par le grand-électeur, les alliés avaient partout des revers. Où en serait-on, si, après avoir dicté la paix aux Osmanlis, avec la nombreuse armée qu'il levait, Jean tournait son humeur belliqueuse contre Frédéric-Guillaume ou même contre l'Empire? Alors les coalisés étaient perdus. 1676. août.

La république demeurât-elle neutre, les sujets d'alarmes ne manquaient pas à la cour impériale. L'insurrection à la fois religieuse et politique de la Hongrie s'était depuis vingt mois ranimée avec fureur. Le parti des protestans, des nobles, des amis de l'antique liberté, étroitement lié avec Louis XIV, fortifié de ses deniers et de ses promesses, joignait à l'appui patent des Transylvans l'appui secret des Turcs. Chaque jour les impériaux et les musulmans en venaient aux mains; une guerre semblait immi-

1676. août. nente ; et que deviendrait la cour impériale, si elle avait à supporter d'un côté le poids de la puissance ottomane tout entière, de l'autre les victoires de la France ? il fallait donc perpétuer cette lutte secourable de l'aigle polonaise et du croissant. Le salut de l'Allemagne était à ce prix.

Le cabinet de Vienne inventa de publier que le roi trompait la république, qu'il ne destinait point ses coups à la Porte, que la paix venait d'être secrètement conclue avec elle avant le sacre, que les armemens ne menaçaient que le Brandebourg, ne serviraient que la France, la France à laquelle il était tout simple que l'élu de la faction française sacrifiât la Pologne.

Ce bruit, semé par des émissaires habiles, courut d'une façon magique d'un bout du royaume à l'autre. Les Polonais se virent embarqués pour une prédilection, pour un caprice de leur roi, dans une guerre ruineuse et stérile. Aussitôt le clergé, et surtout les nobles, de décliner hautement la capitation ; les recrues, de déserter en masse; les volontaires, de retourner à leurs manoirs en saccageant tout sur la route. Et déjà l'armée musul-

mane remontait à marches forcées les rives du Dniester, le passait sous Kotzim, lançait à la fois ses Tartares sur Halicz, Boudchacz, Jesupol; et ne trouvant partout que des populations ou des troupes étonnées d'apprendre que la guerre durât encore, les barbares entraînaient sans effort un peuple tout entier en esclavage. Le fer et le feu détrompèrent la Pologne. 1676. août

Le roi, qui avait fait de vains efforts pour combattre l'erreur populaire et appeler ou retenir les nouvelles levées sous les drapeaux, rassembla en hâte à Lemberg tout ce qu'il y avait de troupes qui ne se fussent pas débandées. Les garnisons distribuées dans les nombreuses places qui couvraient ces frontières, il rallia environ dix mille hommes, dont trois mille du Grand-Duché. Les grands-hetmans Paz et Démétrius Wieçnowieçki, effrayés du péril, lui déférèrent d'une commune voix le commandement suprême qu'ils auraient été en droit de lui dénier, d'après les lois, depuis son couronnement. Il confia au premier l'aile gauche, au second le centre, à Jablonowski l'aile droite, et courut à l'ennemi. Une fois en- septembre. 19.

1676. core la Pologne allait voir toute sa fortune tenir à une seule bataille et à un seul homme. Ce jeu terrible, renouvelé d'année en année, ne pouvait manquer de la conduire bientôt à sa ruine.

Les Ottomans passaient, selon l'usage, pour être près de trois cent mille. Il y avait cent trente mille Tartares que menait le kan en personne. Le sultan Galga et le vaillant Nuradin marchaient à ses côtés. L'armée turque était de quatre-vingt mille combattans. Le prince Ducas, hospodar de Moldavie, y avait joint quelques milliers de soldats. Doroszensko ne put se réunir à l'invasion : il était aux prises avec les Moscovites, fatigués de ses changemens, et résolus à le soumettre. Du reste, toute cette multitude marchait avec peu de confiance ; son nombre ne la rassurait pas. La terreur que les victoires de Sobieski avaient répandue en Orient était si grande, qu'il avait fallu multiplier les supplices pour entraîner les officiers eux-mêmes en avant. Mais le séraskier était loin de partager cet abattement. Ce n'était plus le lourd Schisman Ibra-

him-Pacha; il venait de mourir : son successeur, Ibrahim-Shaïtan-Pacha, chef du pachalik de Damas, était un général habile. Ce surnom de Satan, qu'il portait, attestait l'effroi et l'estime qu'avait de lui son armée. Il savait que le roi n'avait pas sous la main une poignée d'hommes, et il se croyait appelé à rétablir la fortune du croissant; ce fut par nécessité d'obéir à la lettre de ses instructions qu'il proposa l'ouverture de conférences pour la paix. Il se proposait bien de les rendre vaines. Ce qu'il voulait, c'était de laver dans le sang les injures de l'islamisme. 1676. septembre.

Au lieu de tenter les champs dévastés de la Wolhynie, Shaïtan-Pacha porta sur la Gallicie tout le poids de ses armes. Maître de la Podolie et d'une portion de la Russie Noire, il avait rapidement joint la Pokutie à ses conquêtes, et donné au prince Ducas l'investiture de cette province. Les habitans, Grecs de religion, étaient loin d'être réconciliés avec la république, bien que les querelles religieuses qui avaient enfanté cette terrible guerre se fussent depuis longtemps perdues dans ses vicissitudes; ils accueil-

1676. septembre. laient avec joie tout espoir de scission, et se réjouissaient même, pour éviter le joug de la Pologne, de passer, comme leurs coréligionnaires des provinces du Danube, sous le protectorat de Constantinople. Inquiet de cette disposition des esprits, le roi était résolu de tout tenter pour ressaisir cette contrée qui s'appuie aux monts Crapathes, maîtrise le Dniester, confine à la
22. Hongrie, à l'Ukraine, à la Moldavie. Il passe donc le fleuve, mais ne peut, sur son propre territoire, se procurer des espions, et n'a de ressource pour s'instruire de la situation de
24. l'ennemi que de se mettre à la tête de sa cavalerie et battre la plaine. Il a bientôt rencontré les Tartares, et lancé sur eux le chevalier Lubomirski, dont l'intrépide ardeur les étonne, les bat, les disperse, les poursuit jusqu'à la citadelle de Woinilow, qu'ils tenaient assiégée, pénètre dans la place, y porte du secours. Là, les Tartares font volte-face; ils reviennent au combat présentant un front assuré. L'armée musulmane tout entière marchait derrière eux.

C'était précisément le jour où les ambassa-

deurs de la république, ayant le prince Constantin Wieçnowieçki à leur tête, arrivaient dans le camp turc, et y étaient accueillis avec de grands honneurs. Shaïtan-Pacha vit ou feignit de voir dans cette agression une trahison et un outrage. Il emprisonna les envoyés dans leurs tentes, et commit quelques-uns de ses lieutenans au soin de châtier les agresseurs. Le roi n'eut que le temps d'envoyer Athanase Miaczinski dégager l'intrépide grand-enseigne, qui se replia, poursuivi par les spahis et les Tartares. Ceux-ci, à leur tour, s'arrêtèrent étonnés à l'aspect de Jean, qui les attendait dans une forte position, à la tête de ses hussards. Le combat s'engage. Jablonowski fait des prodiges, prend le fils du kan des Tartares, est près lui-même de tomber dans leurs mains, quand le roi arrive avec ses gardes, délivre son ami, et ressaisit la victoire. La nuit était venue. Il retourne à son infanterie, et ne songe plus qu'à se retrancher avec sa petite armée, pour recevoir le choc de ses adversaires innombrables.

1676. septembre.

Le lendemain, les Tartares, puis les Turcs pa- 25.

1676. septembre. 25. rurent sur les hauteurs. L'armée polonaise sortit de ses lignes, présentant fièrement le combat. Le kan et le séraskier ne voulaient point combattre : ils n'avaient point encore avec eux tout leur monde. Ils se bornèrent à prendre position, marquer leurs lignes, et livrer à l'incendie toutes les approches du camp polonais pour l'affamer. Mais Jean n'avait pas perdu la nuit qui venait de s'écouler; il avait ramassé tout ce que le pays pouvait offrir en provisions de bouche ou de guerre, envoyé sur la rive gauche du Dniester l'ordre de lui apporter des vivres, sous l'escorte des renforts qu'il attendait, et mis toute son armée, soldats, officiers, valets d'armes, à la tâche pour creuser des fossés, élever des redoutes, construire des retranchemens. Sa gauche s'appuyait à la petite place de Zuranow; le Dniester couvrait ses derrières; sa droite était défendue par des bois et des marais. La petite rivière de Switza, qui courait sur le front de ses lignes, complétait ce système de fortifications naturelles, que le travail et l'art rendirent promptement imposantes. Soixante-six pièces de canon, presque

toutes servies par des artilleurs français, en défendaient les approches. Stanislas Koniecpolski vint à la tête de trois mille hommes s'enfermer dans cette vaste citadelle. A l'aspect de ce renfort, les Ottomans s'étendirent sur les deux rives du Dniester : toutes leurs forces se trouvaient réunies ; on ne peut pas les estimer à moins de cent cinquante mille hommes. L'artillerie était formidable, les ingénieurs nombreux. C'étaient ceux qui avaient emporté Candie : un siège en règle commença. 1676. septembre. 26.

Durant vingt jours (1), se prolongea cette situation extraordinaire d'un roi assiégé avec une poignée de soldats par une immense armée, et représentant, dans ses périls, toute la fortune de sa patrie. La Pologne consternée disait dans tous ses temples les prières des mourans. La reine tour à tour courait à Warsovie, rassemblait le sénat, appelait la pospolite aux armes, prenait tous les pouvoirs du roi, ou multipliait des *ex voto*. Cependant le temps s'écoula ; les

(1) Tous les historiens disent trente-huit jours. Cette erreur une fois commise par l'un d'eux, tous l'ont transcrite sans examen.

1676. septembre. mineurs avancèrent rapidement sous le camp polonais. Tous les matins, après avoir invoqué le dieu des armées, Jean sortait de ses lignes. Il offrait le combat, châtiait les Tartares qui étaient venus le braver jusque sur les deux rives de la Switza, attaquait les ouvrages avancés de l'ennemi, écrasait les janissaires dans leurs tranchées, et rentrait le soir dans son camp pour donner du repos à ses compagnons sans en prendre lui-même.

Quelquefois l'armée musulmane sortait aussi tout entière de son camp, enseignes déployées, sonnait la charge, lançait en avant ses éléphans et ses chameaux, puis rentrait sous ses tentes, soit que les chefs voulussent provoquer les Polonais au combat et rompre leur front de bataille, soit qu'ils voulussent simplement railler cette poignée de braves, en les flattant de l'espoir d'une mort glorieusement disputée, alors qu'on ne leur réservait que l'alternative de périr de faim ou de poser bas les armes.

29. Un jour, les Polonais se laissèrent entraîner à la poursuite de Tartares qui étaient venus les

braver à portée de pistolet : bientôt l'aile droite fut engagée tout entière. Le centre restait découvert et rompu : les Turcs alors descendirent dans la plaine. Toute leur artillerie entra en ligne ; elle faisait dans les rangs d'affreux ravages. Jablonowski et le prince Démétrius multipliaient de vains efforts pour mettre fin à ce combat qui pouvait tout perdre. Paz et ses Lithuaniens, après d'admirables faits d'armes, pliaient sous le poids des masses ennemies. Le roi vola au secours des siens ; il jeta l'épouvante parmi les osmanlis, qui poursuivaient en désordre leur victoire, tua par milliers hommes et chevaux, prit ou encloua nombre de pièces, renversa leurs premières redoutes, puis il ramena les troupes victorieuses sous la protection de ses batteries. Son secrétaire italien, l'abbé Brunetti, fut tué à ses côtés dans la mêlée : lui-même eut son cheval blessé. Il perdit six cents gentilshommes dans cette échauffourée, et bénit Dieu d'avoir trouvé un succès là où devait être sa défaite et sa ruine.

1676. septembre. 29.

Ibrahim-Shaïtan traînait après soi une nom-

1676. octobre. breuse artillerie de siège; quatre batteries, cha-
1. cune de vingt pièces de quarante-huit, se démasquèrent tout à coup et portèrent l'effroi dans le camp polonais, au moment où l'armée assistait à la célébration des saints mystères. Le lendemain
2. une batterie nouvelle, munie de quatre mortiers et d'autant de pièces d'un calibre extraordinaire, joignit son feu aux batteries déjà dressées. Les travaux étaient en même temps poussés
6. avec vigueur; bientôt fut achevé un long boyau profond, avec de vastes places d'armes et des épaulemens, où six mille chevaux pouvaient être à couvert. Le roi avait opposé la mine à la mine, et l'on vit deux armées se chercher, se joindre, se combattre sous terre; mais les Polonais n'étaient pas assez nombreux pour un si difficile labeur. Le péril devenait pressant; par bon-
7. heur une sortie habilement conduite surprit les assiégeans, détruisit leurs ouvrages, les repoussa jusque dans leur camp; les sultans tartares et Shaïtan-Pacha, du haut des collines sur lesquelles leurs tentes étaient plantées, contemplaient cette nouvelle déroute avec étonnement;

ils résolurent d'en finir avec cette poignée d'as- 1676. octobre.
siégés, et presque de captifs qui osaient leur 8.
tenir tête; et le jour suivant, cette immense armée descendit dans la plaine, non plus pour braver ses ennemis, mais pour leur livrer l'assaut et les exterminer.

Avec des troupes épuisées et abattues, le roi n'osait attendre l'infidèle derrière ses remparts; il détacha Jablonowski pour défendre la Switza, seul point par où les barbares pussent arriver jusqu'à lui. Le palatin fit ferme pendant deux heures; il eut deux chevaux tués dans la mêlée; enfin le nombre l'accabla, et il fallut que le grand-hetman se portât promptement à son secours avec les reîtres et les dragons. Une nouvelle bataille fut livrée dans la plaine; appuyés de l'artillerie de Zuranow et du camp, les Polonais tinrent tête long-temps à ces masses embarrassées de leur nombre, pressées dans un espace étroit entre une place forte et des marais, obligées de passer d'abord une rivière au gué dans une saison rigoureuse pour les hommes d'Asie. Cependant les spahis parvinrent à

1676. octobre. 8.

déborder la petite troupe qui les arrêtait, et se jetèrent entre elle et son camp; à cet aspect tout est saisi d'épouvante, tout s'enfuit vers les retranchemens; Jean alors se présente : on eût dit, selon Zaluski, Jupiter Stator. Les Polonais qui fuyaient s'arrêtent; le Turc surpris hésite : le roi arrivait, escorté de ses hussards terribles, qui n'avaient pas donné encore. Les corps avancés des Turcs se virent à leur tour pressés entre le choc de ce nouvel adversaire et les coups de la première ligne ranimée; ils furent écrasés; l'armée se rallia, revint sur les infidèles avec ensemble et avec furie. Le kan et les sultans ses frères ou ses fils fléchissaient sous le choc, quand Shaïtan-Pacha accourut amenant l'élite de ses réserves. La fortune resta plusieurs heures indécise; le roi alors feint une retraite précipitée, rompt ainsi les rangs des Turcs, qui se croient victorieux, les entraîne au bord des fossés sous la mitraille de ses batteries, et les fait chanceler : plusieurs pachas trouvèrent la mort dans la mêlée. Jean à son tour fut un moment perdu au milieu des janissaires; Lubomirski aperçut

son péril; l'armée s'élança sur ses traces pour reconquérir son chef. Cet effort entraîna les Polonais jusque dans les retranchemens ennemis; deux batteries furent détruites; la confusion, l'épouvante, la fuite étaient partout; deux mille osmanlis étaient restés sur le champ de bataille, seulement entre la Switza et le camp retranché : parmi eux on comptait une foule de chefs renommés. La nuit vint mettre un terme au carnage avant que le kan et le séraskier pussent rétablir le combat et rendre au nombre ses avantages sur la discipline, sur l'enthousiasme, sur le génie. 1676. octobre. 8.

Tout un jour se passa sans démonstrations guerrières; les Kosaques du camp polonais promenaient audacieusement à la pointe de leurs lances, le long des lignes ennemies, les têtes des mursas, des beys, des agas, tombés dans la journée de la veille. La terreur restait grande parmi les barbares; les revers avaient, suivant l'usage, engendré des discordes; le kan et le séraskier se renvoyaient les fautes; le kan d'ailleurs, instruit des progrès rapides des Mosco- 9.

1676. octobre. vites sur le territoire de Doroszensko, de la
9. prise de Czhrin, de la soumission des Kosaques, était impatient de retourner à ses états, restés ouverts de toutes parts. Il insista pour la paix;
10. le séraskier céda, et un de ses lieutenans vint dire au général Greben, connu du kan des Tartares pour avoir négocié précédemment dans sa cour, que les chefs de l'armée du Grand-Seigneur, touchés du courage des Polonais et de leur roi, consentaient à traiter; qu'ils n'ignoraient pas l'état misérable où les assiégés étaient réduits; qu'ils connaissaient leur dénuement de toutes provisions de guerre et de bouche; qu'ils savaient le petit nombre de jours nécessaires pour les voir livrés par la famine et la misère aux vengeances de la sublime Porte; mais que la Porte aimait mieux trouver dans un roi comme Jean Sobieski un allié qu'un captif, et qu'elle n'exigeait dans une telle extrémité que deux choses : la ratification du traité souscrit par Michel à Boudchaz, et une alliance offensive contre la Moscovie.

L'armée polonaise, instruite de l'arrivée du

parlementaire, entourait, ivre d'espérance et de joie, le général Greben dans sa marche vers la tente du roi. Jean écouta les propositions. « Que « l'aga, dit-il, reporte fidèlement ceci à son « maître : Si de telles propositions sont adressées « encore au roi de Pologne, il fera pendre qui-« conque se chargera du message. » Une heure après, le bombardement avait recommencé, et le premier boulet porta sur la tente royale.

1676. octobre. 10.

Cette fois, le bombardement fut terrible : les batteries avaient été rapprochées; elles s'élevaient sur de hautes redoutes, qui dominaient le camp. Les assiégeans ne prirent de relâche ni le jour ni la nuit; les Polonais ne trouvaient d'asile que dans leurs fossés, aux pieds des retranchemens : partout ailleurs régnaient la mort et l'incendie; et depuis près de trois semaines ils n'avaient pas ouï parler de la Pologne; et dans ce long silence tout espoir de secours s'était évanoui; et la disette augmentait ses ravages. Un petit bois, qui avait fourni des herbes pour les chevaux, du gland pour les hommes, était épuisé; les munitions même commençaient à

1676. octobre. 11. manquer ; les courages manquaient à leur tour. On voyait, à portée du mousquet et jusqu'aux extrémités de l'horizon, s'étendre de tous les côtés, comme un mur épais, le camp de l'infidèle. Le camp chrétien était une prison, dont on ne pouvait tout au plus faire qu'un tombeau; la désertion y régna; ceux qui restèrent éclataient en murmures. Pourquoi ne pas accepter une paix qu'au bout du compte le roi Michel avait bien acceptée dans de moins grands périls? la nécessité n'est-elle pas une loi que le monde entier subit sans déshonneur?

Michel Paz, après avoir combattu dans le conseil de guerre tous les plans proposés par le roi pour assurer le salut de l'armée, se porta près de lui, à la tête d'une troupe de mutins, l'interprète de la désolation des troupes et de leur résolution de déserter en masse. « Déserte qui « voudra, répondit le roi; moi je reste, et du « moins les infidèles n'arriveront au cœur de la « république qu'en passant sur mon cadavre. »

« J'aurais pu vaincre, ajouta-t-il, je mourrai; « du reste je sais bien qui souffle aux soldats cet

« esprit de découragement et de révolte : il est « juste que ceux qui arrivent les derniers sous les « drapeaux parlent les premiers de fuir. » 1676. octobre. 11.

Le roi dit, et monte à cheval. « Amis, criait-« il en courant dans les lignes, je vous ai tirés de « pas plus mauvais que celui-ci. Quelqu'un croit-« il par hasard que ma tête se soit affaiblie parce « que vous y avez mis une couronne (1)? » A sa voix, l'armée se ranime ; il rend l'espoir aux plus abattus par sa tranquille assurance. Du bombardement il fait un profit pour ses soldats, en payant cher chaque boulet qu'ils lui rapportaient, et plus cher encore les bombes et les obus. Ce fut à qui recueillerait de cette manne terrible. Les Turcs, en voyant les batteries polonaises alimentées de nouveau, furent pris de désespoir. Ils ne doutèrent pas que les Tartares, qui occupaient la rive gauche du Dniester, n'eussent laissé arriver à Jean des convois et des secours. Une escarmouche, où son étoile lui reste encore fidèle, achève de relever ses compagnons, de dé-

(1) Zaluski.

1676. octobre. concerter ses ennemis. Quarante-huit heures d'inaction suivirent, pendant lesquelles les musulmans demeurèrent nuit et jour en éveil, dans l'attente de quelque savant stratagème, de quelque grand coup inopiné; puis enfin, après la nuit la plus tourmentée, a dit Jean lui-même,
14. qu'il eût passée de sa vie, il sort de son camp avec son armée entière, et fait ses dispositions pour exécuter les desseins qui devaient tout sauver ou tout finir.

A cet aspect, les Ottomans s'étonnent : ils voient les chrétiens plus nombreux qu'ils n'avaient supposé. Tous ces combats, où la victoire était restée fidèle au génie de Sobieski, avaient augmenté dans les ames l'empire de ce grand nom. Les Tartares ne doutaient point qu'il n'y eût de la magie dans sa puissance. Les Turcs s'effrayaient des approches de l'hiver; ils redoutaient surtout les conseils du désespoir : une sorte de terreur panique troublait toute cette multitude. Shaïtan-Pacha savait d'ailleurs que Michel Radziwill s'avançait à la tête de la pospolite. On assure aussi que l'or du roi s'était

frayé passage jusqu'à lui. Enfin ses instructions 1676. octobre.
secrètes étaient de conquérir non des provinces, 14.
mais la paix. La paix lui assurait les bonnes graces
de Kiuperli: un revers perdait sa tête. Au moment
où Jean donnait le signal, remettant encore une
fois au dieu des armées le sort de son pays, la
paix lui fut offerte; elle fut bientôt après conclue,
telle que ses envoyés l'avaient demandée, paix 16.
honorable qui abolissait sans retour les humi-
liations du traité de Boudchaz, et remettait à des
conférences postérieures la décision du sort de la
Podolie, en ne conservant à la Porte, de ses con-
quêtes, qu'une part de l'Ukraine et Kaminiek. Tou-
tefois, la puissance ottomane allait toujours gran-
dissant, la Pologne s'affaiblissant toujours. Tout
ce qu'avaient pu les triomphes et le génie de So-
bieski était de borner les revers, de circonscrire
les dommages, de retarder la ruine. La clef de
la république du côté du midi passait dans les
mains de l'étranger. Mais toutes les autres places
restituées, tous les prisonniers, tous les esclaves
rendus, la moitié de l'Ukraine et la frontière du
Dniester reconquises, la prétention au tribut à

jamais abjurée, c'était, dans les conjonctures où
octobre. 16. se trouvaient le roi, l'armée et la république, c'était obtenir mieux que la victoire.

Héros chrétien, Jean, comme un autre Godefroy de Bouillon, portait ses regards sur la terre consacrée par les miracles de la rédemption. De son camp il délivra le tabernacle de Bethléem et le saint tombeau, en exigeant que la garde en fût rendue aux religieux qui en avaient précédemment le dépôt. Ces pieuses stipulations, que l'Europe avait sollicitées en vain, couvrirent de gloire la Pologne et son roi.

La paix de Zuranow fut ainsi racontée en France (1) : « La paix de Pologne est faite, mais « romanesquement. *Ce héros*, à la tête de quinze « mille hommes, entouré de deux cent mille, les a « forcés, l'épée à la main, à signer le traité. Il « s'était campé si avantageusement que, depuis « la Calprenède (2), on n'avait rien vu de pareil. « C'est la plus grande nouvelle que le roi pût re- « cevoir par les ennemis que le roi de Pologne

(1) Madame de Sévigné, lettre du 18 novembre 1676.

(2) Allusion aux romans héroïques du temps.

« et le grand-seigneur vont nous ôter de dessus « les bras. Le M..... (1) a déjà mandé qu'il avait « eu bien de la peine à conclure cette paix. Il « souffle, il s'essuie le front comme ce médecin « qui avait eu tant de peine à faire parler cette « femme qui n'était point muette. Dieu sait quelle « bavarderie. C'est à peu près la même peine « qu'il eut quand on élut ce brave roi. » 1676. octobre. 16.

Madame de Sévigné avait raison. *Le Marseille* avait peu contribué aux négociations de Zuranow; il n'y était pas (2). Deux jours avant, il avait voulu, ainsi que le marquis de Béthune et un ambassadeur d'Angleterre, pénétrer dans le camp polonais, et se porter pour médiateur. Shaïtan-Pacha fit trancher la tête au trompette que les trois ministres lui envoyèrent. Ils ne parvinrent jusqu'au roi de Pologne que pour voir l'armée ottomane replier ses tentes. Cette armée,

(1) L'Evêque de Marseille.

(2) On avait répandu que ce prélat était enfin pourvu du chapeau, demandé pour lui par le roi de Pologne. Madame de Sévigné, qui ne l'aimait pas, écrivait à sa fille : « Ce que vous dites de la raison qui « vous fait être ravie que M. de Marseille soit cardinal, est justement « la mienne. Il n'aura plus la joie ni l'espérance de l'être. »

1676. octobre. 18. après avoir porté le ravage dans toute la contrée, manquait de tout à son tour. Elle fit sur-le-champ ses apprêts de départ, demandant à grands cris la satisfaction de contempler de près le *lion invincible* qu'elle avait tant vu sur les champs de bataille. Shaïtan-Pacha se tint seul à l'écart. Ses troupes et ses lieutenans défilèrent devant le roi, en remettant dans ses mains quinze mille Russes destinés à l'esclavage. C'était pour lui le plus riche des trophées.

19. Jean comptait s'attacher aux pas des Barbares et aller aux frontières attendre, sur un pied respectable, la ratification du divan. Mais ni la victoire, ni les revers, ni la guerre, ni la paix, ne pouvaient retenir sous les drapeaux, au-delà d'une campagne et en quelque sorte d'un coup de main, ce vaillant et malheureux peuple qui avait traversé les siècles sans perdre une seule des pratiques de sa vie barbare. Tout s'écoula; et sur l'autre rive du Dniester se rencontra le prince Michel Radziwill, qui arrivait avec la pospolite ardente à délivrer son roi. Michel apprit au roi que sur le trône pontifical venait de monter, sous

le nom d'Innocent XI, ce même Odescalchi que 1676. octobre. 19.
nous avons vu bénir l'union de Jean et de Marie Casimire, alors comtesse Zamoyska. Ce pontife avait autrefois porté les armes dans les rangs de l'armée polonaise; il avait depuis lors représenté le saint-siège près de la république et contracté des liens étroits avec la plupart des grands: c'était un allié assuré à la Pologne. Son premier soin venait d'être en effet d'envoyer au roi cent cinquante mille florins pour l'assister dans sa guerre contre l'infidèle. Les deux armées polonaises, en se joignant, célébrèrent, au bruit des fanfares et des salves répétées, les mystères saints à la gloire du Dieu qui versait enfin ces bienfaits sur la république. Il y avait trente ans que les malheurs des Cosaques, leur rébellion et les mépris obstinés de leurs maîtres, avaient allumé l'incendie. Sobieski avait pu seul l'empêcher d'être mortel pour son pays. Après tant et de si cruelles épreuves, la Pologne respira. Pour la première fois depuis le grand règne de Wladislas, elle pouvait goûter un repos profond à l'ombre des lauriers de son roi.

1676. octobre. Ce que Jean Sobieski était pour son pays, la nation polonaise l'avait été pour le reste du monde. Les peuples, dans leur reconnaissance, la nommèrent avec raison le boulevard de la chrétienté. Comment dire en effet ce qui serait advenu, si les Ottomans, alors au plus haut point de leur splendeur, ne s'étaient pas usés trente ans, comme le dragon sur la lime, au glaive des polonais; s'ils n'avaient pas été empêchés par cette guerre obstinée de tourner toutes leurs forces sur Venise ou sur l'Empire pendant la longue conflagration de l'Occident? Maîtres de Bude et de presque toute la Hongrie, ils n'avaient qu'un pas à faire pour écraser l'Autriche ou Venise. Plus tard ils le voulurent : nous l'allons voir. Mais en ce temps-là la face du monde sera changée : la paix régnera en Europe;
23. Achmet Kiuperli n'aura pas survécu au traité de Zuranow, et Jean Sobieski sera toujours plein de vie.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE VIII.

SUITE DU RÈGNE DE JEAN SOBIESKI.

PAIX GÉNÉRALE.

(Octobre 1676 — décembre 1682.)

SOMMAIRE.

Négociations de toutes les puissances. Congrès de Nimègue. — Craintes du Brandebourg et de l'Autriche du côté de la Pologne. — Cordon bleu de Jean III. Aventure de Brisacier. — Recris du parti autrichien dans la diète. Persistance de Jean dans la politique de la France. Secours aux Hongrois. Projets sur la Prusse. —Troubles de Dantzik. Strauch. Jean Hevel. — Manœuvres de l'Autriche dans le sérail. Kara-Mustapha, grand-visir. Ses insultes à la Pologne. Georges Chmielnicki. Son histoire. Campagne de Kara-Mustapha contre les Moscovites. — Traité de la Moscovie avec la Pologne. Traité de la France et de la Hollande à Nimègue. — Changement de la politique du roi de Pologne. — Ultimatum de la Porte. Résolutions du roi. — Diète de Grodno. Ses particularités. Ses orages. Jésuites. Accord des factions à prolonger les débats. — Tentatives de croisade. Plan du roi de Pologne. Adhésion d'Innocent XI. — Refus de Léopold. Paix générale en Europe. — Tableau de la politique de Louis XIV. Suite de la guerre contre la maison d'Autriche. Envahissemens en pleine paix. — Résistances d'Innocent XI et de Jean III. — Hostilités du parti français contre le roi. Diète de Warsovie. Comment rompue. Arrangement avec la Porte. Repos de la Pologne. — Agressions de Louis XIV contre l'Empire. Armemens des Turcs. — Détresse de Léopold. Frédéric-Guillaume. Pierre I[er]. Recours à la Pologne. — Hostilités. Victoires de Tékéli. Marche de Mahomet IV et de Louis XIV. Périls de la maison d'Autriche.

LIVRE HUITIÈME.

Suite du règne de Jean Sobieski. — Paix générale.

(Octobre 1676 — décembre 1682.)

Le monde entier négociait alors : Louis XIV avec la Hollande, le Brandebourg, le Danemarck, l'Angleterre, la Turquie, Alger, Tunis, Gênes, l'Espagne, l'Autriche, les Hongrois insurgés ; l'Empereur avec Louis XIV et Charles XI de Suède ; Charles XI avec le grand-électeur, le Danemarck, la Moscovie ; la Moscovie avec la Suède et la Perse, la Hollande et la Chine, la Porte et la Pologne ; la Pologne avec la cour de Rome, la république de Venise, la Transylvanie, les hospodars, tous états dont elle recherchait l'alliance ; avec le Brandebourg, qui retenait ses villes, en-

1676. octobre.

1676. octobre.

levait ses citoyens, confisquait ses revenus; avec l'Autriche, qui lui contestait les salines de Wieliçka; avec les Turcs, qui pressaient l'envoi de l'ambassade extraordinaire annoncée au divan. Enfin, le congrès de Nimègue travaillait, sous la médiation de l'Angleterre, à replacer cette Europe, agitée par tant d'intérêts divers et tant de luttes acharnées, sur les bases du congrès de Westphalie.

Mais, au milieu de ces pacifiques démonstrations, la guerre continuait à tenir le monde en feu. Il y avait peu d'États qui n'eussent leurs provinces assaillies et désolées par les mouvemens des armées contraires. Et, en conservant le vieil usage de ne marcher qu'avec un cortège de noblesse et de gens d'armes, qui avaient l'air d'autant d'armées et qui en avaient les mœurs, ces ambassades sans nombre, dont l'Europe entière était sillonnée en tout sens d'une façon nouvelle, portaient de contrée en contrée le pillage, les insolences, le rapt, en un mot les désordres de la guerre autant que l'espoir d'une prochaine paix.

La Pologne seule prit possession d'un repos qui n'était troublé que par les dévastations habituelles de sa propre armée. Elle célébrait dans les fêtes l'avènement de cette ère nouvelle. Les palatinats n'avaient pas assez de pompes et assez de louanges pour consacrer les travaux de l'*héroïque*, du *divin* Jean III, de *ce Jupiter*, de *ce Phébus*, de *ce Mercure*, de *cet Apollon*, de *cet Alcide*, de *ce dieu Mars* (1), qui avait à la fois servi glorieusement la cause de Jésus-Christ, sauvé sa patrie, et conquis à cette patrie fortunée un repos dont, au faîte de la gloire, lui seul ne devait pas jouir. 1676. octobre.

C'était dans sa retraite chérie de Zolkiew, près de Marie Casimire, loin du bruit et du faste d'une capitale, qu'il était allé cacher sa renommée. 28.
Les hommages des peuples, les intérêts des cours, les chagrins, vinrent de toutes parts l'y chercher.

L'évêque de Marseille ne s'était pas seulement

(1) Voir les lettres de Zaluski, les harangues de Radziwill, celles du maréchal de la diète, les panégyriques de Martin Winkler et de Joseph Riezanowski, professeur de Cracovie, les poésies de Krasicki, de Morstyn, de Kwiatkiewiez, etc., etc.

1676. novembre.

vanté à la France d'avoir fait la paix de Zuranow. Il le dit à toute la Pologne, et le monde entier le crut, tant cette paix entrait merveilleusement dans les vues de Louis XIV. L'Empereur craignit de voir les Turcs fondre sur les provinces héréditaires. Le bruit en était déjà public à Paris depuis long-temps (1). Frédéric-Guillaume, de son côté, redouta une invasion dans la Prusse ducale ou le Brandebourg. Et il était vrai que la cour de France épuisait toutes les ressources de la politique pour entraîner Jean dans ses alliances et ses inimitiés : s'il voulait porter la guerre dans l'Empire, la couronne de Hongrie lui était offerte et garantie; s'il préférait s'étendre vers le nord, c'était la Prusse ducale et le cours de l'Oder qui lui étaient assurés. Aussi les deux cabinets menacés mirent-ils tout en œuvre pour troubler la concorde et la sécurité de la Pologne. Sur la foi de leurs émissaires, la république se crut à la veille de guerres nouvelles, hasardées pour le bon plaisir du cabinet de Versailles. Les in-

(1) Que dites-vous de notre bonheur, qui fait venir notre ami le Turc en Hongrie...? (Madame de Sévigné, 29 avril 1676.)

cidens les plus simples alimentaient ces alarmes. Un jour c'était un courrier du grand Condé qui arrivait de Chantilly portant simplement une lettre de félicitations sur la campagne de Zuranow, la plus belle du roi de Pologne au jugement de ce grand maître. Une autre fois c'était Béthune qui recevait Jean, au nom de Louis XIV, chevalier de ses ordres. La faction de l'Autriche fit grand bruit de ce cordon bleu donné depuis près d'un an, et c'était juste : la faction de France s'était soulevée quand Michel avait pris le collier de la Toison-d'Or. A la vérité on savait de reste que Jean n'était le vassal de personne, qu'il ne prêtait pas de sermens indignes de lui. Mais l'esprit à la fois ombrageux et loyal des Polonais voyait, dans les Ordres du reste de l'Europe, des liens étroits et des engagemens chevaleresques. Ils ne doutèrent point que la politique de la cour ne fût enchaînée à celle de la France.

1676. novembre.

27.

Cependant, d'étranges incidens s'étaient passés. On se souvient que Louis XIV avait autrefois offert à Sobieski une retraite en France avec

1676. le bâton de maréchal ou un duché-pairie. Ce duché semblait désormais à tous ses proches une propriété de famille. La reine le demanda pour son père, et Louis objecta qu'il fallait d'abord au marquis d'Arquien une terre assez opulente pour supporter le titre le plus haut de la monarchie. Dans le même temps le marquis de Béthune, zélé pour ses intérêts autant que pour ceux du roi son maître, s'avisa aussi de revendiquer pour soi le duché, de le revendiquer au nom, mais à l'insu de son royal beau-frère. L'amitié de M. de Seignelay et du grand Colbert travaillait à faire pencher la balance en faveur de ses prétentions, lorsque survint une troisième candidature, si bizarre qu'elle entraîna les deux autres dans un même revers, et presque dans un même ridicule.

Un carme français parut à Warsovie chargé d'une haute et mystérieuse mission auprès du roi. Tous les partis prirent l'éveil. Il apportait des lettres d'un M. de Brisacier, secrétaire de la reine de France. Ce personnage, fils d'un maître des comptes, et apparenté à une foule d'officiers

inférieurs de la maison royale, s'était mis à croire ou à dire que madame de Brisacier, sa mère, encore vivante, avait été honorée des premières amours de Sobieski dans son voyage au temps de la Fronde. Il assurait avoir eu la gloire de naître de cet obscur commerce, et pensait que, le brillant mousquetaire dont il se disait issu étant devenu roi, il ne pouvait pas aspirer moins haut qu'au duché en faveur de sa naissance illégitime. Ce misérable avait eu sans doute la tête montée par le scandale des amours et des adoptions de Louis XIV. Jean ne retrouva dans sa mémoire nul souvenir de madame de Brisacier; mais il lui parut tout simple, disait-il, qu'elle se fût effacée dans le nombre de ses bonnes ou mauvaises fortunes; et ses doutes cédèrent quand le carme lui remit, avec un riche portrait de la reine Marie Thérèse, une lettre de cette vertueuse princesse qui attestait la notoriété des faits, et sollicitait dans les termes les plus vifs l'intervention de Sa Majesté Polonaise auprès du roi son époux en faveur d'un officier de sa maison revêtu, disait la lettre, de 1676.

1676. toute sa confiance et de toute son estime (1).

Le roi fut étonné, mais écrivit à Louis XIV par déférence pour cette prière auguste. Louis XIV s'étonna plus encore, mais se contenta de prétendre que la lettre de la reine était l'œuvre d'un faussaire, et il envoya Brisacier avec sa mère à la Bastille. On put croire, comme dit madame de Sévigné, que M. le duc de Brisacierski allait être pendu.

Il ne le fut point; les portes de la prison s'ouvrirent au bout de quelque temps, et il mourut

(1) L'abbé de Choisy, qui raconte avec beaucoup de détails toute cette histoire, suppose que Brisacier envoya aussi au roi de Pologne une lettre de change de cent mille écus, payable à Dantzik. Il ajoute que Jean se la fit payer sur-le-champ, mais qu'il restitua ensuite cette somme, quand l'imposture fut découverte, aux créanciers de l'imposteur. Avec un peu d'attention on reconnaît promptement une fable dans tout ce récit. Brisacier n'avait eu qu'à peine le patrimoine nécessaire pour acheter son humble charge de secrétaire de la reine. Comment aurait-il possédé la somme énorme alors de cent mille écus? Quel négociant n'eût fait bruit à Paris d'un officier de la reine prenant de telles valeurs sur une terre étrangère, quand une traite de cinquante mille écus, négociée à Londres quelques années auparavant par le chevalier de Rohan, avait suffi pour découvrir et perdre cet illustre seigneur? Où, d'un autre côté, Brisacier eût-il trouvé jamais des créanciers pour des dettes montant à cette somme? Quelle n'aurait pas été aussi la surprise d'un souverain recevant un tel don d'un de ses cliens et de ses bâtards?

en Moscovie cherchant la route des Indes et celle de la fortune. Mais cette affaire eut un éclat fâcheux. Brisacier avait mené mille intrigues honteuses pour arriver à ses fins, et fait grand bruit pour étaler sa gloire. Il s'était vanté d'asseoir sa pairie (1) sur la terre de Rieux, qu'il marchanda hautement. Dans le temps donc que Jean soutenait à Zuranow le poids de la puissance ottomane, il était à Paris et à Versailles en butte aux railleries. Au lieu de tout couvrir par une grace éclatante, Louis se fit un prétexte 1676.

Rien de tout cela ne peut se supposer; mais ce qui est vrai, c'est qu'alors, ainsi qu'on le voit dans Dalayrac, le résident de France à Dantzik, Akakia, négocia sur cette place une lettre de change de cent mille écus; que cette lettre de change devait acquitter un engagement de subside contracté par la France envers la Suède; que ce fut de Warsovie qu'elle arriva à Dantzik par l'entremise de Béthune; que cette négociation, qui devait être ignorée du Brandebourg, était menée mystérieusement; que le secret en fut trahi précisément par la particularité de la grandeur de la traite; et comme l'aventure de Brisacier préoccupait tous les esprits, le public français dut rattacher cette circonstance à une anecdote dont sa malignité était ravie. A quatre cents lieues, et avec des communications rares, incomplètes, fautives, la méprise est facile à concevoir. (Voyez Mém. de l'abbé de Choisy, pour servir à l'hist. de Louis XIV.)

(1) Madame de Sévigné écrivait le 25 septembre 1676 : « J'ai trouvé « à Paris une affaire répandue partout, qui vous paraîtra fort ridicule.

1676. décembre. de ces ennuis pour rompre toute négociation sur le duché. Le cordon bleu était tout ce que pouvait prétendre le marquis d'Arquien.

Marie Casimire ne s'occupa plus que d'appeler son père à sa cour. On eût dit que l'orgueil de Louis XIV avait autant d'application à mortifier et aigrir le couple qui régnait sur la Pologne que sa politique en mettait à se l'attacher.

De toutes ces aventures, il ne parvint aux Polonais que des bruits confus sur cette terre de Rieux, destinée, disait-on, à former un duché-

« Il y avait à la cour une manière d'agent du roi de Pologne, qui marchandait toutes les plus belles terres pour son maître. Enfin, il s'était « arrêté à celle de Rieux en Bretagne, dont il avait signé le contrat à « cinq cent mille livres. Cet agent a demandé qu'on fît de cette terre « un duché, le nom en blanc. Il y a fait mettre les plus beaux droits, « mâles et femelles, et tout ce qu'il vous plaira. Le roi et tout le monde « croyaient que c'était ou pour M. d'Arquien, ou pour le marquis de « Béthune. Cet agent a donné au roi une lettre du roi de Pologne, qui « lui nomme, devinez qui? Brisacier, fils du maître des comptes; il « s'élevait par un train excessif et des dépenses inutiles : on croyait simplement qu'il fût fou; cela n'est pas bien rare. Il s'est trouvé que le « roi de Pologne, par je ne sais quelle intrigue, assure que Brisacier « est originaire de Pologne, en sorte que voilà son nom allongé d'un *ski*, « et lui Polonais. Le roi de Pologne ajoute que Brisacier est son parent, « et qu'étant autrefois en France il avait voulu épouser sa sœur : il a « envoyé une clef d'or à sa mère, comme dame d'honneur de la reine.

pairie pour le fils du roi de Pologne; ce fils du roi était aux yeux du public le prince Jacques. L'indignation fut grande : on voyait toute la maison royale se jeter dans le vasselage de la France. 1676. décembre.

La diète s'ouvrit sous ces auspices. La faction d'Autriche espéra y saisir la victoire. Cette faction avait toujours à sa tête les Opalinski, les princes de la maison de Wieçnowicz, les Paz, qui restaient les rivaux jaloux, les ennemis actifs de leur roi. Autour d'eux se groupaient tous 1677. janvier.

« La médisance, pour se divertir, disait que le roi de Pologne, pour se « divertir aussi, avait eu quelques légères dispositions à ne pas haïr la « mère, et que ce petit garçon était son fils. Le petit agent a divulgué « cette affaire, la croyant faite; et dès que le roi a su le vrai de l'aven- « ture, il a traité cet agent de fou et d'insolent, et l'a chassé de Paris, « disant que, sans la considération du roi de Pologne, il l'aurait fait « mettre en prison. Sa Majesté a écrit au roi de Pologne, et s'est plainte « fraternellement de la profanation qu'il a voulu faire de la principale « dignité du royaume; mais le roi regarde toute la protection que le roi « de Pologne a accordée à un si mince sujet comme une surprise qu'on « lui a faite, et révoque même en doute le pouvoir de son agent. Il laisse « à la plume de M. de Pomponne toute la liberté de s'étendre sur un si « beau sujet. On dit que ce petit agent s'est évadé : ainsi cette affaire « va dormir jusqu'au retour du courrier. » (542e lettre de madame de Sévigné, édit. de Blaise, 1818.)

1677. janvier. les mécontens qu'avait suscités le nouveau règne, tous les ambitieux qu'il n'avait pas satisfaits. La Lithuanie en faisait toujours le fond parce qu'il y avait là plus de penchant vers les doctrines de la cour impériale; la petite Pologne s'y joignait, trop voisine de l'Autriche pour n'être pas déjà envahie et subjuguée par ses intrigues. Enfin, cette fois la Podolie faisait cause commune avec les ennemis de la cour, épouvantée d'une paix qui maintenait Kaminiek dans la possession des Turcs. Les opposans arrivèrent pleins d'emportement : le roi avait trahi la république en sanctionnant par l'abandon d'un tiers de l'Ukraine la rébellion des Kosakes. Il l'avait trahie en livrant à l'infidèle la clef du royaume, et pourquoi? pour mettre à la place d'une guerre sacrée une guerre impie, une guerre au Brandebourg et à l'Autriche, les alliés constans de la nation! pour combattre des chrétiens au lieu de combattre des musulmans! pour asservir ses concitoyens à la France au lieu de les affranchir des infidèles! pour perdre le sang polonais dans des luttes inutiles à la Pologne, au lieu de l'em-

ployer à conquérir une glorieuse paix ! Et comme il fallait de ces griefs qui saisissent l'esprit des masses, peuple ou noblesse, on ajoutait qu'avec l'aide de la France il marchait hardiment au pouvoir absolu, qu'il avait jeté le masque en se portant pour chef de l'armée aux lieu et place des grands-hetmans, violation des lois qui ne pouvait être trop tôt réprimée. Car ces lois, héritage de la sagesse des aïeux, avaient trop bien prévu qu'avec un roi maître des soldats c'en serait fait de la liberté.

1677. février.

Le bon sens de la diète fit justice de ces clameurs, et le parti vaincu n'osa point lutter contre le vœu de la majorité en faisant usage de son droit de *veto*. Le palatin de Culm, Gninski, fut chargé de porter à Constantinople la ratification de la paix de Zuranow. On désigna des plénipotentiaires pour traiter avec Apaffi et les hospodars. La reine obtint la nomination du comte de Maligny à l'ambassade de France. Le parti de la cour l'emporta enfin de tous points. Qui pouvait oublier quelle nécessité terrible avait pesé sur le roi de Pologne à Zuranow, ou bien

1677. mars. qui ne s'estimait heureux qu'il eût commandé l'armée dans cette grande occurrence? Qui ne sentait que la paix pouvait seule donner les moyens de ressaisir quelque jour, avec la capitale de la Podolie, la suzeraineté antique des Polonais sur les Kosakes, les Walaques et les Moldaves? La paix pouvait seule rétablir les armées et les finances; les finances épuisées à ce point que le trésor ne pouvait fournir les cent mille livres votées pour l'ambassade de Constantinople. avril. Il fallut que quelques évêques s'entendissent avec le commerce de Dantzik pour en faire l'avance sur gages. Alors seulement Gninski put songer aux préparatifs de son départ.

On ne saurait douter que, malgré les mécontentemens de Marie Casimire et les siens, le roi ne fût entré très-avant dans les vues de la France. Il ne laissait pas des ressentimens privés dominer ses conseils, et penchait, suivant toute apparence, vers les desseins dont l'Autriche, le Brandebourg et leur faction étaient alarmés. Le marquis de Béthune recrutait publiquement une armée pour le service des mécontens hongrois.

Les reitres, les Walaques, tous les aventuriers, tous les mercenaires qui se trouvaient sans emploi dans l'armée polonaise accoururent sous l'étendard que tenait levé le ministre de Louis XIV; nombre de gentilshommes s'y pressèrent; le grand-enseigne Lubomirski, et un Français, le comte de Boham, se portaient pour chefs de cette troupe, qui monta bientôt à 6,000 combattans; et soit ressentiment des procédés hostiles de Léopold, soit sympathie pour cette vieille nation qui défendait la liberté de ses pères, Jean ferma les yeux. 1677. mai.

Au mépris des vives réclamations du parti autrichien, Béthune n'était occupé alors qu'à lancer la Pologne dans d'autres aventures; le grand-électeur s'apprêtait à remettre le siège devant Stettin, dernier rempart de la Poméranie. La France s'était engagée à faire les frais d'une diversion que la Suède voulait tenter en attaquant par la Livonie la Prusse ducale. Le marquis de Béthune leva dans la Prusse royale une petite armée, qu'il tenait cantonnée sur les bords de la Vistule pour appuyer les Suédois à leur ap- juin.

1677. juin. parition. Mais ces desseins ne pouvaient recevoir d'exécution qu'avec le concours du roi, puisqu'il fallait que le passage fût donné à l'armée de Charles XI au travers de la Curlande et de la Samogitie. Jean, il est vrai, avait à se plaindre des usurpations et des procédés de Frédéric-Guillaume comme de la politique de Léopold. Ces deux cours, avec leurs frontières mal affermies et leurs populations diverses, lui paraissaient un voisinage redoutable. Il regardait toujours le cabinet de Versailles comme l'allié naturel, le défenseur nécessaire de la république contre ces voisins inquiets et ambitieux : son espoir n'a été que trop trompé cent ans plus tard.

La proposition, souvent renouvelée par Louis XIV, d'assurer à Jean la conquête de la Prusse ducale, pour prix de ses bons offices, l'avait dû séduire. Le retour de cette province à la domination de la Pologne aurait produit une foule de biens : l'affaiblissement de la maison de Brandebourg et son exil au-delà de l'Oder; la suppression d'une enclave, occasion et moyen

d'agressions sans terme; l'acquisition d'un vaste littoral; l'accession d'une population industrieuse et commerçante, d'une bourgeoisie éclairée, de ports fréquentés; enfin, un territoire compacte, une frontière solide, un rang parmi les puissances navales de la Baltique, l'avantage d'avoir les derrières assurés quand partout ailleurs la république était une place démantelée que tout le monde pouvait assaillir et morceler. 1677. juillet.

Frédéric-Guillaume chercha dans une guerre civile des moyens de défense. Dantzik était une république dans la république. Cette cité, puissante dans le Nord par le commerce et les richesses, se gouvernait par ses propres maximes sous la protection de la couronne de Pologne. Selon la pratique des états populaires, les haines communes régnaient dans ses murs plus souverainement que les lois. Il y avait guerre entre le sénat et le peuple, entre les magistrats et les citoyens, entre les luthériens et les calvinistes, entre le parti prussien et le parti polonais. Les émissaires du Brandebourg soufflèrent la discorde. Un tribun plein de fougue et d'éloquence

1677. juillet. mit de son côté la ville en feu. Strauch était son nom, la chaire luthérienne son champ de bataille, l'abolition des impôts et des priviléges son étendard. Destitué par les magistrats, réintégré par le peuple, la peur le saisit; il s'enfuit à Hambourg, et fut arrêté sur la route par le grand-électeur, qu'il avait souvent maltraité dans ses discours et dans ses écrits. La querelle entre ces deux puissances était ancienne. Frédéric ayant une fois fait avertir le docteur de prendre garde à lui, attendu que la bastille prussienne de Pilaw n'était pas loin de Dantzik, il avait répondu que l'enfer était encore plus près de Berlin. Cependant l'électeur n'était pas encore damné, et Strauch était pris. A cette
août. nouvelle, le peuple de Dantzik tomba en délire,
1. et il fallut que le roi accourût pour apaiser ces fureurs. La reine, grosse de huit mois, lui prêta le secours du charme entraînant de sa grace et de sa beauté. Le couple illustre fut reçu avec enthousiasme par cette population insurgée. On crut à la parole du roi, disant qu'il avait réclamé Strauch. On sut gré à la reine d'avoir

choisi Dantzick pour berceau du prince qu'elle mit au jour. La gloire de Jean donnait tant de prix et d'autorité à ses efforts pour réconcilier les partis et adoucir les sectes, que l'ordre renaquit à sa voix. Le peuple, qui était luthérien, cessa de demander l'expulsion des riches, qui la plupart étaient calvinistes. Le primat Olszowski étant mort subitement à la table du roi, ses obsèques purent être célébrées publiquement avec toutes les pompes de l'église catholique. Il y avait plus de cent ans que Dantzik n'avait pas vu la croix promenée dans ses rues. Il fallut, disaient les magistrats, la passion qu'on avait de plaire au roi pour obtenir des habitans cette marque de leur obéissance aveugle et de leur affection (1). Deux époux, célèbres dans la science de Copernic, Jean Hevelke et sa femme, dont la docte conversation charmait le séjour du roi dans ces contrées, consacrèrent cette réconciliation subite de leurs concitoyens, en donnant à une constellation qu'ils venaient de dé-

1677. septembre. 6.

17.

(1) Gazette de France, 1677.

1677. octobre. couvrir le nom de Sobieski. Jean Hevelke était de ces savans sur lesquels s'étendaient les libéralités magnifiques de Louis XIV, de ceux qui ont fait dire à Boileau :

Est-il quelque vertu sous les glaces de l'Ourse
Dont la triste indigence ose encore approcher,
Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher?

Autant Frédéric-Guillaume s'obstinait à refuser de rendre Strauch au roi de Pologne, parce que c'eût été rendre le repos à la Prusse royale, autant Léopold, dont les provinces étaient envahies par l'armée du chevalier Lubomirski et du comte de Boham, s'appliquait à chercher des garanties et des représailles. Ce fut à Constantinople qu'il les trouva. Malheureux en Flandre, où Louis avait enlevé au printemps Valenciennes, Cambrai, Saint-Omer; malheureux en Lorraine, où le brave duc Charles venait d'être obligé de replier ses enseignes avec leur devise fameuse : *aut nunc aut nunquam;* malheureux
9. en Hongrie, où le comte de Boham écrasa les

troupes impériales; malheureux en Allemagne, 1677. octobre. 17.
où Créqui s'empara de Fribourg, il tourna ses efforts du côté du divan. Achmet Kiuperli ne vivait plus ; la paix de Zuranow avait été le dernier acte de son glorieux ministère. Kara-Mustapha, son beau-frère et favori du grand-seigneur, avait hérité du sceau de l'empire ; il venait de recevoir la main d'une fille de Mahomet IV, âgée de 5 ans, au moment où l'ambassadeur polonais parut sur le territoire ottoman. Sa puissance était au comble comme son orgueil ; et avec lui régnait une politique nouvelle. Ce n'était plus la paix qu'on voulait au sérail, c'était la guerre. A qui la destinait-on ? à l'Empire ? à la république de Pologne ? au Czar ? On ne le savait pas encore. Mais la hauteur des formes et du langage attestait qu'on n'était embarrassé que sur le choix des ennemis.

L'ambassadeur de France, Guilleragues, s'était brouillé avec le grand-visir pour une question de tabouret. Il était gardé à vue à Péra. Les Impériaux dont il ne pouvait balancer les intrigues et l'or en profitaient pour prendre de

1677. octobre. l'ascendant. Ils animèrent le sérail contre la Pologne. Des difficultés ennemies accueillirent le palatin de Culm aux portes de Constantinople. Il fut retenu sept mois entiers à Daüd-Pacha, faute de pouvoir convenir du cérémonial de son entrée, et se vit obligé de demander des vivres pour sa suite, composée dans le principe de trois à quatre cents gentilshommes, et, selon l'usage, grossie sur la route de nombreuses caravanes de marchands. Maintenant il n'avait pas moins de huit cents chevaux. Le grand-visir, en apprenant quel cortège entourait l'ambassadeur polonais, répondit que s'il amenait tout ce monde pour prendre Constantinople, ce n'était pas assez; que si c'était pour honorer sa marche, c'était beaucoup trop. On voit que Kara-Mustapha ne laissait pas que d'être un homme de sens : « Du reste, ajouta-t-il, il nous sera très-« facile de nourrir sept cents Polonais à Daüd-« Pacha. Le sultan en nourrit bien sept mille sur « ses galères. »

Gninski put enfin pénétrer dans Constantinople. Comme on apportait au visir les fers d'ar-

gent que les chevaux de l'ambassade avaient 1678. janvier.
perdus : « Ces infidèles, dit-il, ont des fers d'ar-
« gent, mais des têtes de plomb, puisque, en-
« voyés d'une pauvre république, ils ne savent
« pas faire de l'argent un meilleur usage.» Après
ces débuts Gninski eut ses audiences, et entama 13.
les négociations; mais on pressent qu'il ne
trouva plus que des prétentions hostiles et des
caprices insultans. L'Autriche avait attaqué la
paix de Zuranow à Constantinople comme honteuse pour l'islamisme, à Warsovie comme honteuse pour la Pologne; et le superbe successeur d'Achmet Kiuperli prêtait l'oreille à ces suggestions aussi bien que les Paz.

Ce qui est admirable, c'est qu'au moment où la fidélité de Jean à l'alliance de Louis XIV armait contre lui les ressentimens de deux voisins redoutables, le Brandebourg et l'Autriche, tandis que la paix était si loin d'être affermie du côté des Turcs, Louis ne pouvait se résoudre à donner les plus légitimes contentemens à l'orgueil de Marie Casimire. Le marquis d'Arquien, appelé, faute de mieux, à la cour de sa fille, vendit sa charge de

1678. février. capitaine des gardes suisses du duc d'Orléans. La marquise de Béthune, qui n'avait pas été payée de toute sa dot, saisit dans les mains de Monsieur le prix de la charge, eut à ce sujet avec sa sœur une querelle bruyante, y fit intervenir le prince, provoqua entre lui et la reine de Pologne une correspondance injurieuse qui laissa dans l'ame de Marie Casimire de justes et ineffaçables ressentimens. Louis XIV, qui aurait pu empêcher les torts de son frère, se contenta de rappeler son ambassadeur. Le cœur navré de tracasseries sans cesse renaissantes, toujours occupé à en dérober le spectacle à l'Europe, attaché d'ailleurs à l'esprit aimable, à la conversation éclairée du marquis, Jean le retint.

mars. Louis XIV, Mahomet IV, et le jeune comte Émeric Tékéli, tenaient fixés alors les regards du monde. Louis, dans une campagne d'hiver,
9. 25. enlevait Gand et Ypres. A l'aspect du roi de France entraîné par la victoire si loin de ses frontières, et pénétrant dans ces places qui n'avaient jamais vu, disait Pélisson, un de nos rois, Racine et Boileau, qui suivaient l'armée, ne tarissaient

pas de pasquinades adulatoires, ni la France et l'Europe d'étonnement. Tékéli venait d'être promu au commandement par les Hongrois, et, dans une campagne éclatante, il fixait la victoire sous ses drapeaux. De son côté, Kara-Mustapha employait l'hiver à persécuter Gninski de ses insolences, et à inquiéter de ses armemens la chrétienté entière. Bravant à la fois trois empires, il n'accordait au palatin de Culm de rares audiences que pour charger le traité de Zuranow de conditions altières; il soutenait hautement la guerre de Hongrie, et marchait à la tête de trois cent mille combattans contre les récentes conquêtes du czar. 1678. mars.

C'était le temps des étranges aventures. Kara-Mustapha voulait présenter aux Kosaques de l'Ukraine et aux Zaporogues un hetman qui pût remplacer Doroszensko, captif à Moscou. On se rappela qu'il y avait aux Sept-Tours un pauvre caloyer (moine) enseveli depuis longues années dans un cachot. C'était Georges Chmielniçki, le fils de Bogdan, celui que nous avons appelé le Richard de ces Cromwells sauvages. avril.

1678. avril. En se réfugiant dans un cloître pour fuir le pouvoir et chercher le repos, il était tombé dans une horde de Tartares, et y avait trouvé l'esclavage. Vendu en Crimée, reconnu et envoyé à Constantinople, jeté aux Sept-Tours dans les fers, il aperçut en rade quelques vaisseaux français, et pour les joindre à la nage s'évada par une fenêtre de sa prison. La corde se rompit; il tomba rudement, se releva, franchit une haute muraille, tomba encore, demeura évanoui dans le sang et la vase, fut découvert, repris, condamné au bâton, attaché dans son cachot à un carcan de fer, puis douze ans s'étaient écoulés. Un jour, sa prison s'ouvre, des esclaves s'agenouillent, non pour lui demander sa tête, mais pour lui présenter les pelisses d'honneur, lui donner un cheval et des armes, le conduire en grande pompe au sultan, qui l'institue duc et hospodar des Russies. Il accompagna le visir et sa puissante armée, condamné maintenant, par une suite de sa servitude, à reconquérir la souveraineté de son père.

Jean était alors à Dantzik, où la sédition

l'avait rappelé, provoquée par des religieux qui 1678. mai.
s'autorisaient des condescendances des luthériens envers le roi, pour scandaliser la réforme par le spectacle de processions publiques. Les 3.
malheureux payèrent de leur sang cette témérité; la révolte fut effroyable. L'intervention habile et ferme du roi l'ayant calmée, Frédéric- juin.
Guillaume n'imagina rien de mieux pour raviver les passions que de relâcher Strauch. Le docteur juillet. 22.
fut reçu au milieu des pompes de l'allégresse publique. Mais il y a une vertu dans les prisons de Berlin : il en revint tout changé. « C'était, dit un historien du temps (1), le même homme; ce n'était point le même factieux. » Le roi tranquille aurait pu, dans l'absence même des Suédois qui s'annonçaient toujours et se faisaient toujours attendre, frapper sur la Prusse ducale le coup qu'il méditait, si la marche des armées ottomanes ne l'eût tenu dans de vives alarmes. Le torrent pouvait tout à coup se détourner sur la Pologne. Le nom de Chmielnicki ne lais-

(1) Mémoires du chevalier de Beaujeu.

1678. juillet. sait pas que d'être redoutable par la contagion des espérances et des souvenirs de liberté qu'il réveillait chez les paysans de toutes les Russies Polonaises. Il fallut porter les hetmans avec toutes les troupes aux frontières, et presser les négociations de Moscou. On pouvait empêcher le czar Fœdor de traiter avec la Porte en concluant une étroite alliance avec lui. Cette alliance était bonne à tout événement pour affronter soit le Brandebourg, soit les Turcs, soit Léopold. Mais le czar, tout en désirant fort la coalition proposée, avait soin d'annoncer des prétentions exorbitantes. Il menaça un jour l'ambassadeur de la république de le jeter en prison lui et toute sa suite, qui passait quinze cents personnes. Cet ambassadeur était le prince Czartoriçki. Il rentre dans ses logemens, livre des tonneaux de vin et d'eau-de-vie à tout son monde, établit ses trompettes sur les toits, ses musiciens italiens et allemands aux fenêtres, passe enfin toute la soirée dans une fête bruyante. Le czar et tout Moscou s'étonnèrent. A minuit, Fœdor appelle un de ses chambellans; cet homme dor-

mait; il n'entend pas. Son maître prend une lampe, et lui brûle la barbe. Il s'éveille alors, en criant que le Kremlim est en feu, puis il va par l'ordre du czar savoir d'où vient le vacarme qui l'importune; il se présente, tout honteux de la mésaventure de sa barbe, aux chambellans de Czartoriçki, et apprend que l'ambassade polonaise est en joie, parce qu'elle quitte Moscou le lendemain pour regagner la Pologne : trois jours après le traité était conclu. 1678. juillet. 26.

Ce traité renouvela pour treize ans la trève d'Andruszow. De cette sorte, le destin de Kiow et de Smolensk restait encore indécis. Mais Fœdor payait deux millions comptant pour indemnité de l'occupation. Il promettait de restituer la Sévérie à la diète prochaine, et restituait sur-le-champ plusieurs districts de la Lithuanie. Jean Sobieski n'était occupé qu'à guérir les blessures des règnes précédens.

Cette paix était nécessaire. Tout plia devant les Turcs. Radamanowski se fit battre. Czehrin, place d'armes des Kosaques, tomba au pouvoir de Kara-Mustapha et de Georges Chmielniçki. août. 17.

1678. septembre. Le visir poursuivit les Moscovites jusque dans le Borysthène, et s'en revint dégoûté de cette guerre dans des contrées sauvages, et occupé seulement de construire à Oczakow une place d'armes qui, dominant à la fois le cours du Dniester et la mer Noire, imposât en même temps aux Kosaques et aux Tartares, aux Moldaves et aux Russes, aux Moscovites et aux Polonais. Les conquêtes de cette campagne profitèrent peu à Chmielniçki, personnage singulier qui avait dans sa destinée de ne pouvoir être ni moine, ni souverain. La puissance et la retraite lui réussissaient également mal. A peine maître de l'héritage de son père, il disparut, tué, suivant les uns, dans un combat, suivant d'autres, ramené aux Sept-Tours. La Porte réunit le gouvernement de l'Ukraine à celui de la Moldavie, dans les mains de l'heureux Ducas, qui, de valet d'un marchand d'Yassi, devenu hospodar, sut longtemps, contre l'usage des parvenus, faire bénir ses lois, et enleva ainsi plus que jamais les Kosaques à la domination de la Pologne.

Des événemens plus grands se passaient sur

la scène du monde. Louis XIV n'était pas enivré par la victoire; il savait la tempérer afin de l'affermir, et ne croyait pas, pour avoir triomphé si long-temps des alliés, devoir affronter l'univers. Son application était de tenir la Grande-Bretagne loin des affaires de l'Europe; et, dans ce but, il avait acheté Charles II, qui lui vendit son peuple. « Le parlement d'Angleterre, disait « un homme d'esprit (1), nous hait fort; mais le « roi rabat les coups. Son savoir-faire nous ga- « rantira de leurs mauvais desseins. » Ce savoir-faire s'usa; Charles, après avoir trahi tour à tour sa gloire pour ses plaisirs, ses amis pour son repos, sa patrie pour Louis XIV, se mit à trahir Louis XIV, on ne sait pourquoi, mais sans doute par lassitude ou impuissance de lutter plus long-temps contre le vœu public; et malgré ses promesses, malgré ses marchés, il alla jusqu'à laisser le duc d'York contracter avec le prince d'Orange cette alliance de famille si contraire à ses préjugés, et si funeste peu après à

1678. septembre.

(1) Bussy-Rabutin, lettre du 9 avril 1677.

1678. septembre. sa maison. Émancipé dès-lors, il fit davantage; il convoqua les chambres. Telle est la puissance que donnent aux empires les assemblées nationales, que l'annonce d'une session prochaine du parlement opéra ce que les armes du continent conjuré n'avaient pu obtenir. « *Cette seule nou-* « *velle*, écrivait Pélisson, produira de très-mau- « vais effets contre nous tant en Hollande qu'en « Allemagne, et leur rendra le courage que les « mauvais succès de cette année commençaient « à leur ôter. »

Le roi tourna alors à la paix, par espoir d'y trouver des ressources plus assurées que dans la guerre pour rompre une coalition formidable; les états-généraux y inclinaient par déplaisir du mariage du plus grand de leurs citoyens avec une fille de cette maison despotique des Stuarts. La paix fut donc tout à coup signée (10 août). Vainement le prince d'Orange chercha une vengeance sanglante aux plaines de Mons en attaquant, trois jours après, le duc de Luxembourg. Il n'y trouva que la honte et le revers. L'Espagne
17. ne tarda pas à imiter la Hollande; il était facile

de comprendre que le grand-électeur, Léopold, le Danemarck, abandonnés à eux-mêmes, accepteraient des conditions proposées désormais de concert par la France et les puissances signataires. Le monde prenait une face nouvelle. 1678. octobre.

Sur ces entrefaites, les Suédois s'avisèrent d'accomplir enfin cet envahissement de la Prusse promis depuis si long-temps à la France. Horn se porta sur Kœnigsberg par les champs de Friedland, à la tête de seize mille hommes. C'était plus qu'il n'en fallait pour conquérir tout le duché si ce général n'eût multiplié les fautes. La plus grande de toutes était ce long retard, cette campagne d'hiver, après la dispersion des troupes assemblées par Béthune et tenues en vain deux ans sous les armes. Dans le même temps, un Français qui servait daus l'ambassade de Gninski, Dupérier, arriva de Turquie portant la nouvelle que le palatin de Culm était retenu prisonnier sur le Danube jusqu'à ce que toute la Podolie fût remise aux Musulmans. C'était le *sine quâ non* d'un traité dicté en termes superbes par le grand-visir. Il fallait obéir ou combattre; Jean

1678. octobre. n'hésita point; il résolut d'en appeler à son épée.

Toute sa politique se trouvait changée comme l'état des affaires : il s'était exposé en pure perte, par ses complaisances pour la politique française, à l'inimitié du Brandebourg et de l'Autriche. Il ne pouvait plus avouer pour ennemis que les Turcs. Les Hongrois, près de se voir délaissés par Louis XIV, ne pouvaient plus avoir que les Turcs pour alliés. Jean, pour soutenir le poids de la puissance ottomane, était obligé de se réconcilier promptément avec ses formidables voisins, d'abandonner les Suédois à Frédéric-Guillaume, les Hongrois à Léopold. Comme il avait cru jusque-là s'appuyer contre l'Empire à Louis XIV, il lui fallait maintenant s'appuyer à l'Empire contre les Ottomans.

Ainsi tous les rapports étaient intervertis, et, dans la joie que ces difficultés donnaient à la faction autrichienne, Jean, au dedans comme au dehors, voyait de toutes parts des périls.

Ses plans furent promptement arrêtés. La garnison de Kaminiek était réduite à une poignée

d'hommes; il savait que les Turcs veulent du temps pour se mouvoir, et ne doutait pas qu'en déclarant le premier la guerre, il ne pût s'emparer de cette place, qui lui tenait tant à cœur, avant que le divan songeât à y jeter des munitions et des soldats : son intention était de l'investir dans la sécurité de l'hiver, son espoir de l'enlever par un coup de main, son ambition de lier ses efforts à ceux du czar et de prévenir par de rapides succès le développement des forces ennemies. Mais les rois de Pologne, pour se disposer à combattre, étaient obligés d'abord d'en discuter en pleine diète l'utilité et les moyens. Il devait arriver la plupart du temps que la politique du prince se trouvât impuissante et découverte; c'était un double malheur.

1678. octobre.

La loi voulait que les universaux de convocation fussent publiés trois mois à l'avance. Au bout de six semaines se réunissait en diétines, pour l'élection des nonces territoriaux et la discussion de leurs pouvoirs, la noblesse des palatinats. Ces assemblées décidaient de tout. Le roi leur adressa des instructions graves et solennelles sur

1678. octobre. les dangers de la patrie; il rappelait que si ses volontés eussent été mieux observées, si après Kotzim on eût consenti à marcher en avant, si l'année suivante on n'eût pas déserté en Ukraine, si plus tard les lois de la diète du couronnement eussent été exécutées, les levées faites, les subsides acquittés, la Pologne aurait dicté la paix sur le Danube au lieu de la recevoir à Zuranow; et si alors même la noblesse l'eût entendu, si elle fût restée sous les armes plutôt que d'abandonner les frontières, la Porte aurait tenu les conditions du traité; on n'aurait pas maintenant à gémir de voir la Pologne privée tour à tour de toutes ses barrières, du Danube, du Pruth, du Dniester; enfin on n'aurait pas à chercher dans les alliances des remparts incertains, dans la guerre une chance de salut.

Il demandait que tout ce qui avait été résolu à Moskou fût approuvé, que les nonces fussent choisis parmi des hommes attentifs aux châtimens par lesquels la Providence avait puni les discordes de la patrie, et résolus à empêcher, après la perte de tant de provinces, la perte

même de la république suspendue sur un abîme. 1678. novembre.

Malgré tout, les diétines furent orageuses. L'Autriche et le Brandebourg continuaient à semer les agitations dans la grande et la petite Pologne; les assemblées de Marienbourg, de Lublin, d'autres encore, furent rompues. Tant d'intérêts puissans et divers allaient être en présence! Ce qui était pis que tout, des querelles privées devaient se vider dans la diète prochaine, et les vieilles discordes de la Lithuanie et de la Pologne reprenaient toute leur ferveur.

C'était dans le grand-duché que la diète devait cette fois se tenir. Le décret porté sous Michel par les Paz pour fixer en Lithuanie le siège d'une diète sur trois n'avait pas été exécuté encore, parceque celles de l'interrègne et du couronnement ne comptaient pas. Ce fut au milieu des cris et des protestations de toute la Pologne que la cour s'achemina pour la Lithuanie. La reine était grosse de six mois; sur la route elle mit au monde à Biala, chez les Radziwill, au 14.
milieu de fêtes magnifiques, de combats d'ours et de taureaux, de concerts d'artistes amenés

1678. décembre. 2. d'Italie, une princesse qui ne vécut pas ; et quelques jours après elle faisait son entrée à Grodno, siège de la diète prochaine. Grodno est une petite ville bâtie en bois, mise naguère à feu et à sang par les Moskovites, relevée de ses ruines à la nouvelle de la réunion des comices dans ses murs, et ravagée aussitôt par les Klopeches, ces répétitions de guerre civile, dans lesquelles les enfans et les valets du royaume et du duché s'instruisaient à se combattre comme à se haïr, et où la Lithuanie, cette fois en force, cherchait d'éclatantes représailles de toutes les victoires remportées par la Pologne quand les diètes se tenaient à Warsovie.

C'était pour déconcerter Michel Paz que le roi avait placé dans cette ville le siège de l'assemblée. Ce seigneur était palatin de Wilna; il avait spéculé sur les profits que lui assurerait le concours des trois ordres dans son palatinat. La résidence du gouvernement et de la diète dans le grand-duché ne donnait déjà que trop d'ascendant à lui et aux siens, parce que toutes les charges du cabinet et de la cour devaient alors

être remplies par les grands officiers de la Lithuanie. Jean heureusement s'était appliqué à balancer leur influence par celle de quatre frères qu'il avait élevés à tous les postes dont les Paz ne se trouvaient pas revêtus. C'étaient les Sapiéha. Un procès divisait ces deux familles puissantes ; les factions se rangèrent sous leurs étendards; les Sapiéha ralliaient la grande Pologne, les amis de la France. Les Paz restaient fidèles à l'esprit lithuanien et à la faction impériale. Quelque chose d'étrange se passait; le parti français était toujours le parti du roi, mais sans vouloir comme lui l'expédition de Kaminiek et la guerre contre les Turcs, soit de peur que la guerre n'amenât des chances plus funestes encore que la nouvelle paix dictée par le divan, soit par condescendance pour les efforts de Béthune, qui multipliait dans ce dessein les libéralités et les intrigues. Les Paz, au contraire, qui, à l'instar de l'Autriche, voulaient la guerre de Turquie autant et plus que le roi, étaient avant tout les ennemis personnels de Jean; ils ne travaillaient qu'à lui créer des embarras nouveaux. Ce parti avait

1678. décembre.

1678. décembre. maintenant à sa tête la reine, qui, dans ses ressentimens implacables contre Louis XIV, s'était déclarée hautement l'ennemie du parti de la France. Dans ces discussions qui mêlaient tant de complications à tant d'acharnement, où donc était le parti de la Pologne, le parti de la patrie, le parti de ses intérêts et de sa gloire?

15. La diète fut ouverte. Un Sapiéha, grand-écuyer de Lithuanie, fut nommé maréchal des
1679. janvier. nonces. Mais le sénat n'était pas en nombre. Les sénateurs des palatinats voisins de la Prusse ducale tardaient à venir, inquiets de la marche
2. de Frédéric-Guillaume, qui, passant la Vistule en traîneaux avec son armée, malgré la petite guerre que lui fit Béthune, courait sauver des Suédois ce duché dont son fils fit un royaume. D'autres s'absentaient pour marquer leur ennui de ce voyage sous le ciel glacé de la Lithuanie; d'autres tardaient pour donner à leur cortège le temps de grossir, et faire dans Grodno de plus illustres entrées. Quinze jours tout entiers se passèrent avant que la salle des nonces pût remplir la vieille formalité de venir en corps

dans le sénat assemblé baiser la main du roi. 1679. janvier.

Une querelle de deux seigneurs occupait tous les esprits; le grand-enseigne Lubomirski avait, dans la diète précédente, revendiqué au nom de l'ordre de Malte, dont il était membre, des biens que s'était appropriés le prince Démétrius. Démétrius se vengea en citant le chevalier à la barre, comme traître à Dieu, au roi et à la république, pour avoir vendu les troupes polonaises au roi de France et à la Porte ottomane en les entraînant, malgré la foi des traités, dans les rangs des mécontens hongrois. Les deux adversaires arrivèrent à Grodno avec toute une armée; les comices se rangèrent sous l'une et l'autre bannière; tous les différends privés et publics se mêlaient à ce débat; le roi, ses actes, sa politique présente et passée, se trouvaient en cause. L'emportement était au comble; des hostilités, des envahissemens de domicile, des rapts se succédèrent; au lieu d'une assemblée délibérante on aurait eu une guerre civile, si, à force de patience et d'autorité, Jean n'était parvenu à étouffer ce funeste procès.

1679 janvier. Mais la question de Kaminiek qui pressait n'en vint pas plus vite; les deux partis ne se rapprochaient que dans une égale inclination à tout éluder. Gênés par des passions et des intérêts contraires, tous deux suscitèrent mille débats également violens et stériles. C'était d'abord l'illégalité du maintien des sceaux dans les mains du grand-chancelier de la couronne, Widzga, que le roi venait d'élever à l'archevêché de Gnesne. Ce prélat n'avait pas encore reçu l'institution canonique; on ne l'attaquait que parce que les attaques aux chanceliers (ministres et représentans du roi) sont une joie dans les diètes, dit Zaluski, et font partie de la liberté. Il se hâta de déposer les sceaux du royaume; le vice-chancelier Wiélopolski les reçut à l'applaudissement de toute la Pologne. Vinrent ensuite

février. de grands cris sur ce qu'un gentilhomme avait brisé à coups de pistolet le buste du roi, puis le procès de ce maniaque, et sa condamnation à avoir la tête et le poing coupés. Le roi, qu'attristaient ces longs témoignages d'une fidélité importune, s'empressa d'étendre sa clémence

sur le condamné, et d'occuper l'assemblée d'intérêts plus chers. 1679. février.

Mais l'attention publique fut détournée encore par l'histoire d'un revenant, que les jésuites s'occupaient à mouvoir dans l'intérêt des Paz, pour dominer par ses oracles les conseils de la république. Dans l'expression de sa douleur, Jean un jour n'épargna point la société de Jésus, que pourtant il aimait, à laquelle il avait toujours demandé des confesseurs et des chapelains. Le père Pikarski, évêque de Kiovie, son prédicateur, était en ce moment à sa table : il fut pris d'une fièvre ardente, et mourut en répétant sans cesse dans son transport : *Læsa est Societas.* Jean fut désolé; il aimait comme toute la Pologne le savoir de ce prélat et sa vertu.

La société de Jésus allait occuper les comices d'une affaire plus sérieuse. Elle avait de grands biens à Jaroslaw; et on l'accusait d'usurpations continuelles sur les propriétés du voisinage. Le procès était porté à la diète. Cette affaire faisait grand bruit; Jean multiplia les efforts pour l'étouffer, dans l'espérance d'obtenir enfin la solu-

1679. mars. tion de questions plus graves. On a conservé une lettre qu'il écrivait au général de la Société. « C'est, disait-il, avec une vive douleur que je « vous vois, par votre acharnement à étendre vos « propriétés au-delà de toutes les limites et de « tous les droits, faire violence à l'attachement « qu'au su du monde entier les grands services « de la Société envers l'Église de Dieu m'ont in- « spiré pour elle. Je ne veux pas faire juger vos « frères de Jaroslaw dans la diète, je craindrais « d'envenimer encore la haine assez et trop forte « déjà que vous portent les ordres du royaume. « C'est par intérêt et par affection que je crois « devoir engager Votre Dévotion à essayer de « porter remède à des maux croissans, et d'é- « loigner des jésuites de Pologne la contagion « trop manifeste de passions ambitieuses et cu- « pides. Défiez-vous de ce changement trop fré- « quent des recteurs de vos collèges : de peur de « démériter de l'Ordre et de ne point laisser des « monumens de leur passage, il y a lutte entre « eux pour enrichir les établissemens, quels que « soient les moyens. C'est là leur unique souci,

« leur unique attention, c'est leur tourment. « Ordonnez-leur de produire leurs titres à deux « commissaires que je nommerai, afin que tout « se termine sans scandale. » 1679. mars.

La Société s'était déjà vue bannie de Dantzik et de la Prusse; elle savait la vérité de ce que lui disait le roi de la haine publique contre son institut; elle se soumit, et la diète allait pouvoir continuer ou plutôt commencer ses travaux. En ce moment se présente aux pieds du trône André Chrysostôme Zaluski, alors chancelier de la reine. Il se présente pour demander au nom de sa maîtresse sérénissime la fixation de son apanage. Le roi s'emporte, il renvoie le chancelier à Marie Casimire qui assistait dans une tribune aux débats. C'était malgré Zaluski qu'elle avait pris cette résolution; elle avait voulu profiter de l'absence d'un grand nombre de nonces ses ennemis, et entre autres du plus animé de tous, de Sienawski, récemment promu au poste de maréchal de la cour. Elle persiste, et renvoie Zaluski désolé. Au premier mot qu'il prononce, la colère de Jean éclate avec emportement. « Si

1679. mars. « Votre Majesté, répond Zaluski, ne se souvient « pas que je suis prêtre, qu'elle se rappelle que « je suis gentilhomme. » Et il se retire déterminé à quitter la cour pour jamais. Le roi lui envoie sa sœur la princesse Radziwill, qui l'arrête et l'entraîne au palais. Jean, à sa vue, lui tend la main en lui disant : « Convenons que nous « sommes tous deux très-vifs. Que Votre Domi- « nation me promette de ne plus se fâcher contre « moi; je lui promets à mon tour de ne plus lui « en donner lieu. » Zaluski raconte avec émotion que dans tout le reste de sa vie Jean tint parole.

Cependant la question de l'apanage se trouvait inscrite; elle dut être appelée. Aussitôt un nonce demande que le douaire d'Éléonore soit porté plus haut; il menace de rompre l'assemblée si on ne le satisfait pas. A ces mots, tout s'est ému ; de longues négociations commencent. Les Paz enfin le ramènent ; ils ne pouvaient combattre Marie Casimire, désormais leur plus haut appui. Le prince Démétrius représenta qu'on fixait la pension d'une cuisinière à son

mariage, qu'on ne pouvait faire moins pour la reine. La faction autrichienne vota; une dotation de deux cent mille florins fut assurée à Marie Casimire en starosties et en pensions, sur les salines de Wielizca. 1679. mars.

La diète était parvenue ainsi, d'incidens en incidens, au terme de sa session; il fallut la prolonger. C'en était fait de l'expédition de Kaminiek; mais un plan plus vaste occupait le roi, et pouvait être encore résolu. Il voulait proposer aux couronnes une alliance, et en quelque sorte une croisade contre la Porte ottomane. Les conjonctures étaient favorables; l'Empereur et le roi de France venaient de déposer les armes; le grand-électeur luttait seul encore contre l'ascendant de Louis XIV; Jean espéra.

Les ambassadeurs se pressaient dans l'étroite enceinte de Grodno; mais Béthune et le comte d'Altheim ne faisaient que continuer sur ce nouveau champ de bataille la guerre close à Nimègue entre les maisons d'Autriche et de France. L'une suivait toujours son plan, de fixer sur la Pologne seule les mauvais desseins et les entre-

1679. mars. prises de la Porte ottomane, et, afin de traîner tout en longueur, répondait aux offres d'alliance en demandant le châtiment, pour crime de haute trahison, de quiconque avait embrassé la cause des Hongrois révoltés; l'autre voulait toujours entraîner la république sous les enseignes de Tékéli. Cette grande question de la Hongrie était déplorablement compliquée; nous le verrons dans toute la suite de cette histoire, et c'est par-là qu'est arrivée la manière dont l'a tranchée enfin la fortune. Défenseurs des libertés saintes de leurs pères, et alliés nécessaires de la Porte ottomane, seul point d'appui considérable qu'ils eussent contre la cour de Vienne, les mécontens ne pouvaient obtenir l'alliance de la république polonaise sans que les Polonais acceptassent le double péril d'une guerre acharnée avec Léopold, et du perpétuel agrandissement de barbares attachés à les insulter et à les asservir. Quand Louis XIV, dont l'assistance avait suscité la révolte, venait de l'abandonner, par ses traités patens, au seul protectorat armé de l'Osmanli, quand il la livrait au glaive des mi-

lices impériales rappelées tout à coup du Rhin sur le Danube, les Polonais pouvaient-ils se charger du poids de la lutte? Pouvaient-ils, pour défendre sans chance de succès l'indépendance domestique de la Hongrie, adhérer aux démembremens exigés par la Porte, se faire les alliés du musulman contre la chrétienté, risquer enfin de dix manières l'indépendance nationale et l'avenir tout entier de leur patrie? En tenant ce langage, la faction des Paz obéissait à son juste effroi des Turcs, à ses vieilles attaches avec la cour de Vienne, et à un autre sentiment encore, une secrète répugnance pour les maximes qu'invoquaient les Hongrois armés : le nom de la liberté brillait sur leurs drapeaux. 1679. mars.

Le roi, qui pensait comme le parti de France, sur les affaires de la Hongrie, pensait comme les Paz sur les intérêts de la Pologne. Sans renoncer à secourir quelque jour, s'il était besoin, les mécontens, par les traités ou par les armes, il voulait d'abord affranchir sa couronne de toute honte, sa patrie de tout danger.

Un envoyé tartare vint dans la diète proposer

1679. mars. la médiation de son maître, pour essayer de flé-
chir par des soumissions l'orgueil du divan. Des
cris de guerre à l'infidèle lui répondirent; le
nonce du saint-siège appuya ces cris. Une am-
bassade moscovite offrit l'alliance offensive et
défensive du czar; mais rien ne put être résolu.
avril. Dans ces perplexités, Jean demanda que des
subsides fussent votés pour l'entretien de l'ar-
mée, des pouvoirs donnés à des ambassadeurs
pour la conclusion d'une ligue puissante, la dé-
cision à prendre selon les événemens laissée à
sa prudence.

Après quatre mois de débats stériles, toutes
4. ces propositions passèrent en une nuit. Les deux
factions adoptèrent avec joie un tempérament
qui laissait au roi la responsabilité de l'avenir.
Le grand-trésorier Morstyn, homme adroit et
habile, fut destiné à l'ambassade de Paris; un de
ses neveux, sous-écuyer de Lithuanie, à celle
d'Angleterre et de Hollande; le prince Michel
Radziwill fut renvoyé à Vienne, à Rome, à Ve-
nise, dans toute l'Italie; l'Espagne ni la Suède
ne furent oubliées. La chrétienté toute entière

dut être conviée à une croisade nouvelle. En finissant ses travaux, la diète en décida l'impression et la publicité. L'innovation pouvait être bonne en principe; elle était intempestive. 1679. avril.

Le divan se hâta de ravitailler Kaminiek, et de hérisser la Podolie de soldats; en même temps le roi fut invité au réglement des limites, suivant les stipulations dont la Porte avait chargé le traité de Zuranow : autrement Mahomet IV allait apparaître à la tête de ses armées. Il continuait de recruter à grand bruit ses forces de terre et de mer, faisait surtout des levées dans le Péloponèse, transportait le peuple entier des Maïnottes et les autres races esclaves de Laconie sur ses vaisseaux ou dans ses milices. Ces esclaves étaient le pur sang des dieux; on pouvait avec de tels soldats essayer la conquête du monde.

Toutefois, Jean ne se borna pas à solliciter mai. l'assistance des couronnes. Les instructions de ses représentans dans les cours découvrent une pensée plus haute. « Rendre aux barbares, disait- « il, conquête pour conquête, les chasser de

1679. mai. « victoire en victoire jusque dans les solitudes « qui les vomirent sur l'Europe ; en un mot, non « pas vaincre et comprimer le monstre, mais le « rejeter dans les déserts, l'exterminer, relever « sur ses ruines l'empire de Byzance : cette en- « treprise était seule chrétienne, digne, sage, « décisive(1). » Pour marcher sur Constantinople, Jean ne demandait que le concours de deux des quatre ou cinq puissances qui étaient exposées aux premiers coups de l'islamisme.

juin. Ardent à lier son nom au vaste dessein du roi de Pologne, Innocent XI n'attendit pas, pour y applaudir, le ministre, le beau-frère du monarque polonais, « de ce prince qui depuis « trente ans, dit-il dans son conseil, était le « boulevard de la république chrétienne, le « mur d'airain contre lequel s'étaient brisés tous « les efforts des barbares. Aux voûtes du Vatican « flottaient les témoignages de ses saintes vic- « toires. Lieutenant invincible du Dieu des ar- « mées, son bras, destiné à porter le sceptre,

(1) Oratio principis Radziwill ad imp.

« l'était aussi à briser le joug payen sous lequel 1679. juin.
« gémissaient les nations. Comment les entrailles « paternelles du chef de l'Église ne frémiraient-« elles pas de joie à la pensée de l'entreprise « héroïque qui pouvait être tentée, puisque le « vainqueur de Kotzim s'offrait à l'accomplir? » Innocent promettait d'offrir au nouveau Godefroy de Bouillon l'arsenal de ses foudres, de ses bénédictions, de ses appels, de ses trésors.

Mais il fallait des secours plus assurés, et le juillet. czar n'envoyait à Varsovie légation sur légation qu'afin d'obtenir à Constantinople une paix meilleure. A l'ouverture des conférences, le chancelier Paz disait très-bien au roi : « Voilà, sire, le « premier acte de la comédie. » De son côté, Léopold, témoin des relations chaque jour plus étroites de Tékéli avec la Porte ottomane qui faisait briller à ses yeux la couronne de Hongrie, instruit de l'ordre donné au prince de Transylvanie de le soutenir et de recevoir ses sermens, août. Léopold espérait encore conjurer par des soumissions l'orage qui tenait l'Europe en alarmes. Il refusa donc avec éclat son alliance et ses 4.

1679. septembre. secours à la Pologne. Venise fit mieux : elle ne permit pas au prince Radziwill de franchir ses frontières. Dans l'effroi commun, une chétive république avait plus de courage; les Ragusains tenaient leur ville minée, pour ne livrer aux barbares que des décombres si Mahomet IV prétendait les assujettir.

La Pologne se trouvait ainsi abandonnée à elle-même; l'unique secours que lui offrit le monde fut un essaim de noblesse française qui venait chercher des périls nouveaux sous les drapeaux du glorieux roi du Nord. Louis les rappela. C'était sa volonté puissante qui avait créé autour de Jean cet abandon et cette solitude. Ici des explications sont nécessaires : la France tient une telle place dans l'univers, Louis XIV en tenait une si haute entre les têtes couronnées, sa politique prit tant de part aux événemens où la Pologne était engagée, qu'on ne saurait en discerner la suite si d'abord on ne connaissait bien ce qui se passait à Versailles et dans le reste du monde.

Frédéric-Guillaume, poursuivi dans le Bran-

debourg par Créqui, s'était soumis à la fortune 1679. septembre. 2.
(22 juillet); menacé dans le Jutland, le roi de Danemark fit sa paix comme lui. Une foule de traités secondaires réconcilièrent les puissances octobre.
entre elles. La mission du congrès de Nimègue se trouva remplie.

C'était une de ces époques courtes et rares dans l'histoire du monde, où les nations déposent toutes à la fois les armes, comme des lutteurs fatigués pour reprendre haleine. Le dernier de ces rapides repos, lors des traités des Pyrénées, d'Oliva, de Rotschild, avait été marqué par la mort de Mazarin. Celui qui commençait le fut par un autre événement qui tenait l'Europe attentive : le long ébranlement (1), puis la chute de madame de Montespan.

(1) Dès le mois de septembre 1676, madame de Sévigné écrivait : « Tout le monde croit que l'étoile de Quanto (madame de Montespan) « pâlit. Il y a des chagrins naturels, des gaietés affectées, des bouderies. « Enfin, ma chère, tout finit. On regarde, on observe, on s'imagine, « on croit voir des rayons de lumière sur des visages que l'on trouvait « indignes, il y a un mois, d'être comparés aux autres (madame de « Maintenon). On (le roi) joue fort gaiement, quoique la belle garde « la chambre. Les uns tremblent, les autres rient. Les uns souhaitent « l'immutabilité, la plupart un changement de théâtre. Enfin voici le

1679. octobre. Au premier abord, les vertueuses colères de notre âge ne voient qu'une légèreté immorale et frivole dans cet intérêt si vif de tout un peuple pour de royales amours. Prenons-y garde: ces amours étaient des révolutions; car les femmes sont des puissances. Autant l'histoire tient compte du caractère différent des différens règnes, autant les contemporains peuvent être préoccupés des influences diverses devant lesquelles plient les maîtres de la terre. Jamais la France n'avait été aussi grande en splendeur et en puissance, en génie et en majesté que sous Louis XIV. Il avait créé pour elle cet empire, nouveau dans le monde moderne, que la Grèce exerça sur le monde antique par l'influence de ses exemples, de son goût, de ses chefs-d'œuvre; et ici, à la gloire des lettres et des arts se joignaient la gloire et le génie des conquêtes. La France dominait l'esprit des peuples, comme Louis les conseils des rois.

Mais ce que Louis aura été sous la tendre La

« temps d'une crise digne d'attention, à ce que disent les plus clair-« voyans. » La crise ne se consomma pas même en 1679.

Vallière, sous la superbe Montespan, sous la jeune Fontanges, sous la fière Soubise, il ne le sera point sous madame de Maintenon : honte éternelle de ces gouvernemens despotiques, où chaque caprice des passions, des faiblesses du maître mérite l'attention, et l'espoir ou l'effroi des hommes ! 1679. octobre.

C'était ici le faîte des grandeurs de Louis. Peu à peu le grand roi, le Français magnifique iront s'effaçant. Les intrigues remplaceront les combats : les persécutions remplaceront les victoires, et rien ne remplacera les prospérités de l'industrie et des arts. Un temps viendra que la tyrannie toute nue restera en tiers avec le fanatisme et l'adversité. Alors le cortège des grands hommes sera tombé sous la faux du temps. Survivant à son siècle ainsi qu'à sa maison, Louis demeurera comme le dernier représentant, comme un grand débris de son siècle héroïque. Mais que faisons-nous? notre regard s'étend déjà sur le long revers de sa fortune ; et il est à ce haut point, ce point mystérieux des vies éclatantes, où, avant de déchoir, elles dominent et écrasent tout.

1679. octobre. On peut dire que Louis XIV régna au congrès de Nimègue. Il fit la part des restitutions et des conquêtes, conserva ce qu'il voulut, fut terrible à ses ennemis, tutélaire pour ses alliés. La Suède avait été partout écrasée; mais il se trouva qu'elle aussi avait vaincu : le roi lui fit rendre tout ce qu'elle avait perdu dans la guerre; et cependant il gagnait des alliés dans les ennemis qu'il dépouillait pour elle. Indignés de l'abandon où les avait laissés tour à tour la Hollande, l'Espagne et l'Empire, Frédéric-Guillaume et le roi de Danemarck se vouèrent vivement à la cause de la France.

Nous disons la cause de la France; car rien n'était changé. Louis entendait ne pas cesser un jour de battre en brèche la maison d'Autriche. Tel était toujours, à l'exemple de Richelieu, le point sur lequel roulait sa politique. Mais il avait voulu n'avoir affaire qu'à cette maison redoutable, la dépouiller sans combat, l'écraser sans défense. Ce fut là ce qu'on appela la paix de Nimègue.

En effet, le prince d'Orange se trouvait avoir les mains liées. L'Espagne épuisée licenciait de

toutes parts ses soldats. Le grand-électeur était désarmé et séduit. La guerre civile, semée dans les cités d'Allemagne, tenait la plupart des princes enchaînés.

La guerre civile répondait aussi des Anglais. Ils payèrent chèrement leurs résolutions hostiles. Le cabinet de France versa parmi eux l'or, les dissensions, les fureurs contraires. Ce fut d'abord l'abominable intrigue d'Oates qui conduisit les catholiques, les jésuites, lord Stafford à l'échafaud; et Charles II se détournait de ses débauches en faveur de ses amis condamnés, pour *les gratifier de la hache*, suivant une expression du temps, en place des supplices et des raffinemens effroyables qu'inventaient les factions. Plus tard, ce devait être le tour de la réaction anti-protestante. Hideux et incomparable mélange de corruption, de cruauté, de déraison, la restauration anglaise, à laquelle, pour l'honneur des monarchies, rien dans le monde n'a ressemblé depuis lors, la restauration anglaise fut un système de bascule qui avait pour points d'appui les échafauds.

1679. octobre. Rassuré ainsi au couchant, au midi et vers le nord, Louis XIV eut soin d'alimenter à l'autre bout de l'Europe cette autre guerre civile qui attaquait au cœur la monarchie de Léopold. La Hongrie refusa la paix brillante que lui offrait l'Empereur, sur l'assurance, prodiguée par les émissaires du cabinet de Versailles, de la prompte intervention des Turcs.

Le roi de France se trouvait donc en Europe maître du champ de bataille. Aussi cette paix que les rois consacraient par d'illustres hyménées,
novembre. cette paix qui unissait le chef de la monarchie espagnole avec Marie-Louise d'Orléans, le dauphin
1680. de France avec une princesse de Bavière, le roi de Suède avec Ulrique de Danemarck; cette paix éclatante ne fut qu'un acte du long drame de la guerre. Les ratifications étaient à peine échangées, que Louis prenait d'assaut les dernières
janvier. forteresses du duc de Lorraine; et la jeune reine d'Espagne n'avait pas assisté encore au nombreux auto-da-fé de son mariage, que déjà il lan-
février. çait ses troupes dans les Pays-Bas, rançonnait ou brûlait les villages, enlevait Charlemont et

Alost, sous prétexte qu'il avait oublié de stipuler la restitution de tels districts, d'exiger la suppression de tels titres (1), que le jeune Charles II se hâtait d'abandonner à ce terrible allié. 1680. février.

D'où venait tant d'audace? le voici: L'ordre, la fermeté, la tolérance avaient enfanté les merveilles des arts; ces merveilles enfantèrent des trésors. Ces trésors permirent au roi de tenir sous les drapeaux en pleine paix les quatre cent mille hommes qui faisaient trembler toutes les cours. L'industrie, car c'est toujours là qu'il en faut venir, l'industrie aurait pu dire à bon droit, en présence de toutes ces prospérités: L'ÉTAT, C'EST MOI.

Chaque jour vit éclore une prétention et des hostilités nouvelles. Louis XIV inventa en même temps de commenter les traités par des invasions, et de faire des conquêtes par des arrêts. mars.
Deux chambres, instituées à Brisach pour l'Alsace, à Metz pour les trois évêchés, procurèrent, sous le nom de réunion des domaines aliénés, la confiscation d'une foule de contrées

(1) Par exemple celui de comte de Bourgogne.

1680. avril. et de places fortes qu'occupaient aussitôt des soldats. Les rois, les princes étaient cités à ce tribunal, jugés, expropriés. Les arrêts frappèrent à tort et à travers amis ou ennemis. Le roi de Suède perdit le duché de Deux-Ponts, et son amitié fidèle se changea en une implacable haine, destinée à se perpétuer, plus de trente ans après, d'une façon si obstinée et si fatale dans Charles XII. Les électeurs de Trèves, l'électeur Palatin, le landgrave de Hesse, une foule de souverains ainsi
mai. dépouillés remplirent l'Allemagne de leurs plaintes, et appelèrent à la diète de Ratisbonne des décisions de ce suzerain nouveau de l'Empire, qui ne tenait ses droits que de la faiblesse, de l'indigence, de la désunion communes.

Quand on considère de près Louis XIV, on reconnaît que ce qui domina chez lui, ce fut l'orgueil. Il le portait jusqu'à la passion ; car les intérêts même de sa politique y étaient immolés, ainsi qu'on l'a vu dans ses procédés maladroitement injurieux envers Marie Casimire, ainsi qu'on le voit dans son agression imprudente et stérile sur le patrimoine de Charles XI. Il en avait aussi

le génie : car nul n'a su mieux que lui se faire obéir et respecter des hommes ; nul autre non plus n'a été possédé davantage du besoin de s'élever au-dessus de tout niveau, et de tout écraser. Le même pour ses enfans, pour ses sujets, pour ses alliés, voulant les plier tous à la même servitude, réduisant le dauphin de France à l'anéantissement (1) comme la noblesse, comme les communes, et prétendant y réduire le monde, il s'irritait du dissentiment, à l'égal d'une sédition, de quelque part qu'il vînt, de Jean couronné, de Condé à Chantilly, du pasteur Claude. Il voulait régner au-dehors comme au-dedans, sur les mœurs comme sur les esprits, sur la vie privée comme sur la vie publique, en matière de foi comme en matière de gouvernement. C'est ainsi qu'il pesait à la fois sur les jansénistes obligés de se cacher ou de fuir ; sur le saint-siège, qu'il dépouillait en France dans l'affaire de la régale, et outrageait à Rome dans l'affaire du droit d'asile ; sur les réformés enfin contre les-

1680. mai.

juin.

juillet.

(1) Expression des Mémoires du maréchal de Richelieu, pour peindre l'*existence d'automate* à laquelle ce prince avait fini par se condamner.

1680. août. quels des édits, chaque jour plus oppressifs et plus cruels, commençaient à tourner, sous le manteau de l'édit de Nantes, toutes les rigueurs et tous les raffinemens de son pouvoir. C'est ainsi encore que, tout en humiliant la maison d'Autriche sur le Rhin, la Sambre, les Pyrénées, il exigeait pour ses ambassadeurs des honneurs nouveaux, et à La Haye où il craignait le réveil septembre. des vieilles inimitiés, et à Constantinople où il avait tant à cœur de resserrer les liens de la vieille alliance. Conduites par Duquesne, Mortemart, Tourville, Jean Bart, ses flottes, reines des mers, brûlèrent dans le port de Chio l'escadre de Tripoli, contraignirent les pavillons de l'Espagne et de la Hollande à s'abaisser devant celui de France, bombardèrent enfin Gênes la superbe, Alger plus tard, tandis que ses troupes de terre mettaient hardiment, en pleine paix, le blocus devant Luxembourg, et que Genève était contrainte de souffrir la messe dans ses murs. Manifestement la guerre n'avait pas cessé; seulement il n'y avait qu'une partie belligérante: le monde ne se défendait pas.

Dans le même moment, cette main qui tenait le joug appesanti sur tous les états, terminait le portail du Louvre et le canal du Midi, commençait l'hôtel des Invalides, bâtissait tout ensemble Landau, Sarre-Louis, Phalsbourg, Huningue, maintenait sur ses escadres soixante mille matelots, multipliait les écoles militaires, créait des cours d'anatomie, des académies d'architecture, s'honorait du protectorat de l'Académie Française, élevait des chaires au droit national, envoyait dans l'univers entier des colonies de savans, de mathématiciens, d'astronomes, chargés d'étudier le ciel et d'étonner la terre. Ce fut alors que frappées de cette hauteur envers et contre tous, éblouies de ces conquêtes dans la guerre et dans la paix, la France et l'Europe décernèrent à Louis, tout d'une voix, le surnom de Grand.

1680. octobre.

novembre.

Malheureuse grandeur que le faste des réparations exigées des faibles, le recours à la ruse et à l'intrigue contre les forts, l'inexorable dureté envers les hommes ! On ne peut nier que la politique de Louis XIV ne prit alors un tour nouveau. La femme qui s'emparait de lui avait eu soin de

1680. le rapetisser pour l'asservir ; elle marqua son ame haute et grande au coin de ses propres artifices, de même qu'elle corrompit sa piété native par un mélange de dévotion étroite et de prosélytisme farouche. En ce temps-là, tout était sourdes menées et impostures audacieuses dans le monde. Les complots contraires de la cour et des factions d'Angleterre, ceux de Louis contre une partie de ses sujets, ceux de son cabinet pour prendre Léopold entre deux colosses et le perdre quand il devait se croire en sûreté, ceux du sérail pour dérober au conseil aulique le but d'armemens à la fois gigantesques et mystérieux, ceux de la Moscovie pour livrer la Pologne aux vindictes ottomanes en se retranchant derrière une paix tutélaire, toutes ces grandes intrigues marchèrent de front pendant des années. N'est-ce point là un spectacle pénible et sans grandeur ?

Il faut le dire, cette paix triomphante de Nimègue fut une époque de renouvellement et de décadence. La France s'était élevée, elle s'abaissa avec son roi. Dans la cour la plus brillante de l'univers, l'effroi régnait au milieu des fêtes. « De-

puis bien des années on n'a pas ri à Versailles, » 1680.
écrivait cette femme, admirable et peut-être unique historien de Louis XIV. Aux gémissemens de cent mille protestans qui fuyaient déjà devant les préludes terribles de la persécution, emportant ce talisman des arts, véritable force de Louis, se mêlait le bruit de scandales, *inouis*, disait madame de Sévigné, *chez les peuples policés.* Après le procès de la Brinvilliers était venu celui de la Voisin. La mort subite s'était mise dans les familles les plus grandes du royaume; le poison ne s'appelait plus que poudre de succession, et quand on n'osait pas le crime, on employait la magie, afin de se défaire d'un héritier, d'un ennemi, d'une rivale. Louis avait dénoncé ses peuples à l'animadversion du monde en instituant une chambre ardente (1) pour mettre un terme aux

(1) Pour revenir à la France, le roi a établi un tribunal qui est une espèce d'inquisition : on l'appelle la chambre ardente ou cour des poisons. C'est là qu'on fait le procès à tous ceux qui sont suspects de ces diaboliques intrigues. Les meuniers, boulangers, bouchers, fruitiers, marchands de vins, et toutes autres personnes qui vendent de quoi manger et boire, prêtent serment à cette cour de judicature; de même que tous médecins, droguistes, apothicaires. On publie tous les

1680. sorcelleries et aux empoisonnemens. Cette chambre s'attaqua à tout ce qu'il y avait de considérable en France. L'Arsenal et la Bastille virent comparaître le duc de Vendôme, la princesse de Tingry, l'évêque de Langres, la duchesse de Bouillon, qui allait aux interrogatoires avec une vingtaine de carrosses sous l'escorte de toute la maison d'Elbœuf et de Lorraine. Le duc de Luxem-

jours des arrêts, par lesquels il est enjoint à toutes personnes qui se piquent de deviner, de sortir du royaume sous peine de mort. On a ordonné encore que quiconque aura abusé de quelque sentence de la loi écrite, et fait des enchantemens, caractères magiques, charmes, ou telles autres choses qui sont au-dessus des forces de la nature, soit sévèrement puni. L'État et l'Eglise, les magistrats et les personnes privées, se trémoussent beaucoup pour découvrir les auteurs de ces inhumaines tragédies, et pour empêcher que la même chose n'arrive à l'avenir. Chacun a l'œil sur son voisin, et les gens d'une même famille se défient les uns des autres. Le père soupçonne le fils, et observe tous ses mouvemens, et la mère se défie de la fille qui fait toute sa joie. Les enfans prennent des précautions avec leurs parens, et le frère ou la sœur n'osent manger ou boire de ce qui a été apprêté par un autre frère ou par une autre sœur. Les liens sacrés de l'amitié même ne suffisent pas pour vaincre la peur qu'on a d'être empoisonné.

(L'Espion Turc, t. VI, p. 356.)

M. de Sévigné écrivait : Me voilà près de maman mignonne, qu'on ne m'accuse pas encore d'avoir voulu empoisonner. Je vous assure que dans le temps qui court ce n'est pas un petit mérite.

bourg fut, malgré ses victoires, jeté dans un cachot, et, malgré son absolution, condamné deux ans à l'exil par Louis XIV (1). La comtesse de Soissons n'évita un châtiment que par la fuite: l'abbé de Savoye son fils la vengea. On assure qu'elle se vengea elle-même en empoisonnant, quelques années après, cette jeune reine d'Espagne, fille de son amie l'infortunée Madame Henriette. Quand on songe à tout ce qu'il y eut de morts soudaines dans le grand siècle, en voyant reines, maîtresses, ministres, princes de tout âge, disparaître tour à tour par des coups de foudre, on frémit. L'œil seulement sur les investigations de la chambre ardente, madame de Sévigné écrivait: C'EST L'ÉTOILE DU CRIME QUI RÈGNE! 1680.

Les générations grandies sous le niveau d'un lourd despotisme ne pouvaient manquer d'être corrompues par la servitude. Si on en excepte Fénélon et le comte de Boulainvilliers, qui forment jusqu'au bout l'Opposition de ce long règne, et

(1) C'est ce que Voltaire, qui a dit plus haut que Lauzun fut seul, sous ce règne, victime d'exil et de détention arbitraires, appelle *aller quelques jours à la campagne*.

1680. Bossuet, qui a la grandeur d'un associé à l'empire, tout le reste, peuple, courtisans, hommes de génie, ne sera plus qu'un servile troupeau. La génération inquiète, mais enthousiaste et généreuse, de la Fronde n'était plus; quelques mois enlevèrent en même temps La Rochefoucauld, Retz, madame de Chevreuse, Mézeray, Lamoignon; Corneille suivit de près. La brillante duchesse de Longueville avait peu auparavant fini à Port-Royal son orageuse vie, alors dévote fervente, et protectrice avouée de cette secte d'hommes de bien et de beaux génies. C'était une dernière manière de faire la guerre au roi. En la perdant, Arnault et Nicole s'enfuirent. Jean sur son trône n'apprit pas sans douleur cette mort; il ne devait plus lui venir de France que des chagrins.

C'est qu'il contrecarrait par sa politique celle de Versailles. Tout ce vaste ensemble de plans ambitieux et de conquêtes superbes qui motivaient en quelque sorte et paraient la tyrannie, pouvaient avorter par la faute de Sobieski. Deux hommes seuls dans le monde gênaient Louis XIV,

et faisaient obstacle à ses desseins; le roi de Pologne était le premier; le second, le pape Innocent XI. 1680.

Innocent XI, d'un caractère altier, dur, opiniâtre, magnifique comme le roi de France, fut en toute chose son antagoniste. Né sujet de la maison d'Autriche, attaché à sa faction dans le conclave, il eut promptement des démêlés avec la France. Il embrassa la cause de l'Empire, y resta fidèle, et dans ce partage de l'Europe en deux camps, il était destiné à se trouver du parti du prince d'Orange contre les Stuarts, comme le fils aîné de l'Église était du parti des Osmanlis contre l'empereur apostolique. Innocent, dans ses efforts pour relever la vieille bannière des croisades, de concert avec Jean III, obéissait à sa haine pour Louis XIV, autant qu'à son zèle éclairé pour la cause de la civilisation, ou à son zèle pieux pour celle de l'Évangile. La guerre de Louis aux réformés de son royaume ne put rapprocher les deux puissances. Dans ces querelles, les jansénistes prirent le parti du pape; le pape vit les jésuites se séparer du saint-

1680. siège; ils allaient où s'offraient à eux les persécutions et le pouvoir. Louis se vengea de la haine du pape contre les musulmans, en l'accusant d'inclination pour les huguenots. Le fils aîné de l'Église livra la personne du souverain pontife aux injures dévotes de tous ses gazetiers. Le bon La Fontaine eut le malheur de commettre son génie dans ces panégyriques des sévices de Louis, dans ces satires d'Innocent XI (1).

De son côté, le roi de Pologne, alors qu'il refusait de se soumettre aux lois de Constantinople, et poursuivait l'entreprise de réunir la chrétienté dans un commun effort contre le crois-

(1) Pour nouvelles de l'Italie
Le pape empire tous les jours.
Expliquez, seigneur, ce discours
Du côté de la maladie;
Car aucun saint-père autrement
Ne doit empirer nullement.
Celui-ci véritablement
N'est envers nous ni saint ni père.
Nos soins, de l'erreur triomphans,
Ne font qu'augmenter sa colère
Contre l'aîné de ses enfans.

(Epître au prince de Conti.)

sant, avait pris place dans un système contraire à celui de Louis XIV; il s'était fait son ennemi. 1680.

Aussi était-ce un ennemi, et presque un rebelle, que Louis XIV voyait en lui. Il n'avait pu s'accoutumer à traiter Marie d'Arquien en reine. Elle était toujours pour lui sa sujette; il s'indignait de la trouver contraire à ses volontés, après l'avoir exaspérée à plaisir. Sa colère n'allait à rien moins qu'à vouloir détrôner ce couple, jusqu'alors si cher à la France.

Béthune ne représentait plus la France à la cour de Warsovie. Les querelles de la reine et de l'ambassadrice eurent un si fâcheux éclat, que le marquis fut rappelé, et la marquise exilée. A leur place vinrent Forbin-Janson, maintenant évêque de Beauvais, et le marquis de Vitry, fils du maréchal de Vitry, et neveu du maréchal de L'Hospital. Forbin-Janson était appliqué à la tâche difficile de plaire en même temps aux deux couronnes, parce qu'il attendait toujours le chapeau de cardinal du crédit et de l'amitié de leurs majestés polonaises. Vitry alla plus hardiment à ses fins; son père avait gagné son bâton de maré-

1680. chal, et son oncle sa fortune, dans la dépouille du maréchal d'Ancre, dont ils furent les assassins. Lui non plus ne s'effrayait pas des orages d'une révolution ; la dureté de son caractère était empreinte dans ses formes et dans ses rapports ; il sembla n'avoir d'autre mission que de faire porter fruit aux germes de discorde déposés dans les deux cours ; et nulle intrigue ne lui parut trop dangereuse, nul complot trop coupable, afin d'empêcher la Pologne de jeter le gant aux Osmanlis.

1681. janvier. 14. Une diète s'assembla pour apprendre ce qu'avaient obtenu dans les cours les ambassadeurs de la république, et prononcer enfin sur le parti qu'on devait suivre. Mais à peine était-elle réunie, que Jean put voir les tempêtes amassées autour de lui. La faction de France ne lui appartenait plus : Vitry la dominait, et ses mauvais desseins perçaient au grand jour. Les passions s'animèrent ; le sang coula ; l'ambassadeur manqua tomber sous les coups d'une troupe de hussards. Un Forbin-Janson fut tué ; Michel Paz et l'un des Sapiéha tirèrent le sabre en plein sénat sur les

marches du trône. On imagine si le sang coulait dans les cours du palais de la diète, et dans les corridors. La livrée, toujours prompte à imiter ses maîtres, et ivre de vin brûlé, passait le temps des débats de l'assemblée à s'égorger à coups de sabre et de hache. Les vainqueurs charriaient ensuite les morts dans la Vistule, et si, en telle occurrence, l'étranger s'étonnait d'un spectacle qui se reproduisait de toutes parts dans les rues, on lui répondait en riant que c'étaient là les libertés de la Pologne (1).

1681. janvier.

Jean n'eut soin qu'à fermer les yeux sur ses injures, qu'à tempérer les factions, qu'à les dominer par le sentiment des intérêts de la patrie. Les ambassadeurs près les cours étrangères purent être entendus. Les indulgences du saint-siège et ses subsides, de bonnes paroles de Savoie et de Portugal, partout ailleurs des refus comme ceux de Léopold, dictés par la peur, ou

(1) Legatio in Moschoviam, à teste oculato Benhardo Leopoldo Francisco Tannero Boemo Pragense, legati principis camerario germanico.

(Norimbergæ, 1689.)

1681. juin. même des duretés comme celles de Venise, dictées par la peur et par la France; c'était tout ce que la chrétienté offrait à la Pologne dans ses périls, après tant de sacrifices glorieux pour la cause commune.

Néanmoins l'assemblée décida qu'une paix honteuse ne serait pas acceptée; que des efforts immenses seraient faits; que le sort de la Pologne serait remis à son roi. Après cinq mois d'orages, la diète touchait au terme de ses travaux. Il ne restait plus, suivant l'usage des assemblées polonaises, qu'à sanctionner, dans la réunion des trois ordres, toutes les résolutions adoptées jusqu'alors séparément dans la salle du sénat et dans celle des nonces. Un nonce,
4. André Prziemski, se lève, et déclare que si tout n'est pas terminé séance tenante, il rompra l'assemblée. A ces mots, on s'étonne; 20,000 ducats lui sont offerts pour qu'il rétracte son vote; car l'usage s'introduisait alors de faire du *liberum veto* un trafic. Mais Prziemski n'était plus à vendre; il persiste, et sort; le roi se hâte d'appeler les questions, effrayé de la nuit qui

approchait. Une constitution interdisait toute réunion des nonces aux lumières. Précédemment, on avait voulu ainsi conclure promptement de trop longs débats, et tenir la séance malgré la nuit close, en restant, par respect pour la lettre de la loi, dans une profonde obscurité; le jour vint, et trouva les députés, les sénateurs, le roi, ses ministres, endormis sur leurs bancs. 1681. juin. 4.

Cette fois, Jean fait allumer les flambeaux dans les salles voisines, pour que leur clarté, aidée de celle de la lune, permette de terminer les travaux sans désemparer. Aussitôt, un autre membre de l'ordre équestre, Dombrowski, lance son *veto* sur tous les actes de la diète; puis il disparaît, en s'écriant que la constitution était criminellement méconnue. Louis XIV l'avait donc emporté; Jean se voyait désarmé pour long-temps. Lois, impôts, levées, tout lui manquait à la fois; il n'avait plus ni le droit, ni les moyens de combattre; il se leva, et congédiant l'assemblée, dont les factions, par leurs tristes victoires, réduisaient la république à ces extrémités: « Auguste, « s'écria-t-il avec douleur, Auguste vaincu ne

1681. juin. 4. « savait que répéter : Varus, rends-moi mes lé« gions ! Que ceux qui ont rompu la diète, me « rendent aussi mes légions, à moi ! qu'ils me « rendent notre sécurité troublée, notre hon« neur compromis, nos frontières assujetties ! « qu'ils me rendent toutes ces moissons de gloire « que nous avons conquises, et qui sont perdues, « toutes celles qui nous attendaient encore ! « qu'ils me rendent Kaminiek que nous aurions « repris sans doute, et qui ne sera bientôt peut« être qu'en troisième ligne parmi les places « d'armes enlevées par les barbares sur notre « malheureuse patrie (1) ! » Innocent XI, indigné, châtia sur l'évêque de Beauvais les torts de l'ambassade de France. Il lui refusa toute sa vie le chapeau de cardinal.

Par bonheur, le divan, au lieu de songer à faire repentir la république des desseins hostiles de son roi, n'était occupé que d'écarter de l'arène dans laquelle Mahomet IV méditait de descendre bientôt un adversaire tel que Sobieski. Les ar-

(1) Zaluski, t. 1, part. 2.

mées turques avaient horreur d'une guerre de 1681.
Pologne. Kara-Mustapha craignait une révolte, s'il tentait de les ramener au combat contre ce prince, leur terreur. Un envoyé turc arriva, portant des propositions nouvelles dans une bourse d'or; cet homme se jeta le visage contre terre, en s'écriant qu'il remerciait le grand dieu de Mahomet de la grace qu'il lui avait faite de lui laisser voir la face d'un si grand roi. Les propositions qu'il apportait étaient tolérables; Jean les accepta.

Deux ans paisibles allaient s'écouler. Le roi les employa à faire des réglemens utiles, à compléter l'armée régulière, et à la discipliner; il établit et consolida l'usage de la tenir cantonnée sur les confins du territoire, pour éviter aux provinces en pleine paix les ravages de la guerre. Les arts, suivant son usage, charmaient ses loisirs; il acheva de parer un palais qu'il avait construit à deux lieues de Warsovie, dans un site sauvage, sur les bords de la Vistule, pour concilier ses goûts de solitude et ses devoirs de roi. Il y établit, à côté des merveilles de l'Italie, une de ces colonies hol-

1681. landaises dont l'usage se répandait alors, et qui défrichaient le sol, faisaient des fromages, donnaient au paysage un air rustique. Willanow ressembla à Versailles, comme le trésor de Sobieski à celui du roi de France, comme sa simplicité au faste et à la magnificence de Louis XIV. « A tout prendre, » dit un contemporain français, « Willanow n'approche point des maisons que « nos bourgeois, gens de robe ou fermiers, ont « fait bâtir aux environs de Paris (1). »

Durant ce temps, les partis firent silence; ils n'avaient plus ni sujet de querelle, ni champ de bataille. Un ordre inconnu régna; car on ne compte pas quelques troubles épars, quelques-uns de ces brigandages dans lesquels la noblesse cherchait souvent encore les jouissances et les aventures de la vie nomade de ses pères. Il arriva aussi que Cracovie fut un moment en proie à l'incendie et au pillage. Les écoliers de la Sorbonne avaient le privilège de maltraiter à merci et miséricorde, le jour de la Saint-George, tout

(1) Mémoires du chevalier de Beaujeu.

juif qui ne se rachetait pas à beaux deniers comptans. Les juifs s'avisèrent de protester contre le privilége, et de refuser la rançon ; ils furent assaillis, exterminés, livrés aux flammes. « C'é- 1681.
« tait, » dit le chambellan allemand du prince Czartoriçki (1), « un spectacle très-risible que le « désespoir forcené de cette race maudite, et « ses cris sauvages, et les coups dont les chré- « tiens les accablaient pour les faire taire. » Par malheur, le feu gagna des maisons juives aux maisons chrétiennes. Il advint aussi que, dans l'ivresse du combat, les écoliers comprirent la ville entière dans leurs fureurs ; comme ils étaient nobles, ils ne pouvaient être punis avec sévérité; ils le furent néanmoins; c'était un grand triomphe des lois. On peut dire que la Pologne était heureuse; toutes les frontières assurées, tous les palatinats unanimes dans leur soumission, c'étaient là des biens que la nation connaissait pour la première fois.

Pendant ce calme de la république, la tem-

(1) Franciscus Tanner pragensis, loc. citat.

1681 septembre. pête continuait à s'amasser de toutes parts sur l'Europe. Mahomet IV poursuivait ses éternels apprêts, et Louis ses agressions altières. Le
30. même jour, Catinat alla occuper Casal, et Louvois surprendre Strasbourg. L'Allemagne et l'Italie se trouvaient démantelées à la fois par ce grand coup. Le roi en personne s'avançait avec toute sa cour, la reine, madame de Montespan, et madame de Maintenon dans la même voiture, pour prendre possession de ses magnifiques
octobre. conquêtes, et passer en revue ses armées, comme ce calife qui, en montrant son cimeterre, disait: « Voilà mes titres. »

novembre. L'Empire fut saisi tout entier de colère et d'épouvante. Léopold, la Hollande, l'Espagne conclurent une ligue défensive, à laquelle ac-
décembre. céda la Suède. Malgré tous les troubles de l'Angleterre, le parlement allait entraîner Charles II
1682. dans la coalition. Louis rappela brusquement à leurs quartiers ses armées de Flandre qui étaient sur le point d'envahir sous de vains prétextes les Pays-Bas autrichiens, et leva le long blocus de Luxembourg. En même temps, il déclara

que son ambassadeur près la Porte ottomane 1682. avril.
l'instruisait des secrets desseins du divan : les 1.
armemens étaient dirigés contre l'Empire; la campagne allait s'ouvrir; dans un péril si grand pour la chrétienté, sa magnanimité remettait à l'arbitrage de Sa Majesté Britannique le redressement des griefs qu'il alléguait, afin de laisser à la maison d'Autriche ses moyens de défense tout entiers contre l'ennemi commun. Ce langage, dont les écrivains français exaltèrent l'héroïsme (1) jusque dans les nuages, ne devait faire d'autre dupe que Voltaire. L'Europe n'en eût pas été touchée, alors même qu'on n'eût pas saisi dans le même temps une correspondance de Veruac, envoyé du roi près Tékéli, qui donnait le tarif des subsides payés aux mécontens, pour qu'ils se joignissent aux infidèles en dépit de toutes les concessions du conseil de

(1) La levée du blocus de Luxembourg, action plus digne d'une gloire immortelle que les conquêtes les plus fameuses, apprit à l'Empire ce qu'il avait à redouter. Loin d'en profiter, il chercha à diminuer l'éclat d'une action si héroïque et si désintéressée, que jusque-là elle n'avait pas eu d'exemple.

(Mercure, août 1683.)

1682. avril. Vienne. Il était trop manifeste que l'ajournement des entreprises hostiles était une nouvelle victoire du parlement anglais, cette perpétuelle terreur du cabinet de Versailles; et comme de son côté l'Europe se fiait peu à l'impartialité de Charles Stuart, Charles II d'Espagne et Léopold refusèrent de le prendre pour arbitre. Un congrès ouvert à Francfort et la diète de Ratisbonne, alors assemblée, discutèrent ces différends et les éternisèrent.

Cependant toute incertitude sur les desseins de la Porte ottomane commençait en effet à s'évanouir. L'alliance des Transylvans, des Moldaves, des Walaques, des Russes de l'Ukraine avec les Hongrois venait d'être conclue; le comte Emeric Tékéli, qui les commandait, se reconnut tributaire de la sublime Porte, fut déclaré par elle prince de Hongrie, et reçut en grande pompe le caftan de hospodorat et de vasselage. Il se formait là sous le protectorat du croissant une fédération d'états chrétiens qui, du Danube, était arrivée aux monts Crapathes et au Borysthène; de proche en proche, cette

fédération pouvait composer un vaste et puissant empire. 1682. avril.

Léopold ne put détourner les yeux plus longtemps de cet autre abîme creusé sous ses pas, il chercha de toute part des secours. Ce fut d'abord à la diète de Ratisbonne qu'il s'adressa. Mais elle était divisée; les princes le plus exposés mai. aux invasions de la France voulaient que les prétentions du roi fussent discutées et la paix affermie de ce côté sur des bases nouvelles, avant de donner à l'Empereur leur contingent. L'électeur de Brandebourg jouissait trop des dangers et de l'humiliation de la maison d'Autriche pour venir à son aide; il se jeta même dans une ligue défensive, formée de la France, du Danemarck, de Munster. Les quatre déclarations de l'église gallicane qui étaient alors fulminées par l'as- 8. semblée du clergé de France paraissaient au saint-siège une plus grande affaire que l'invasion ottomane. Venise ne s'était pas plus relevée des coups qu'elle avait reçus à Candie que de sa déférence pour le cabinet de Versailles. Pour ce qui était de la Moscovie, un enfant, ou plutôt

1682. mai. l'anarchie, y régnait depuis quelques semaines,
en place du czar Fœdor qui n'était plus : cet
enfant, âgé de neuf ans à peine, était le czar
Pierre ; il commença de régner à l'instant même
où naissait Charles XII. Le sénat et la noblesse
l'avaient porté au trône, quoiqu'il eût un frère
plus âgé que lui, le faible Ywan, également in-
firme d'esprit et de corps. A la voix de Sophie,
sœur aînée de ces princes, les Strélitz coururent
26. aux armes pour associer le malheureux Ywan à
l'empire. Cette monarchie barbare était en proie
aux combats de deux factions, l'une qui avait se-
condé Fœdor dans ce système d'améliorations sou-
tenues auquel s'était vouée cette généreuse dynas-
tie des Romanow, l'autre qui avait goût à la barba-
rie et voulait en perpétuer l'empire. Celle-ci s'ap-
puyait sur les Strélitz ; ils opérèrent une réaction
effroyable dans laquelle la vie de Pierre ne fut
conservée que par miracle. Mais tous ses sou-
tiens, tous les chefs de son parti tombèrent
autour de lui avec la foule des boyards. La ven-
geance fermenta dans son ame ; cette vengeance
a fait les prospérités de la Moscovie. Pierre

grandit, lié d'intérêt et de cœur à la cause de la civilisation, qu'il devait venger en barbare, et servir en homme de génie. Mais il n'était pas encore d'âge à tenir les rênes; Ywan n'était pas de force à vouloir les prendre: les deux czars tombèrent également sous la tutelle de l'ambitieuse Sophie, et trop de dangers étaient amassés autour d'elle pour qu'elle eût le loisir de songer à secourir Léopold. 1682. mai.

Restait la Pologne; Léopold l'implora.

Il l'avait durement repoussée naguère, et s'était toujours montré l'ennemi personnel de son roi. Mais la politique autrichienne ne se décourage pas aisément, et, n'osant se confier en la grandeur d'ame de Jean, elle plaçait son espoir sur de moins nobles mobiles. On savait quels ressentimens nourrissait le cœur de Marie Casimire. Ce fut à elle que l'Empereur s'adressa. Sous le prétexte d'un pèlerinage, elle se rapprocha des frontières pour négocier plus à l'aise, et vint, facilement gagnée, appuyer de tous ses efforts auprès de son mari les démarches officielles de ce cabinet, qui l'avait poursuivie, dans l'intérêt de

1682. mai.

la reine Éléonore, de tant d'outrages et de complots.

Jean flottait parmi de grandes perplexités. D'un côté était le maintien de cette paix, son plus bel ouvrage; l'abaissement de l'Autriche, voisine importune et secrète ennemie; le triomphe de Tékéli et de ses Hongrois; les sollicitations de la France qui ne craignait pas de marchander ses résolutions royales à prix d'or, et s'adressait à l'ambition du roi, à l'orgueil du père, en répondant de tout l'appui de Louis XIV pour assurer au prince Jacques-Louis l'héritage paternel. De l'autre côté, c'était la popularité attachée à toute guerre contre le croissant; c'étaient la Reine qui avait ses injures à venger sur le cabinet de Versailles, le Pape dont le nonce interpellait sans cesse la piété fervente du Roi, Léopold qui recourait, pour vaincre ses résistances, à ce grand argument de la maison d'Autriche, la main d'une archiduchesse, et, en promettant cette alliance au jeune prince de Pologne, lui garantissait aussi la succession de son père; c'était par-dessus tout la haine héréditaire de Sobieski pour l'Ottoman,

dont il avait dès le berceau contracté l'engagement de combattre, partout et toujours, la redoutable grandeur. La guerre était dans ses sentimens et ses vœux; il y trouvait la chance de ressaisir les conquêtes des derniers temps ; il vengeait sa patrie, réparait ses ruines, et sauvait la chrétienté. C'était plus qu'il ne fallait pour tenter son orgueil. 1682. mai.

Toutefois, la France multipliait les séductions pour l'entraîner dans la ligue sous les coups de laquelle la maison d'Autriche devait s'écrouler sans retour; les cabinets unis de Paris, Berlin et Copenhague, lui offrirent la Silésie ; Louis ajouta la Hongrie pour lui et ses fils. La tentation était grande ; la Pologne serait devenue ainsi un puissant empire. Pour comble de difficultés, arriva une lettre du Grand-Seigneur, qui déclarait que ses armemens n'avaient rien d'hostile pour la république. Mahomet IV sollicitait l'amitié des Polonais et celle de leur roi. Jean pouvait croire dès-lors la sûreté de la république désintéressée dans la querelle.

Cependant, la première ambition du Conseil juin.

1682. juin. de Vienne était toujours de traiter à tout prix avec le Divan, pour pouvoir se venger de la France; et le comte Albert Caprara portait à Constantinople des propositions nouvelles, lorsque tout-à-coup Tékéli ouvrit les hostilités. Il venait de prendre envers l'insurrection des engagemens de plus en épousant la veuve du prince
14. Rakocy, fille de ce vaillant comte Serini mis à mort avec Nadasti et Tettenbach, il y avait dix ans. Aussitôt cette princesse abjura l'église romaine pour la religion protestante, et le comte Émeric se jeta sur les Impériaux.

Le sang que Léopold s'était plu à répandre retombait maintenant sur lui; il s'avisa de recourir
juillet. au frère de l'ambitieuse compagne de Tékéli, au comte Serini, fils de son illustre victime, pour lui confier la tâche d'apaiser ce complot redoutable. Serini, que Léopold avait élevé dans la cour impériale, ne rejoignit sa sœur que pour entrer dans ses haines et dans ses vengeances.
août. Tékéli malade se faisait porter à la tête de son armée; Cassovie, Epériez, Tokay, Onotz, Zips,
septembre Fillelk, tombèrent devant lui. En quelques se-

maines il ne resta plus à l'Empereur, dans ce royaume, que Presbourg, Comorn, Raab, en un mot la lisière de l'Autriche et de la Moravie. Tékéli frappa les monnaies à son effigie avec la devise: Pour Dieu, la Patrie et la Liberté; et, moyennant la promesse d'interdire à jamais l'entrée de ses états à la Société de Jésus, de punir même de mort quiconque en proposerait le rappel, le Divan lui conféra l'investiture de ce royaume. 1682. septembre.

Le gouverneur de Bude, Ibrahim-Pacha, assurait à Tékéli par son concours ces rapides victoires. Mais en même temps les Impériaux construisaient-ils un fort, rompaient-ils un pont sur les frontières, il exigeait mille réparations pour des actes contraires, disait-il, aux traités existans. En effet, les traités n'étaient pas rompus; la trève conclue à Saint-Godard devait durer deux ans encore. C'était là l'éternel espoir de Léopold : aussi s'empressait-il de déférer à ces sommations insultantes, et Ibrahim-Pacha continuait de saccager son territoire, de s'y recruter d'esclaves par milliers, d'emporter ses

1682. villes. C'était ainsi que, toujours en pleine paix, Louis XIV au même quart-d'heure mettait à contribution les Pays-Bas, et ordonnait à ses généraux de brûler cent villages espagnols pour un, si les Espagnols s'avisaient d'user de représailles, et qu'il rasait les murailles de la ville d'Orange, souveraineté alliée, attendu que les calvinistes du royaume y envoyaient leurs enfans à l'école.

On ne peut s'empêcher de remarquer que dans sa gazette officielle Louis XIV célébrait le bonheur dont jouissaient les populations soumises à Tékéli, en comptant, parmi les motifs d'envie qu'elles offraient aux sujets de Léopold, *l'entière liberté de religion dont elles jouissaient.* Et la même feuille contenait la déclaration que, lorsque les réformés seraient parvenus à sortir du royaume malgré les galères et les supplices, leurs biens seraient confisqués sur les acquéreurs, et les contrats annulés ! Dans la même feuille brillait le rapport d'un intendant de Poitou, annonçant qu'il venait d'opérer trente-neuf mille huit cent quarante-neuf conversions ; et

ce rapport marchait sous l'escorte d'un édit qui condamnait ces convertis (quels convertis, grands dieux !) aux galères s'ils reparaissaient dans les temples! Les temples dont ils auraient franchi le seuil devaient être rasés jusqu'aux fondemens. Des ducs et pairs travaillaient de leurs mains à l'exécution de ces sentences, à la fois brutales et imbéciles, qui se multiplièrent durant des années entières d'un bout du royaume à l'autre ; tout cela, disait-on, pour la stricte exécution de l'édit de Nantes !..... Jamais la politique ne s'était à ce point jouée des hommes !

1682. septembre.

Enfin la dernière illusion du conseil de Vienne s'évanouit. On apprit que toutes les soumissions étaient perdues ; que le grand-visir ne daignait point recevoir le comte Caprara ; que l'étendard de Mahomet venait d'être arboré en pompe au sérail ; qu'à ce signal l'armée entière, une armée immeuse, s'était ébranlée ; que le Grand-Seigneur et son visir s'étaient mis en marche sur Andrinople, traînant l'ambassadeur de Léopold à leur suite comme un utile témoin des merveilles de la puissance musulmane, et le chargeant de faire

octobre. 1.

1682. octobre. dire à l'Empereur qu'ils l'extermineraient dans Vienne, malgré son dieu crucifié. Presque en même temps arriva la nouvelle que les confé-
4. rences de Francfort étaient rompues; que Louis parlait de s'en remettre à son épée du soin de vider ses différends. L'Empereur éperdu courut avec tout son peuple au pied des autels, pour demander à Dieu le salut de sa monarchie et de sa maison. Sa maison ne tenait en Espagne qu'à une vie; en Autriche qu'à quelques places. Jean Sobieski la sauva.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES MATIÈRES

DU

SECOND VOLUME.

Sommaire.

État de l'Europe. Louis XIV et Léopold. Accord des deux princes sur les affaires de Pologne. —Candidatures. Diète de convocation. Armemens des grands. — Diète d'élection. Sédition de la petite noblesse, et exclusion de Condé. Brigues du duc de Neubourg et du prince Charles de Lorraine. Choix subit d'un Piast. — Histoire et caractère de Michel Koributh Wieçnowieçki. Sa surprise de son élévation. — Mobiles de son règne. Influence des Paz. — Départ de Sobieski pour l'armée. Son retour pour le couronnement. — Chute de Candie. Mariage de Michel avec l'archiduchesse Éléonore. In-

LIVRE VII.

Sommaire.

FIN DE LA TABLE.

